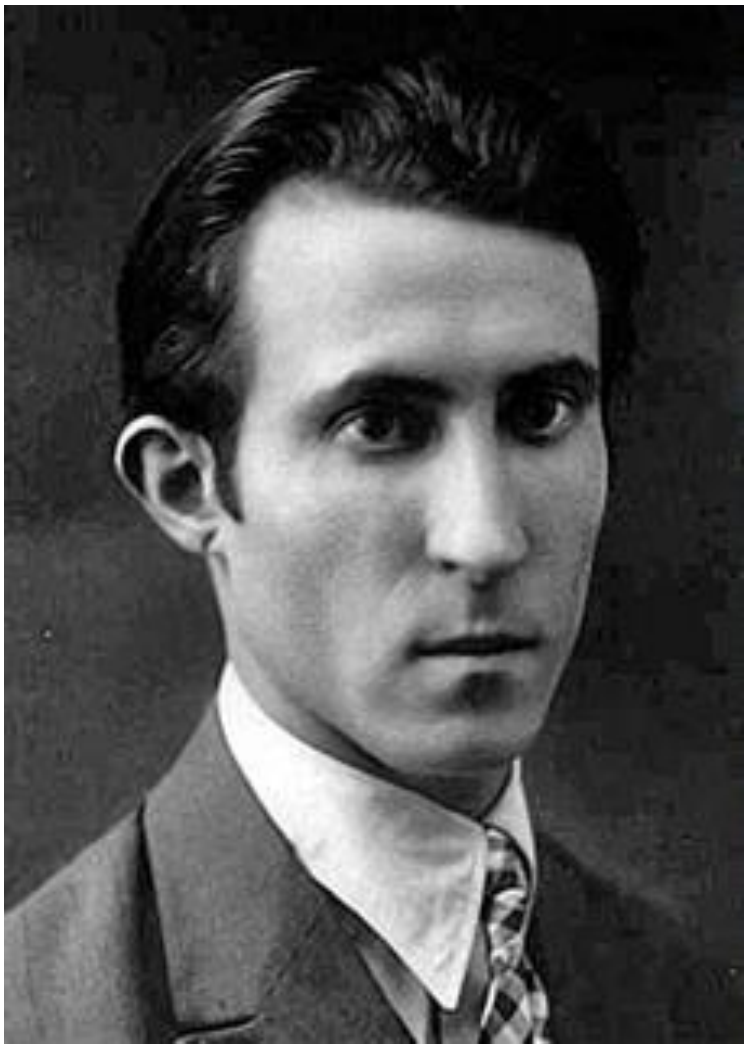
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Pierre Véry

LES TROIS CLAUDE

(1936)

Table des matières

1 Martial Barbotte 4
2 La maison Mortibus 16
3 M. Hilaire, technicien 41
4 Le cinéma en relief 72
5 L'article 340 87
6 Claude Bonnal 114
7 Le signal B 145
À propos de cette édition électronique 181

À Pierre Humbourg

Très amicalement.

1

Martial Barbotte

L'homme porta une main à son cœur et gémit.

Sur le front et les pommettes, des plaques rougeâtres se fonçaient.

Les paupières s'ouvrirent ; l'homme promena autour de lui un regard étonné, comme s'il ne reconnaissait plus la chambre, cette chambre qui était la sienne depuis son enfance.

La main posée sur la poitrine, à la hauteur du cœur, s'éleva, repoussa les couvertures, le drap. Péniblement, l'homme se mit sur son séant.

— Que Monsieur ne s'agite pas…

Un gaillard de haute taille, marquant la soixantaine, s'inclinait au-dessus du lit. Plus que l'âge, l'habitude de se courber l'avait voûté. Vêtu de sombre, il représentait, par ses gestes discrets, ses attitudes penchées, sa voix onctueuse et son long visage encadré d'opulents favoris gris, le type classique du valet de bonne maison.

— Monsieur sait qu'il doit rester étendu. Que Monsieur me permette…

Avec la familiarité autoritaire des domestiques qui servent les mêmes maîtres depuis si longtemps qu'ils finissent par sembler faire partie de la famille (et, de fait, il y avait une

trentaine d'années que Martial Barbotte était au service des Gay), le valet prit son patron aux épaules et s'efforça doucement de l'amener à reposer sa tête sur l'oreiller.

Edmond Gay résista. Il respirait avec force. Ses traits s'étaient contractés. Le regard, fixe, semblait contempler, par-delà la fenêtre donnant sur la rue Garancière toute blanche de neige, un spectacle bouleversant. Brusquement, il emprisonna son front entre ses paumes.

— Je me souviens…

Un second gémissement lui échappa.

— Oh ! comment ai-je pu… Comment ai-je pu oublier… ?

« Est-ce le délire qui commence ? » se demanda le valet.

Il tenta de nouveau d'apaiser le malade.

— Monsieur sait bien que le docteur a recommandé à Monsieur de ne pas…

— Martial !

— Oui, Monsieur ?

— Dans l'armoire, il y a un coffret laqué. Donnez-le-moi.

— Tout de suite, Monsieur.

Un instant après, Barbotte déposait le coffret sur le lit.

— Ouvrez-le.

— C'est fait, Monsieur.

— Voyez-vous une petite clé de cuivre ?

— Parfaitement, Monsieur.

— C'est la clé du deuxième tiroir du bahut breton, dans mon bureau. Mon livret militaire est dans ce tiroir. Il y a une lettre dans ce livret. Allez me la chercher.

— J'y vais, Monsieur.

Épuisé par l'effort, Edmond Gay retomba sur l'oreiller et se mit à proférer des paroles sans suite.

Hâtivement, le valet s'en fut verser une cuillerée de potion dans un verre. Après avoir examiné anxieusement son patron, il ajouta à la potion quelques gouttes d'un liquide jaunâtre, puis, non sans peine, fit absorber ce mélange au malade. Ensuite, la clé de cuivre aux doigts, il quitta la pièce sur la pointe des pieds, traversa la salle à manger, pénétra dans le bureau.

Devant le meuble breton, il marqua un temps d'hésitation. Son expression était défiante, cauteleuse.

Le meuble comptait trois tiroirs. Le tiroir supérieur et le tiroir inférieur étaient simplement pourvus d'un gros bouton rond, vissé. Seul fermait à clé le tiroir central. Barbotte introduisit la clé dans la serrure, prit le livret militaire, le feuilleta. Il demeura indécis quelques secondes. D'une pièce voisine, le salon, arrivaient des bruits de conversation, assourdis par les tentures dont l'appartement était abondamment garni. Par le trou de la serrure, le valet jeta un regard dans la pièce.

Autour d'une table étaient réunies quatre personnes : deux jeunes filles, Françoise Roussel et sa sœur Clara, nées d'une sœur défunte d'Edmond Gay, Léon Dulac, un ami de la famille, et Me Delagrange, le notaire des Gay.

Le valet rentra dans la chambre de son maître.

À sa vue, ce dernier se dressa.

— La lettre… Vite !

Martial Barbotte montra le livret militaire et murmura :

— Monsieur… Je n'ai pas trouvé de lettre dans le livret.

— Quoi ? C'est impossible !

— J'ai cherché dans le tiroir, elle n'y est pas non plus.

Il n'eut que le temps d'étendre les bras : son patron venait d'être saisi d'une syncope.

Lorsque, quelques minutes plus tard, Edmond Gay revint à lui, le valet le considéra avec atterrement. Un sourire nettement imbécile flottait sur les lèvres de l'agonisant. Barbotte l'entendit murmurer :

— Bien le bonjour, madame Denis ! Comment allez-vous, madame Denis ? Irons-nous au Bois, aujourd'hui, madame Denis ?

Puis, se redressant pour la troisième fois et écartant nerveusement le valet, Edmond Gay montra la fenêtre.

— Vous le voyez ? Là… Là… Celui qui signale B !

À cet instant, un rire strident retentit dans la rue Garancière.

Barbotte courut à la fenêtre, écarta les tentures, les rideaux, appuya son front à la vitre glacée. Il ne vit, dans la rue étroite aux pavés inégaux, que deux jeunes coureurs en librairie qui se bombardaient à coups de boules de neige.

Quand il revint vers le lit, il eut un haut-le-corps.

Après quelques gestes qui témoignaient de son désarroi, il retourna près du bahut breton et remit le livret dans le tiroir, qu'il referma, puis il replaça la clé de cuivre dans le coffret laqué et mit celui-ci dans l'armoire, à la place exacte où il l'avait pris.

Lorsqu'il ouvrit la porte du salon où se tenaient les deux nièces d'Edmond Gay, Léon Dulac et Me Delagrange, son visage n'exprimait plus que cette sobre désolation, cette altération maîtrisée qui sont de rigueur dans les milieux où il est entendu que les pires catastrophes ne doivent en aucun cas susciter d'éclats ni de laisser-aller.

— Qu'y a-t-il, Martial ?

— Je crains, fit le valet d'une voix chevrotante, que le pauvre Monsieur…

Tous se levèrent.

— Comment ? Vous ne voulez pas dire…

Barbotte hocha la tête, tristement.

Ils se précipitèrent vers la chambre.

À ce moment, la sonnette de la porte d'entrée tinta. C'était le médecin des Gay, M. Souvestre, un personnage replet, aux gestes vifs.

— Eh bien ? Que dit notre malade ?

— Hélas ! Docteur…

— Quoi ?

D'un pas preste, le médecin pénétra dans la chambre. Un coup d'œil sur Edmond Gay suffit à le fixer.

— Syncope. Je puis bien l'avouer maintenant : je ne me faisais aucune illusion. Enfin… Il n'aura pas beaucoup souffert. C'est une maigre fiche de consolation, je le sais, mais…

— Personnellement, je n'en demanderais pas plus, en ce qui me concerne ! Puisqu'il faut y passer !… proféra sentencieusement Léon Dulac.

Il se tenait au pied du lit, avec une mine de circonstance. C'était un gigantesque gaillard empâté, aux attitudes avantageuses. Il avait une trentaine d'années. Son visage scrupuleusement rasé, sa voix de basse, certaines allures de cabotinage l'auraient aisément fait prendre pour un acteur spécialisé dans la tragédie classique, à l'Odéon. Plus prosaïquement, il était démarcheur pour le compte d'un fabricant d'aspirateurs. Pour comble, cet hercule avait la sensibilité d'une mauviette. La simple idée de la mort lui donnait le frisson. La seule vue du défunt suffisait à lui glacer le sang ; il avait hâte de s'éloigner et guettait une occasion propice.

Les deux nièces se tenaient immobiles au centre de la pièce.

Françoise, âgée de vingt-cinq ans, était grande, blonde, très fardée ; ce que l'on est convenu d'appeler « une belle femme », avec une sorte de sensualité nonchalante – comme assoupie – dans le geste, la voix, l'expression. Son regard s'attachait tantôt au notaire, tantôt au docteur. Visiblement, elle évitait de regarder le mort.

Barbotte sortit, silencieusement.

Au contraire de sa sœur, Clara Roussel gardait ses yeux tournés vers le visage, maintenant apaisé, d'Edmond Gay.

Âgée d'une vingtaine d'années, menue, extrêmement brune, avec une mine butée, renfrognée, un pli têtu entre les sourcils épais, Clara semblait ruminer toujours quelque pensée secrète. Elle parlait fort peu, mais, lorsqu'elle disait un mot, sa voix sèche, presque masculine, contribuait à fortifier cette impression de dureté.

Dulac s'approcha d'elle, posa une main sur son épaule.

— Ne restez pas ici davantage, mon petit.

Clara leva vers lui un regard étonné.

— Je vois bien que ce spectacle vous bouleverse. Venez…

À coup sûr, si Clara était bouleversée, rien, sur ses traits, ne le trahissait, et Dulac, tout le premier, l'ignorait. Ce qu'il cherchait, c'était un prétexte à sortir de cette pièce où il lui semblait que l'air était devenu irrespirable.

Il entraîna la jeune fille.

Comme ils pénétraient dans le bureau pour se rendre au salon, ils aperçurent Barbotte près du bahut breton. À leur arrivée, le valet feignit de se livrer à des rangements.

Dès qu'ils eurent quitté la pièce, il revint au bahut. Mais Yvonne Mazaud, une jeune servante, entra.

— Dites, Martial, savez-vous si Monsieur voudra prendre…

— Chut ! fit-il, un doigt sur les lèvres, le pauvre Monsieur n'est plus.

Avec une expression d'horreur, Yvonne Mazaud porta un poing à sa bouche. Elle fixa la porte de la salle à manger, comme si, à travers cette porte et l'autre porte qui fermait la chambre, elle eût pu voir le cadavre. Barbotte l'accompagna jusqu'à l'office.

— M. Edmond est mort, annonça-t-il à Mme Charlotte Perruchon, la cuisinière, une monstrueuse femme moustachue qui pesait cent trente kilos et n'était pas moins leste pour cela.

— Jésus ! fit Mme Perruchon avec un soupir retentissant. Moi qui l'ai vu tout gamin…

Elle se mit à pleurer.

Une porte basse s'ouvrit. Un petit homme sec et jaune parut.

— Coucou !

Il portait un panier garni de bouteilles.

C'était Ernest Perruchon, le mari de la cuisinière. Il remontait de la cave. Il avisa sa femme en pleurs, posa son panier sur le carrelage.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Tais-toi, Ernest. M. Edmond est mort.

— Ah, bougre !

Barbotte se retira, revint dans le bureau et s'approcha du bahut breton. Encore une fois, il fut dérangé. Le médecin et le notaire quittaient la chambre mortuaire.

— Avait-il fait un testament ? demandait le Dr Souvestre en s'installant à la table de travail d'Edmond Gay et en décapuchonnant un stylo.

— Parfaitement, répondit Me Delagrange. Je suis depuis trois mois en possession d'un testament établi dans les règles.

— Voilà qui est bel et bon, lâcha distraitement le docteur en secouant son stylo pour appeler l'encre. Je vais rédiger le constat de décès.

La plume commença de courir sur le papier. Un instant, Me Delagrange la suivit des yeux, puis il se tourna vers la fenêtre derrière laquelle tombaient, pressés, de gros flocons de neige.

Me Delagrange, long et sec, réalisait parfaitement, avec ses vêtements de coupe vieillotte, ses longs cheveux grisonnants et son visage ridé et pointu que rendait encore plus effilé une barbiche poivre et sel, ce type conventionnel bien connu sous le nom d'Oncle Sam.

— Et voilà ! C'est terminé ! déclara le médecin en revissant son stylo. Il neige toujours ?

— Toujours !

Après un silence, le notaire ajouta :

— Il n'avait pas encore quarante-cinq ans ?

— Quarante-quatre, dit le docteur. Tout jeune, quoi !

Barbotte était retourné dans la chambre mortuaire.

— Il va falloir passer à la mairie et prévenir les pompes funèbres, dit Françoise Roussel.

— Oui, mademoiselle. Et s'occuper des faire-part.

Françoise Roussel luttait contre une violente envie de fumer.

Ernest Perruchon entra et alla se placer dans un angle.

Peu après, Barbotte sortit et, une fois de plus, marcha furtivement jusqu'au bahut breton.

Cette fois, nul ne vint le déranger.

Ce même soir, seul dans sa chambre sous les combles, le valet, assis sur un lit de fer, se livra à une étrange occupation. Il comptait des billets de mille francs. Il en compta ainsi près d'une trentaine.

Il les introduisit dans un vieux portefeuille qu'il glissa dans une poche de veston.

Après quoi, enfilant une aiguille, il se mit en devoir de coudre, à gros points, l'ouverture de cette poche.

On frappa à la porte.

— Vous êtes prêt, Martial ?

— Un instant.

Barbotte passa un peigne dans ses cheveux, une brosse sur ses favoris, se lava les mains dans une cuvette émaillée, redressa sa cravate noire qui, par deux branches, entourait le faux col et se fixait, par un crochet et une patte, derrière la nuque ; puis il éteignit et sortit.

Mme Perruchon l'attendait dans le couloir.

En bas, dans l'appartement des Gay, Dulac et Françoise se tenaient dans le salon, près d'une cheminée où flambaient des bûches. Françoise alluma une cigarette.

— Tu fumes trop, observa Dulac.

Elle eut un haussement d'épaules.

— Chérie, ce que je t'en dis, c'est pour ton bien !

Nouveau haussement d'épaules.

— Il est tard. Tu ne crois pas que tu devrais aller te reposer un peu ?

Le géant avait enlacé la taille de la jeune femme et l'attirait doucement. Françoise se dégagea.

— Tu choisis bien ton moment ! Laisse-moi, veux-tu ?

— Oui, je comprends, fit l'autre, penaud. Il y a le pauvre Edmond, là-bas…

— Il ne s'agit pas d'Edmond ! jeta la jeune femme, agacée.

Elle s'interrompit.

— Quelqu'un vient !

Elle changea de voix.

— Comme je vous le disais, cher ami…

Dans un couloir, on entendait des pas se rapprocher.

C'étaient Martial Barbotte et Mme Perruchon. La femme de cent trente kilos et le domestique d'un classicisme d'allure tel qu'il faisait penser à un valet de comédie, ve-

naient relayer, dans leur veillée funèbre, Clara Roussel et Ernest Perruchon.

2

La maison Mortibus

— Entrrez !…

Boulevard Saint-Germain, au 240 *bis*, dans une étroite chambre, au quatrième étage, un jeune homme écrivait.

Il n'était pas très grand, mais sa minceur le faisait paraître tel. Il se tourna vers la porte et répéta avec impatience :

— Entrrez, sacré nom !…

Une femme élégante parut sur le seuil.

Le jeune homme se leva, confus.

— Je vous demande pardon, madame.

— C'est moi qui m'excuse, monsieur.

— Je vous en prrie…

— Je recherche une certaine Mme Denis, une vieille amie de ma famille, que nous avons malheureusement perdue de vue depuis longtemps. Je crois savoir qu'elle a occupé autrefois, dans cet immeuble, une petite chambre à cet étage. Je viens de voir la concierge à ce sujet, mais je dois dire qu'elle n'est pas d'une amabilité…

— Les concierges sont des fantômes grrincheux et malfaisants, affirma le jeune homme.

Il s'avisa soudain de l'incorrection qu'il commettait en n'offrant pas un siège à l'élégante visiteuse et avança un fauteuil.

— Je vous en prie, madame…

— Mlle Françoise Roussel.

Lui-même se présenta :

— Claude Armand. Vous me disiez, mademoiselle, que la concierrge…

— … m'a déclaré qu'elle était nouvelle dans l'immeuble et n'avait pas la garde des archives ! J'ai donc pris le parti de monter, j'ai frappé à quelques portes, mais on n'a pu me renseigner.

— À l'exception de la mienne, toutes les chambrres de l'étage sont occupées par de jeunes bonnes qui ne sont ici que depuis peu de temps.

Claude Armand appuya une paume sur son front.

— J'ai beau rrassembler mes souvenirs. Je n'ai jamais entendu parrler d'une Mme Denis. Voilà pourrtant sept ans que j'habite ici. Je rregrrette…

Trois jours s'étaient écoulés depuis qu'Edmond Gay avait été inhumé dans le caveau de famille des Gay, au Père-Lachaise. En attendant que les formalités de succession fussent réglées et permissent aux héritières, Françoise et Clara, de prendre telles ou telles dispositions, l'appartement de la rue Garancière demeurait vide : le personnel avait été licencié. Yvonne Mazaud, la bonne, était entrée comme serveuse

dans un restaurant à prix fixe des boulevards. Le ménage Perruchon avait eu la chance de se placer chez un gros marchand de volaille, près des Halles. Barbotte, à qui son âge et des rhumatismes rendaient plus malaisé de trouver un emploi, logeait en hôtel, rue des Quatre-Vents, près de la place Saint-Sulpice. Il vivait chichement et courait les bureaux de placement. Le soir, au café, il faisait d'interminables manilles avec de petits rentiers. Il n'avait rien abandonné de son air benoît, de son affectation de dignité, de ses gestes mesurés, de sa parole douce, mais, malgré ces apparences et peut-être à cause d'elles précisément, une impression de ruse se dégageait de cet homme. Même ses favoris, symbole de respectabilité, qui semblaient avoir chacun la valeur d'un certificat de bonne vie et mœurs, loin d'atténuer le caractère équivoque du personnage, le soulignaient.

La chambre de Claude Armand était maintenant envahie d'une odeur d'œillet fané : le parfum de Françoise Roussel.

Au premier coup d'œil, la jeune femme avait jugé le jeune homme.

Très intelligent. Très timide : un sentimental, probablement.

Sur la table, Françoise considérait des piles de bouquins de science, des feuillets couverts de signes algébriques.

Elle ouvrit son sac à main, offrit une cigarette.

— Excusez-moi, mademoiselle, je ne fume pas. Mais, je vous en prrie…

— Vous êtes étudiant, certainement ?

— On est un étudiant jusqu'à la morrt, mademoiselle !

— Oui, évidemment !

À la dérobée, Armand examinait cette jeune femme aux ongles rougis, aux cheveux oxygénés, aux sourcils épilés remplacés par un trait noir, aux cils démesurément allongés par le Rimmel, aux lèvres sanglantes.

Lui-même avait un visage très pâle, un front haut et large, des mains fines aux longs doigts toujours en mouvement.

Françoise se laissa aller dans le fauteuil, passa sa jambe droite, très haut, sur la gauche. Elle avait des jambes très belles, et ne l'ignorait pas. Placées de la sorte, elles faisaient penser à deux serpents splendides. Les chaussures, extrêmement élégantes, figuraient les têtes.

Ce spectacle donna un choc au jeune homme. Il passa de nouveau ses doigts sur son front immense.

Sans y paraître, Françoise inventoriait la chambre. Tout était très propre, scrupuleusement rangé, mais il ne se trouvait là rien que de masculin : des livres, des cahiers, quelques appareils scientifiques. Le reste, on sentait que le jeune homme n'y attachait aucune importance. Pas une touche décelant une présence féminine.

— Je parie…

— Quoi donc, mademoiselle ?

— Que vous êtes du Sud-Ouest !

— Vous avez gagné ! Mon accent, évidemment… Je suis Charrentais, et, en bon Charrentais, je rroule les « r » !

— J'ai connu des Armand qui vivaient à Cognac. Est-ce que, par hasard, vous…

— Non, mademoiselle. Je ne suis parent ni de ces Arrmand ni d'aucun Arrmand en Frrance ! Il y aura bientôt vingt-deux ans, je suis né, si j'ose dire, sur les marrches de l'église Saint-Andrré, dans le quarrtier souffrrant d'Angoulême. Je suis un enfant abandonné. C'est l'Assistance publique qui m'a baptisé Claude Arrmand.

— Comme cela est triste !

— Pas tellement ! Cela me dispense de me soucier du commandement de Dieu : « Tes pèrre et mèrre honorrerras » !

Françoise hocha la tête, décroisa les jambes, les recroisa. Cette fois, c'était son genou droit qui paraissait. Les longs doigts d'Armand bougeaient continuellement. Lui-même croisa, décroisa, recroisa nerveusement ses jambes maigres.

— Mais, s'il en est ainsi, comment pouvez-vous savoir au juste votre âge ? Vous allez dire que je suis bien curieuse…

— Une date avait été grravée sur une médaille de la Sainte Vierrge, suspendue à mon cou ! Rromanesque, n'est-ce pas ?

Françoise se leva.

— Je m'excuse. Je vois que vous avez à travailler. Je ne vous ai déjà fait perdre que trop de temps…

— Ne dites pas cela, mademoiselle ! J'ai à trravailler, évidemment. Mais… j'ai été rravi de vous connaîtrre.

Elle lui tendit une main qu'il garda, peut-être, un peu plus longtemps qu'il n'eût été correct de faire. Il souriait. Et, plus que ses lèvres, ses yeux, de beaux yeux gris, souriaient. Il avait envie de dire quelques mots encore, mais il hésitait. Elle sourit : ce lui fut un encouragement suffisant.

— Mademoiselle, je vis ici, dans cette chambre, comme un ourrs en cage…

L'émoi lui séchait la gorge.

— En dépit de ce que… Je veux dire : malgré ce que les circonstances de notre rencontre peuvent avoirr de… d'insolite… Je… J'aimerais vous faire savoirr…

Il s'embrouillait.

— … Brref… Je serais trrès heureux, s'il m'était possible de vous rrevoirr !

Elle feignit de réfléchir.

— Chez moi, je suis très tenue. Mais peut-être repasserai-je vous dire bonjour.

— Au rrevoir, mademoiselle, fit Armand avec chaleur. N'oubliez pas !

— Je n'ai rien promis, corrigea-t-elle malicieusement. J'ai dit : peut-être…

Il rentra, referma. Ses doigts s'agitaient fébrilement. Il remua des paperasses, puis leva le front, aspira longuement l'odeur complexe de tabac d'Orient et d'œillet fané.

Il se pencha sur une feuille de papier où s'alignaient les données d'une équation à un nombre d'inconnues littérale-

ment terrifiant. Mais lettres et chiffres dansaient devant ses yeux.

Il jeta le porte-plume, appuya son menton au creux de ses paumes et, les yeux fixés sur le fauteuil où *elle* s'était assise, il s'efforça de *la* revoir. Il y parvint. Peu à peu, se forma un séduisant fantôme qui souriait et laissait voir deux jambes fuselées, brillantes, pareilles à des pythons voluptueux.

Des coups légers à la porte tirèrent le jeune homme de sa rêverie.

« Ce doit être elle qui revient ! »

Il courut ouvrir. Effectivement, dans le couloir se tenait une jeune fille. Mais ce n'était pas Françoise Roussel. C'était sa sœur Clara. Elle avait suivi Françoise et Dulac le long du boulevard Saint-Germain. Elle avait surpris le dialogue de Françoise avec la concierge du 240 *bis*. Derrière sa sœur, elle était montée au sixième et, cachée au fond d'un couloir, avait attendu la fin de l'entretien. Françoise partie, elle avait longtemps hésité.

— Vous désirrez, mademoiselle ? dit Armand avec froideur.

Il était violemment déçu. Que lui voulait cette brunette maigrichonne ?

— Monsieur, je cherche une certaine Mme Denis. J'ai pensé que, peut-être, vous pourriez me renseigner. Je m'excuse…

Les lèvres d'Armand s'arrondirent, ses sourcils se froncèrent.

— Je ne connais pas de Mme Denis, jeta-t-il sèchement. Il y a une concierrge, en bas !

Ses mains, placées à la hauteur de la poitrine et se faisant vis-à-vis, suggéraient, avec leurs longs doigts en mouvement, l'image de deux crustacés belliqueux qui eussent voulu entrer en lutte l'un contre l'autre.

— J'ajoute que la plaisanterie ne me parraît pas drôle !

Clara recula. Armand avança d'autant.

— Et, lança-t-il avec une irritation croissante, j'aime autant vous dire tout de suite que je n'ai rien de commun avec les Arrmand de Cognac, si c'est ce que vous voulez savoir !

À cet éclat, des portes voisines s'ouvrirent : des bonniches montrèrent des minois amusés.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, mademoiselle !

Armand fit volte-face, rentra chez lui, claqua la porte. Le rouge au front, Clara, désemparée, s'enfuit, tandis que le couloir retentissait du rire des petites servantes.

Armand n'était pas méchant, bien au contraire, et sa correction était, d'ordinaire, parfaite. Ce qui l'avait poussé à se livrer à cette algarade, c'était la pensée soudaine qu'un copain avait ourdi une mystification contre lui – mystification où la visiteuse aux jolies jambes et au sourire enjôleur avait dû jouer son rôle. Cette idée l'avait brusquement rempli d'amertume.

Il se plongea avec fureur dans ses calculs algébriques. Mais un quart d'heure à peine s'était écoulé que l'on frappait pour la troisième fois. Il eut un geste d'exaspération.

— Qui est là ?

Une voix masculine répondit. Elle était voilée. Il n'entendit que :

— … ienne…

— Comment ?

Cette fois, il perçut :

— … isse… ienne…

Furieux, il ouvrit et se trouva en présence d'un homme grand, jeune d'allure, marquant environ quarante-cinq ans. Le personnage, habillé avec goût, « faisait » distingué. À ses pieds, deux taches blanches : des guêtres. Sous l'aisselle, une canne à pomme d'argent.

— Qu'est-ce que c'est ?

L'homme consulta un calepin.

— M. Armand Claude ?

À n'en point douter, l'imbécile mystification continuait.

— Claude, Armand, oui ! Mais je n'ai rien de commun avec les Armand de Cognac, et aucune idée de l'endroit où peut habiter Mme Denis ! Ça vous suffit ?

L'homme prit, avec beaucoup de dignité, une mine offensée.

— Permettez, monsieur Armand ! Permettez ! Je crois que vous faites erreur !

Il plongea une main dans une poche intérieure de son pardessus. Armand pensa qu'il allait produire une carte de

visite. Au lieu de cela, il entendit un sifflement et vit jaillir, comme un serpent, de la main gantée du visiteur, une lame luisante, longue, étroite et flexible.

C'était un double-mètre métallique enfermé dans un boîtier rond, et que l'homme avait libéré en pressant sur un déclic.

— Monsieur Armand, annonça pompeusement le visiteur, je suis mandaté par les Services de l'Hygiène de la Ville de Paris pour effectuer certaines enquêtes intéressant la salubrité publique.

— Ah ! béa le jeune homme. Vous voulez sans doute prrendrre les mesures de ma chambre pour calculer le cube d'air ?

— Précisément.

L'homme montra un rectangle rouge :

— Voici ma carte timbrée au cachet de l'Hôtel de Ville.

— C'est très bien, monsieur. Vous excuserez la façon un peu vive dont je vous ai accueilli. Je vous avais cru envoyé par un de mes camarades qui a l'habitude de faire des farces !

— Ce n'est rien ! dit le visiteur en riant. Je sais entendre la plaisanterie !

Il posa sur la table ses gants et sa canne, ressortit son calepin, brandit le double-mètre.

— Nous disons donc : hauteur : 2 m 70 ; largeur : 3 m 20 ; longueur : 4 mètres. Ce qui nous donne… ce qui nous donne…

Il griffonnait des opérations.

— Un peu plus de trente-quatre mètres cubes, annonça Armand.

— Trente-quatre mètres cubes cinq cent soixante, précisa l'envoyé des Services de l'Hygiène. Vous êtes fort en calcul mental, à ce que je vois !

Armand sourit. L'autre fit réintégrer son boîtier au serpent de métal.

— Eh bien, c'est parfait ! Le cube y est, et au-delà. Gentille chambre, monsieur, soit dit en passant. Très gentille chambre. Confortable. Vous devez être bien, ici, pour travailler.

— Pas mal.

— Et le quartier est sympathique ! Vous habitez ici depuis longtemps ?

— Sept ans bientôt.

— Voyez-vous cela ! Ah !… n'oublions pas ! Les petites grilles d'aération, pour le gaz.

— Je n'utilise pas le gaz.

— Mais vous pourriez l'utiliser. Voyez-vous que l'on vous trouve un de ces jours asphyxié ? Un simple robinet que l'on oublie de tourner : plus d'homme !

Il grimpa sur une chaise, examina le dessus de la fenêtre.

— En voici une.

Il se transporta près de la porte.

— En voici une autre.

Il s'approcha de la cheminée.

— Bon tirage ?

— Excellent !

— Je ne vous demande pas si vous avez la quittance du dernier ramonage…

— Oui, monsieur.

Déjà, Armand fouillait dans une armoire.

— Laissez, laissez !

L'homme fit le tour de la pièce, tapotant çà et là les parois, avec deux doigts, comme un médecin ausculte.

— Bonnes cloisons. C'est parfait ! Il ne me reste qu'à vous remercier de votre obligean…

Il s'interrompit. Il se tenait à ce moment près du lit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Sans répondre, l'homme de l'Hygiène se vissa dans l'orbite un monocle et se pencha. Ensuite, il regarda Armand avec un étonnement mêlé de sévérité et de commisération.

— Qu'est-ce que c'est ?

L'homme désigna sur le couvre-lit un point brun.

À son tour, Armand se courba. Lorsqu'il se redressa, il était cramoisi de honte. Le point brun bougeait. C'était une punaise.

— Par exemple ! Depuis sept ans, c'est bien la première fois que…

Il était outré. En effet, il avait la passion de la propreté. L'homme de l'Hygiène fit glisser la punaise dans un morceau de journal, et l'écrasa.

— L'instant serait mal choisi de citer le fabuliste : *On a souvent besoin d'un plus petit que soi !* plaisanta-t-il. En tout cas, ce n'est pas un gros malheur, et la chose n'a rien de déshonorant !

— Mais comment se peut-il…

— Bah ! Vous passez sous une fenêtre au moment où une ménagère secoue un tapis : il n'en faut pas plus !

Il enfila ses gants.

— La punaise est le fléau des villes !

Il ajouta :

— Il est vrai qu'ils en ont aussi, à la campagne !

Rageusement, Armand arrachait le couvre-lit.

— Oh, oh ! Voici qui devient plus grave ! fit l'homme de l'Hygiène.

Sur le traversin, il y avait une deuxième punaise.

— Je ferai brûler du soufrre dès demain, balbutia Armand, écarlate.

— Du soufre ? Votre chambre sera inhabitable pendant trois jours, et vos livres gâchés. Et ne perdez pas de vue que le soufre ne donne pas une sécurité absolue. Les œufs, cher monsieur ! Les œufs !…

— Alors ?

— On dispose maintenant de gaz qui ne pardonnent pas, et, de plus, ont l'avantage de ne pas décolorer les papiers ni les tissus et de s'évaporer très rapidement. Téléphonez à Mortibus…

— Mortibus ?

— C'est une entreprise de désinfection. Mortibus vous demandera cinquante francs et vous tirera d'embarras. Je dois le voir cet après-midi. Voulez-vous que je vous l'envoie pour demain ?

***

Ce soir-là, Claude Armand passa des heures à examiner les bourrelets de son matelas, scruter l'envers du sommier, étudier le papier des murs, les plinthes. Il fut long à trouver le sommeil, s'imaginant toujours sentir sur ses jambes, ses bras, son visage, le contact odieux des répugnants parasites.

Des coups sans douceur, à sa porte, l'éveillèrent le lendemain.

Face bouffie de sommeil, prunelle larmoyante, il se trouva en présence d'un gaillard en cotte bleue, chargé de bandes de papier, d'un pot de colle et d'un pulvérisateur.

— Je suis Mortibus, pour vous servir ! s'exclama jovialement l'individu.

Il tendit un prospectus.

MAISON MORTIBUS

Entreprise de désinfection d'appartements. Destruction radicale par procédé nouveau des puces, punaises, fourmis, larves, mites et tous parasites.

JAMAIS D'INSUCCÈS !
PRIX TRÈS MODÉRÉS

— Je viens pour les petites bêtes ! poursuivit-il de plus en plus guilleret.

Dans une chambre voisine, une voix jeune, qui fredonnait *la maou maridado*, se tut, une porte s'ouvrit : on vit paraître la tête rousse d'une bonniche.

— Inutile de crrier, dit Armand vexé. Je ne suis pas sourd !

— Je suppose qu'on vous a prévenu, fit l'homme. C'est cinquante francs pour une pièce. Payable d'avance.

Armand s'exécuta puis se vêtit en hâte, tandis que l'autre, avec entrain, barbouillait déjà à grands coups de pinceau ses bandes de papier et obturait la fenêtre, en sifflant à tue-tête.

Comme Armand s'éclipsait, l'homme le rappela.

— À 2 heures, je reviendrai ouvrir et décoller les papiers. Je laisserai la clé à la concierge en m'en allant.

— Je pourrai coucher ici, cette nuit ?

— À 4 heures, on ne sentira plus rien, foi de Mortibus !

Là-dessus, à l'intention sans doute du salut éternel des punaises qu'il s'apprêtait à occire, l'homme entonna d'une voix tonitruante un *De profundis* à réveiller un mort !

Armand s'enfuit.

Lorsqu'il revint, à 6 heures, il trouva bien la clé chez la concierge, mais, contrairement à sa promesse, le braillard Mortibus n'était pas revenu pour nettoyer et aérer. De larges bandes de papier imbibé de colle de pâte faisaient adhérer étroitement la porte au chambranle.

Furieux, Armand ouvrit.

La stupeur le cloua sur le seuil.

— C'est du propre !

Tout près de lui, quelqu'un demanda :

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

Il se retourna et aperçut une de ses voisines : la servante à tignasse rousse. Vulgaire, certes, mais assez jolie, cette fille.

— Regardez !

Elle se pencha :

— Mince de chantier ! Il en a fait du joli, l'homme de la désinfection !

La pièce était dans un désordre inexprimable : meubles ouverts, tiroirs vidés sur le parquet, vêtements jetés pêle-mêle, livres et cahiers dispersés.

Tout indiquait que l'on s'était livré ici à une perquisition en règle.

— On est venu pour voler, sûr et certain !

Sans répondre, Armand courut à un placard, y prit une boîte à cigares, l'ouvrit. Il cachait là un document précieux. Il poussa un soupir de soulagement. Le document n'avait pas disparu.

— Il vous manque quelque chose ? questionna la fille.

Armand se livra à un rapide inventaire de ses maigres biens.

— Non. Rien ne manque. Du moins, il me semble.

La fille désigna, au centre de la pièce, un ballot empaqueté dans une étoffe brunâtre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ma rrobe de chambrre ! ! Je me demande bien…

Il souleva la robe de chambre. Elle enveloppait une marmite appartenant à Armand. Il ôta le couvercle. On avait entassé dans ce récipient environ un kilo de soufre en bâton. Deux mèches y avaient été plantées et allumées. Le soufre avait commencé de brûler. Mais, du fait que le couvercle avait été replacé et la marmite enveloppée dans la robe de chambre, la flamme, privée d'oxygène, s'était éteinte.

— N'en v'là d'un micmac ! fit la bonniche.

Armand retrouva dans sa poche le prospectus de désinfection.

— Drôle de maison ! fit encore la petite. Ils n'ont seulement pas mis d'adresse sur leur papier !

C'était vrai ! Armand ne l'avait pas remarqué.

— Et qu'est-ce que ça veut dire : « *Destruction radicale par procédé nouveau* » ?

Elle montra la marmite pleine de soufre.

— C'est ça, leur *procédé nouveau* ? Quel toupet !

Armand se rappelait les paroles du visiteur de la veille, l'homme de l'Hygiène :

« On dispose maintenant de gaz qui ne pardonnent pas… »

Il rapprocha la silhouette de l'homme élégant, monoclé, ganté, guêtré, de celle du tonitruant Mortibus, et la lumière se fit dans son esprit. C'était l'homme de l'Hygiène qui avait apporté et déposé les punaises sur le lit ; et c'était lui qui, revenu en cotte d'ouvrier, sous prétexte de détruire les parasites, avait perquisitionné !

— C'est un peu fort de café ! s'indigna la bonniche. Mais, dites donc, monsieur Armand, il y a quelque chose qui me paraît encore plus bizarre que tout le reste !

— La fenêtre ?

— Oui !

Frangée de papier arraché peu après avoir été collé, celle-ci était grande ouverte.

— Et ce soufre éteint ! Vous trouvez ça catholique ? Parce qu'enfin, faudrait être logique ! Voilà un bonhomme qui vous colle des punaises pour inspecter tout chez vous. Bien ! Mettons ! Dans un sens, il a son honnêteté, puisque, quand il a fini d'inspecter, il fait ce qu'il faut pour vous débarrasser des bestioles qu'il a amenées. Il bouche la fenêtre

et allume le soufre. Mais pourquoi est-ce qu'aussitôt après il rouvre la fenêtre et éteint le soufre ?

— Vous n'avez vu personne d'inconnu rôder dans le couloir, ce matin, en dehors de l'homme en bleus qui travaillait chez moi ?

— Non. Pourquoi ?

— Cela pourrait signifier que deux individus se sont livrés à des recherches ici. L'homme en bleus, puis un autre qui se serait tenu caché chez moi.

— Impossible ! L'homme au soufre l'aurait trouvé, pensez donc ! Il n'y a pas tellement de place pour se cacher, chez vous !

— C'est exact. Alors, l'autre est peut-être arrivé très peu après le départ de l'homme en bleus ?

— Pour ça, aurait fallu qu'il ait une clé. Et quand bien même ! En entrant, il aurait fatalement arraché le papier collé sur la porte. Aurait donc fallu qu'il en recolle d'autres, puisqu'il y en avait, quand vous êtes arrivé tout à l'heure !

Elle secoua la tête.

— Tout ça, c'est trop compliqué !

Armand sentit que cette fille à cervelle d'oiseau voyait juste. C'était beaucoup trop compliqué, en effet. Les choses n'avaient pas dû se passer ainsi.

Qu'était-on venu chercher chez lui ? Qui était l'invraisemblable Mortibus ?

Que signifiaient la fenêtre ouverte et le soufre éteint ?

Sur le devant de sa poitrine, ses longs doigts avaient repris leur danse familière, ainsi qu'il arrivait chaque fois qu'il réfléchissait profondément. Sur l'écran de sa mémoire passèrent deux images féminines : l'une très fardée, parfumée à l'œillet fané, fumant du tabac d'Orient et laissant voir des genoux affolants ; l'autre, têtue, noiraude, maigrichonne. Elles aussi, les énigmatiques visiteuses venues s'enquérir d'une Mme Denis inconnue dans l'immeuble, et qui n'avait peut-être jamais existé, avaient-elles joué un rôle dans cette aventure abracadabrante ?

— Je ne comprends pas !

D'un coup de pied, il fit voler un oreiller.

— Le plus clair, conclut-il amèrement, c'est que je reste avec mes parrasites !

Chez un quincaillier, il alla acheter de la colle de pâte et du papier.

À la lueur d'une lampe à pétrole que haussait, pour l'éclairer dans sa besogne, la petite servante aux cheveux roux, il se mit à coller des bandes sur la fenêtre. Il travaillait avec des maladresses, des impatiences qui faisaient que presque toutes ses bandes crevaient ; il devait y appliquer des emplâtres : l'agacement le faisait jurer, tout bas. Quand il eut achevé, il enfonça une mèche neuve dans le soufre apporté par Mortibus, et l'alluma. Puis il ferma la porte, et là encore, toujours éclairé par la bonniche, il boucha les interstices.

La servante le considérait avec curiosité, avec amusement, et, peut-être aussi, avec des sentiments d'une autre sorte…

— Ce n'est pas le tout, déclara-t-elle, comme négligemment. Où est-ce que vous allez loger, cette nuit ?

Armand releva vivement le front.

— Où je vais coucher ?

— Pas sous les ponts, toujours ?

Mine ambiguë, la fille souriait, gentiment narquoise.

Il se troubla.

— J'ai un ami qui m'offrira l'hospitalité.

Il mit son nez près de la porte calfeutrée de papier.

— Ça ne sent rien !

— Vous avez les doigts tout gluants.

Elle désigna la porte de sa propre chambre.

— Si vous voulez vous laver un peu…

— Merrci beaucoup, mademoiselle, mais je ne voudrais pas vous dérranger davantage.

La petite servante aux cheveux couleur de feu resta immobile quelques secondes, prêtant l'oreille au bruit décroissant du pas de Claude Armand dans l'escalier. Elle ne s'apercevait pas qu'elle tenait inclinée la lampe à pétrole, de sorte que celle-ci fumait et que le verre, léché par la flamme, noircissait.

Enfin, avec un haussement d'épaules, elle rentra chez elle.

Armand n'était pas installé depuis plus d'un quart d'heure au tabac du 236, boulevard Saint-Germain, attendant devant un bock la venue du camarade auquel il pourrait demander asile pour la nuit, quand il se dressa d'un bloc, jeta sur la table une pièce de monnaie, et se précipita au-dehors.

Il venait de voir passer Clara Roussel.

Devant le 240 *bis*, la jeune fille se livra à quelques allées et venues témoignant de son indécision.

Puis elle rebroussa chemin. Armand la suivit, à bonne distance.

Cette filature le conduisit rue Garancière, devant l'immeuble n° 7.

Pipe au bec, le concierge, un petit homme au nez bourgeonnant, se tenait sur le seuil. Il salua la jeune fille et déclara :

— Rien comme courrier aujourd'hui, mademoiselle.

Clara Roussel s'éloigna aussitôt. Armand s'approcha à son tour.

— Pardon, monsieur, il n'y aurait pas d'apparrtement à louer, chez vous ?

— Rien pour l'instant, dit le concierge d'une voix goguenarde. Mais il y en aura un bientôt. Seulement…

Il fit une grimace comique et son œil cligna, tandis qu'un large sourire fendait son visage.

— Seulement je ne crois pas que vous en cherchiez un, d'appartement !

— Mais, je vous assurre…

— Sérieusement ? J'aurais plutôt cru que vous couriez le cotillon !

Bien qu'il lui déplût de jouer la comédie, Armand s'y décida. Il sourit à son tour ; le concierge lui donna sur l'épaule une légère tape.

— Mignonne, la demoiselle, hein ?

— Trrès !

— C'est encore farouche, mais ça s'amadouera !

L'homme avait une bonne trogne enluminée.

— Un petit apérro ? proposa Armand.

— Ça n'est pas de refus ! On va au bougnat, en face ?

— Si vous voulez.

Ils s'accoudèrent au zinc. À deux pas, un commis garnissait des sacs d'anthracite et de boulets. Une poussière de charbon flottait, souillant toutes choses.

— Vous pensez si j'ai eu vivement saisi votre manège ! insistait le concierge. Je suis un vieux singe ! Vous… lui avez parlé ?

— Pas pu ! Elle filait ! Ne sais même pas son nom !

— Clara Roussel. C'est une nièce de M. Edmond Gay.

— Elle loge ici ?

— Non. Il n'y a plus personne, maintenant que le pauvre M. Edmond est mort. Mlle Clara passe prendre le courrier. Elle n'est pas fière, elle n'a pas peur de se salir en vous ser-

rant la main ! Ça n'est pas comme sa sœur Françoise. Celle-là, je ne peux pas la blairer. D'abord, elle est en dessous ! Sournoise comme pas une ! Et puis, elle me tape sur le système, avec ses façons à la Ma Veste.

— Ma Veste ?

— L'Américaine ! L'actrice de ciné !

— Ah ! oui… Mae West !

— C'est ça ! D'abord, pour jouer les Ma Veste, Françoise n'a pas le gabarit ! Et puis, quoi, on en a vu d'autres ! Qu'est-ce qu'elle se croit !

— Les deux sœurs habitent ensemble ?

— Elles s'arracheraient les yeux ! Mlle Françoise (laissez-moi rire pour le *mademoiselle* !) a son hôtel particulier rue de la Pompe. Tant qu'à la petite Clara, elle se contente d'un atelier, rue de Passy. Elle fait des tableaux. Comme artiste, elle se pose là !

— Quel numéro, son atelier ?

— Petit curieux, va !

Puis, dans un souffle :

— 48.

En énonçant ce chiffre, le concierge donna un coup de coude amical dans le flanc de Claude Armand. Il acheva d'un trait son mandarin-curaçao.

— Sur ce, faut que je rentre. Bonne chance ! Si vous réussissez, vous ne vous ennuierez pas ! L'oncle laisse aux

deux nièces dans les dix millions, par là ! Jolie poire à couper en deux !

Armand lui glissa au creux de la paume une pièce de vingt francs.

— Qu'est-ce que vous fabriquez là ? protesta le concierge, simulant l'indignation.

Néanmoins, il empocha la pièce.

Une inspiration vint tout à coup au jeune homme.

— Vous ne connaîtriez pas, par hasard, une Mme Denis, une vieille amie de la famille Gay ?

— Denis ? Jamais entendu parler !

Dans un café du boulevard Saint-Germain, Armand consulta l'annuaire des téléphones.

« *Gay Edmond, rue Garancière, 7, VIe.* »

« *Gay Edmond, Phot. en couleurs, rue d'Athènes, 22, IXe.* »

— Tiens, tiens !

Ses doigts dansèrent devant sa poitrine.

— Photo en couleurs… Voilà qui pourrait expliquer pas mal de choses !

Il réfléchit encore.

— Avec tout ça, où diable vais-je dorrmirr, cette nuit ?

3

M. Hilaire, technicien

Rue Guynemer, au n° 14, au second étage d'un immeuble bourgeois, un homme assis dans un fauteuil rêvassait devant un feu de bûches, en buvant du whisky.

Il allait être 1 heure du matin.

Sous le ciel sans étoiles, un vent de tempête ronflait, faisant gémir les arbres du Luxembourg.

L'homme se redressa, prêta l'oreille. Vivement, il reposa son verre, étendit le bras, toucha un commutateur : dans l'obscurité, les sifflements de l'ouragan parurent accrus, comme si l'acte d'éteindre la lumière avait supprimé les fenêtres et que la bourrasque soufflât à présent dans la chambre.

Mais le bruit que l'homme avait surpris ne pouvait en aucune façon être confondu avec le fracas rageur de la tempête.

C'était un bruit tout à fait insolite : une espèce de claquement étouffé. Le bruit se reproduisit encore une fois.

L'homme ne bougeait pas. Il gardait son regard tourné vers la porte, encore qu'il ne fût plus possible de la distinguer. Bientôt, il eut l'intuition que cette porte s'ouvrait, très lentement.

Ténèbres opaques. Aucun son. Néanmoins, l'homme avait à présent la certitude de n'être plus seul dans la pièce.

Un faisceau lumineux troua l'obscurité, frappa une table de travail, éclaira un encrier, des gants, la pomme d'argent d'une canne, puis se promena le long des rayons d'une bibliothèque, redescendit, courut sur le tapis.

— Haut les mains !

L'homme avait rallumé l'électricité. En même temps, il braquait un revolver dans la direction du mystérieux visiteur : un adolescent de petite taille, très brun.

Bras levés, celui-ci tenait dans son poing droit la lampe électrique, que la surprise l'avait empêché d'éteindre. Le rayon lumineux, maintenant sans force, dessinait au plafond un rond pâle.

L'homme considéra longuement le visiteur clandestin.

— Dites, mon bourgeois, gouailla l'adolescent, je peux vous faire cadeau de ma photo, si ma binette vous intéresse tant que ça !

Il portait un costume marron, une casquette grise, un foulard vert, des chaussures jaunes.

— Approche ! Comment t'appelles-tu ?

— Je ne tiens pas à la célébrité, j'ai toujours été un modeste ! Si ça vous est égal, je préférerais garder l'anonymat !

L'homme le fouillait, retirait de sa poche un revolver.

Pas de portefeuille, aucun papier – naturellement !

— Comment te nommes-tu ?

L'autre haussa une épaule.

— C'est bien parce que vous insistez ! On m'appelle Petit Corbeau, dans le *milieu*, rapport à mes tifs. Ça vous suffit ?

— Provisoirement ! Dis-moi maintenant ce qui m'a valu le plaisir de faire ta connaissance ?

Un coup de sifflet strident retentit au-dehors. L'homme marcha vers la fenêtre. Lorsqu'il se retourna, son regard exprimait une profonde réprobation.

— Imbécile ! Va prendre un verre à liqueur dans ce meuble ! Vite !

— Quoi ?

— Fais ce que je te dis ! Et cache-moi ce foulard et cette casquette.

L'autre hésitait.

— Tu ne comprends donc rien ? Voilà la police !

Lui-même s'en fut fermer au verrou la porte d'entrée.

Quelques minutes plus tard, lorsque les agents se présentèrent, ils le trouvèrent, monocle à l'œil, occupé à boire du whisky et à jouer aux échecs avec le jeune homme.

— Excusez-nous de vous déranger à cette heure, messieurs, mais le concierge vient de téléphoner au commissariat qu'un individu suspect a pénétré dans l'immeuble, et nous fouillons la maison…

— Il ne s'est sûrement pas introduit dans mon appartement. Mon ami ou moi l'aurions entendu. Au surplus, en

vous ouvrant, je n'ai rien constaté d'anormal. Ma porte était fermée à clé et le verrou mis.

— Dans ces conditions… Le gredin doit opérer plus haut. Excusez, messieurs ! Allez, les gars, en vitesse !

Les policiers s'éclipsèrent.

Petit Corbeau posa un doigt sur la manche de l'homme qui venait de le sauver :

— Vous êtes un chic type !

Il siffla une gorgée de whisky.

— Mais pourquoi m'avoir tiré de leurs pattes ?

— Parce que vous avez une tête sympathique !

Petit Corbeau sourit : son hôte poussait la délicatesse jusqu'à lui dire « vous », maintenant ! C'était vraiment la crème des bourgeois ! Il était mieux qu'un bourgeois, d'ailleurs – pas seulement au moral : au physique. Un grand bel homme distingué, aux traits fins, avec une petite moustache à l'anglaise : un aristocrate. Il portait des guêtres, un haut col dur, un vêtement d'excellente coupe. Principalement, il y avait le monocle. Enfin, sur le bureau, la canne à pomme d'argent. Un monsieur huppé !

Petit Corbeau plongea une main dans sa poche, en tira un paquet de « bleues ».

— Essayez plutôt celles-ci, suggéra impérativement l'hôte, tendant un étui d'or garni de cigarettes anglaises coûteuses.

— Mazette ! fit Petit Corbeau, vous savez recevoir, vous !

L'hôte sourit.

— Je vous ai sauvé, surtout, ajouta-t-il, parce que j'aime votre naïveté !

— Ma naïveté ! Vous allez fort !

— Vous n'êtes qu'un apprenti ! Entre nous, combien avez-vous de cambriolages sur la conscience ?

— Oh !… fit Petit Corbeau, esquissant un geste vague. Moi, la comptabilité, vous savez…

Il expédia une giclée de salive sur un tison qui grésilla.

— Je préférerais vous voir cracher dans votre mouchoir, s'il est absolument indispensable que vous crachiez, fit l'hôte, sèchement. Un peu de tenue n'a jamais nui ! Encore un doigt de whisky ?

Petit Corbeau, peu soucieux de parfaire son éducation mondaine, aurait volontiers pris congé – si les circonstances l'avaient permis.

Mais il sentait de reste qu'il n'en était pas question.

— Je vous ai demandé, mon cher, combien vous aviez de cambriolages sur la conscience ? Inutile de vous… vanter ! Combien ?

— C'était mon troisième coup ce soir, avoua le voleur.

— Fructueux, les deux premiers ?

— Non ! Loupés ! La guigne…

— Un mot à ne jamais prononcer, notez cela ! Dites : maladresse ! Ce sera plus juste ! Vous êtes un apprenti, je le répète. Comment ! Vous voulez me cambrioler et personne

dans la rue pour faire le guet ? Première imprudence ! Mais passons ! Vous sonnez, vous entrez sous la voûte. Qu'avez-vous fait alors ?

— J'ai refermé la porte cochère !

— Deuxième imprudence ! De quelle manière comptiez-vous vous retirer, ensuite ? Par les gouttières ou en demandant le cordon ? On feint de refermer, mais on ne referme pas. Ou bien, alors, on n'opère que dans les maisons neuves, où l'ouverture de la porte s'obtient automatiquement.

Petit Corbeau fixait son hôte avec une curiosité croissante. Qu'est-ce que c'était que cette leçon de technique de la cambriole ?

— Poursuivons ! En passant devant la loge, quel nom avez-vous donné ?

— Aucun ! J'ai toussé !

— Malin ! Exactement ce qu'il fallait pour éveiller la défiance du cerbère ! Pourquoi ne pas annoncer… mon nom, par exemple ?

Nouveau geste vague de Petit Corbeau. L'homme au monocle le considéra soupçonneusement.

— Est-ce que, par hasard… ? Vous n'allez tout de même pas me dire que vous ne connaissez pas mon nom ? Ce serait le comble !

— C'est pourtant vrai !

— Je vous conseille de ne pas jouer les idiots de village !

— Parole ! Je ne sais pas votre nom !

— Mais, sacrebleu, pourquoi être venu chez moi spécialement, alors ?

— « Spécialement » n'est pas le mot. Les gens chic n'habitent généralement pas plus haut que le second. Comme le premier me paraissait un peu près de la loge, je me suis appuyé un étage supplémentaire et je suis entré ici !

— Admirable ! Vous êtes encore plus naïf que je le supposais ! Enfin, passons ! Donc, vous pénétrez chez moi, assez discrètement je le reconnais, mais pourquoi, encore un coup, refermer la porte ?

— Dame ! Pour qu'elle ne claque pas ! Un courant d'air…

— Mais, mon pauvre ami, et vos derrières ?

— Mes derrières ?

— Vos derrières, parfaitement ! Il faut toujours assurer ses derrières ! Entrouvrez une fenêtre, si vous répugnez à laisser la porte entrebâillée.

Il secoua la tête avec désolation.

— Toute votre éducation est à faire ! Avez-vous déjà eu des condamnations ?

— Pas encore !

— Voilà qui va mieux ! Autre question : que comptiez-vous voler ici ?

— Oh !… fit Petit Corbeau, gêné.

— Allez, allez…

— Je me disais… L'argenterie… Une pendulette… Un vase…

L'hôte eut une moue méprisante.

— Métier de gagne-petit ! Il faut de l'ambition, mon ami ! On ne s'échine pas à faire *vingt* affaires médiocres, on en fait *une* grosse !

— Vous en avez de bonnes, monsieur… Monsieur comment, au fait ?

— Hilaire.

— Oui, vous en avez de bonnes, monsieur Hilaire ! Les grosses affaires, ça ne se fait pas comme ça, en soufflant dessus !

— Évidemment non ! Il faut une méthode.

— Vous en avez une, de méthode, vous ?

— J'en ai une !

Petit Corbeau sursauta.

— Vous seriez du *bâtiment* ?

M. Hilaire secoua la cendre de sa cigarette et se leva.

— Venez un peu.

Il entraîna Petit Corbeau dans sa chambre à coucher et l'amena dans un angle, devant une vitrine.

— Et alors ? questionna le voleur de plus en plus ahuri.

— Que dites-vous de ma petite collection ?

— Vous faites dans la coiffure et la parfumerie ?

Soigneusement rangés côte à côte, il voyait sept objets étiquetés. Un rasoir, un blaireau, une boîte de poudre de riz, un pot de crème de beauté, un étui pour savon à barbe, un verre, un savon à barbe.

M. Hilaire ricana.

— Ce rasoir appartenait à Son Excellence Heinrich von Kleinfeld, ambassadeur d'Allemagne à Paris.

— Ah !

— Je le lui ai volé ! Ce verre, qui n'a l'air de rien, était le verre à dents de Mme la comtesse de Thouars, née de Villeneuve. Je le lui ai volé dans son appartement du boulevard Malesherbes.

— C'est plutôt marrant, ce que vous me racontez là !

— Dites que c'est… drôle – je préfère. Si vous voulez que nous nous entendions, il faudra éviter ces écarts de langage ! Passons ! J'en étais arrivé à ce blaireau. Il ne paie pas de mine, entre nous soit dit ! Eh bien, ce blaireau n'est autre, pourtant, que le blaireau du maharadjah de Fisour – l'un des hommes les plus riches du monde ! Je le lui ai volé lors de son dernier passage à Paris, en octobre. Ce n'a pas été commode. En fait, je considère que c'est là ma plus belle réussite.

Petit Corbeau ouvrit la bouche, mais ne souffla mot.

— Cette boîte de poudre de riz appartenait à la baronne de Viel, la femme de l'ex-ministre centre-droit passé récemment au Front populaire. Ce pot de crème de beauté était à Mme Dupuy-Fauré, des Forges et Aciéries. Cet étui de savon à barbe était la propriété de l'amiral Defuysse, et ce savon à barbe, enfin, appartenait à Mgr Baudrier, l'archevêque. Pour

être grand dignitaire de l'Église ou de l'État, on n'en est pas moins soumis à la condition humaine ! La barbe pousse sur les puissants comme sur les humbles !

Petit Corbeau comprit : il avait affaire à un fou !

— Vous me prenez pour un dément ! observa doucement M. Hilaire. Ne vous excusez pas, c'est tellement compréhensible ! Retournons près du feu, voulez-vous ?

Ils reprirent place devant les bûches. M. Hilaire versa du whisky, offrit une cigarette.

— Puis-je vous demander si vous avez lu un ouvrage intitulé : *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts* ?

— Non. Moi, la lecture…

— Mauvaise politique ! Il faut lire – toutefois judicieusement. Je vous ferai un choix des lectures indispensables.

Il but une gorgée d'alcool, tisonna un moment.

— Je n'ai jamais assassiné, dit-il. Cela ne me tente pas. Mais le cambriolage, lui aussi, peut être considéré comme un des beaux-arts. Cette question m'a toujours intéressé. J'y ai longuement réfléchi et je puis dire que j'ai mis au point une méthode. Ce fut uniquement pour éprouver cette méthode que je me suis livré à ces vols, en apparence absurdes, de blaireaux, rasoirs, etc. La difficulté, comprenez-vous, était la même que s'il se fut agi de voler, par exemple, de l'argenterie, des pendulettes. Et le risque, aussi, était le même. Car, en quoi consiste l'essentiel ? À s'introduire dans la place, à assurer ses derrières, à se ménager toujours une possibilité de fuite. Ma méthode répond à cette triple nécessité.

— Fichtre ! Je connais des gens qui vous lâcheraient un joli sac, si vous vouliez la vendre !

— Elle n'est pas à vendre ! Mais je suis tout prêt à vous en faire bénéficier. Elle est d'ailleurs d'une grande simplicité, comme tout ce qui est… génial ! acheva-t-il en souriant. Cette méthode consiste à mettre la personne que l'on désire voler dans l'obligation de vous confier les clés de son appartement, de donner une journée ou deux de congé à ses domestiques et de s'en aller elle-même à l'hôtel ou à la campagne, tandis que vous opérez chez elle ! Qu'en dites-vous ?

— Comme conditions de travail, c'est l'idéal ! En somme, si je comprends bien, vous êtes une espèce de super-cambrioleur ?

— Un technicien, si vous voulez. J'avais même songé, à une certaine époque, à m'établir cambrioleur-consultant. Pour le pittoresque, n'est-ce pas ! J'y ai renoncé. Il y a trop d'imbéciles !

— Et peut-on savoir en quoi votre méthode…

— Consiste ? À avoir une carte de visite… irrésistible ! J'en possède plusieurs.

Il alla prendre dans un tiroir une boîte d'acajou de la dimension d'un étui à cigares.

— Je range dans cette boîte une de mes « cartes de visite ». Ce n'est pas la moins bonne. Voulez-vous la voir ?

— Ça n'explose pas, au moins ? plaisanta Petit Corbeau.

M. Hilaire ouvrit la boîte.

— Nom de Dieu ! fit le voleur. Des punaises !

— Dites des parasites. Le mot est moins choquant.

— Vous, alors, vous avez du vice ! Comme ça, vous infestez les gens avec vos bestioles, et puis…

— Et puis, sous le nom de Mortibus, entrepreneur en désinfection, je m'offre à les en débarrasser, à des prix défiant toute concurrence ! C'est enfantin – mais encore fallait-il y songer ! L'œuf de Christophe Colomb, mon cher !

Petit Corbeau pouffa.

— Alors… le maharadjah, l'ambassadeur, l'amiral, l'archevêque… Ils ont eu des punaises ?

— Eh oui ! Et la comtesse de Thouars, et la femme du ministre, et Mme Dupuy-Fauré, des Forges et Aciéries !

— Sans blague ! Ça, c'est marle !

Le petit cambrioleur était estomaqué. Il répéta le mot « marle », à une demi-douzaine de reprises.

— En fait de désinfection, vous… laissez les petites bêtes bien tranquilles, quand tout est fini, hein ?

— Grave erreur ! Je suis scrupuleux. Je brûle du soufre !

Petit Corbeau réfléchit.

— Je peux poser une question ?

— Je vous en prie.

— Pourquoi avoir ratiboisé de préférence des objets de toilette ?

— Aucune raison particulière.

— Il me semble qu'à votre place j'aurais profité pour faucher un petit quelque chose de valeur, malgré tout ! Rien que pour couvrir les faux frais, ça s'imposait !

M. Hilaire haussa un sourcil, son monocle tomba. Petit Corbeau, d'un geste instinctif, avança promptement la main pour le rattraper au vol : peine inutile, le monocle était retenu à la boutonnière du gilet par un cordonnet de soie invisible dans la lumière tamisée des lampes.

— Je n'ai pas dérobé d'objets de valeur, déclara M. Hilaire, parce que je n'avais aucun besoin d'argent. J'étais riche.

Ses doigts s'abattirent sur le poignet de Petit Corbeau, et l'emprisonnèrent.

— Vous m'avez compris ? *J'étais riche*.

— Ça veut dire…

— *Que je ne le suis plus !* Le krach récent de la banque Weimer et Strauss m'a totalement ruiné.

Entre ses dents, Petit Corbeau siffla doucement.

— Je saisis !

Il tendit la main.

— Topez là ! Je suis votre homme ! On marche ensemble. En avant les parasites ! Avec mon jarret et votre jugeote, j'ai idée qu'on va réussir des coups pas trop sales !

— Pas si vite, Petit Corbeau ! Je dois d'abord vous donner quelques leçons.

Le cambrioleur éclata de rire.

— Si on m'avait dit ce matin que j'allais retourner à l'école, je me serais marré ! Mais avec un prof comme vous, ça biche !

— Eh bien ! nous allons commencer par un exercice élémentaire. Un problème du premier degré, en quelque sorte !

» Demain matin, ou plutôt, ce matin, puisqu'il est presque 2 heures maintenant, vous vous installerez, vers 8 heures, rue des Quatre-Vents, dans un café qui fait face à l'hôtel des Quatre-Vents. Guetter la sortie d'un nommé Martial Barbotte. C'est un domestique actuellement sans travail. Âge : environ 60 ans. Signalement : très grand, mince. Costume sombre, chapeau melon. Signe particulier : porte des favoris gris. Il ne quittera vraisemblablement pas l'hôtel avant 9 ou 10 heures, selon son habitude. Lorsqu'il se sera éloigné, pénétrer dans l'hôtel et annoncer avec assurance en passant devant le guichet du bureau : "Je monte au 48". La chambre 48 est occupée par une demoiselle Gladys, de mœurs frivoles…

— Compris ! On ne me demandera pas d'explications ! Ensuite ?

— Martial Barbotte occupe la chambre n° 49. Crocheter discrètement la serrure.

— Ça me connaît !

— Je sais ! Perdez cette habitude de parler inutilement.

Il poursuivit :

— Sur le lavabo, prendre délicatement le blaireau de Martial Barbotte, l'enfermer dans une enveloppe et me l'apporter. C'est tout pour le moment.

— Vous n'estimez pas que vous avez assez de blaireaux, rasoirs, pots de crème, savonnettes, et autres accessoires de beauté ? C'est du fétichisme !

M. Hilaire releva le front, une lueur brève dans l'œil.

— Je suis ravi de vous entendre parler ainsi, Petit Corbeau ! Vous commencez à choisir vos mots. C'est bien ! Quant à décider si je suis fétichiste ou non, glissons, voulez-vous ?

— Je n'insiste pas ! consentit le cambrioleur avec courtoisie.

— Lorsque vous m'aurez apporté le blaireau, nous ferons ensemble une course en ville, puis nous irons déjeuner et j'en profiterai pour vous exposer quelques principes. Convenu ?

— *O.K. ! boss !*

— Allons, allons ! Renoncez à ces libertés de langage ! Pensez-vous que j'aurais pu réussir mon expédition chez Mgr Baudrier, si je m'étais avisé de lâcher à tout bout de champ des : « *O.K. !* Marrant ! C'est marle ! » et ainsi de suite ? Connaître l'argot est bien. Je le connais sans doute mieux que vous, Petit Corbeau. Mais il faut n'en user qu'à bon escient. Laissez ces gamineries aux potaches ! Compris ?

— Oui, monsieur Hilaire, dit Petit Corbeau, impressionné.

— Vous avez de l'essence, chez vous ?

— De l'essence ? Pourquoi ?

— Lorsque nous nous rencontrerons, demain, j'espère que je ne verrai plus ces taches graisseuses sur votre veston ! N'est-ce pas ?

— Entendu, monsieur Hilaire.

— Pour cette casquette, et ce foulard un peu… agressif – je n'en veux plus ! Le style débraillé n'est pas le genre de la maison. Nous pouvons être amenés à opérer à l'Élysée. Nous sommes d'accord ?

— D'accord, monsieur Hilaire, je mettrai un « blum ».

— Dites : un chapeau. Nous pouvons être amenés également – sait-on jamais ? – à laisser tomber, *par mégarde*, quelques punaises à l'Académie française…

— Très bien, monsieur Hilaire.

— Je vous accompagne, mon ami. Non !… Pas par ici. L'attention du concierge a été suffisamment alertée déjà. Je m'excuse, mais je me vois contraint de vous faire passer par la porte de service.

Ils descendirent.

Le vent continuait de hululer à travers les branches nues des arbres du Luxembourg.

— À bientôt, monsieur Hilaire.

L'étrange locataire du second tendit deux doigts au cambrioleur.

— À bientôt, Petit Corbeau.

Dès 8 heures, Petit Corbeau prit sa faction dans le café qui faisait face à l'hôtel des Quatre-Vents. Une telle expédi-

tion, ayant pour objet le larcin d'un blaireau, lui paraissait parfaitement insane. Mais les risques de l'aventure étaient nuls ; d'autre part, M. Hilaire s'était montré réellement chic type en ne le « donnant » pas aux « cognes », et Petit Corbeau lui en gardait de la reconnaissance. Enfin, et surtout, la curiosité du jeune monte-en-l'air était piquée.

Vers 9 heures et demie, il vit Barbotte quitter l'hôtel. Il le fila jusqu'au carrefour Danton. Là, il le vit descendre les marches de la station de métro Odéon.

Rassuré, il revint rue des Quatre-Vents, entra dans l'hôtel et, gaillardement, lança au garçon installé près du guichet du bureau :

— Je monte au 48 !

Les renseignements de M. Hilaire concernant Mlle Gladys, l'occupante de la chambre indiquée, devaient être exacts, car le garçon se contenta de cligner de l'œil avec un air coquin.

S'introduire chez Barbotte ne fut qu'un jeu pour Petit Corbeau. Il s'empara du blaireau et redescendit.

Au garçon, surpris de le voir reparaître sitôt, il expliqua :

— La môme est en train de pioncer dur !

— Pas étonnant ! Elle est rentrée à 4 heures, ce matin !

Rue Guynemer, M. Hilaire attendait son élève. Celui-ci tendit l'enveloppe où il avait glissé le blaireau.

— Parfait !

L'homme au monocle fit pivoter Petit Corbeau, d'un doigt, comme un mannequin monté sur un pivot bien graissé.

— Revue de propreté ? questionna le jeune homme. Voulez-vous que je vous montre mes mains ?

— C'est très bien ! Très bien, vraiment ! Pas de taches ! Un col propre ! Tout au plus, ce chapeau demanderait un nettoyage. Il y a aussi les souliers…

— Qu'est-ce qu'elles ont, mes pompes ? Pardon !… mes chaussures ?

— Elles sont d'un jaune un peu acide ! Enfin, cela ira pour aujourd'hui. Nous pouvons partir.

— Où allons-nous ?

— Chez Salomon Muller, un brocanteur avec lequel je suis en relations d'affaires.

Salomon Muller, installé dans le treizième arrondissement, parmi un effarant amoncellement d'instruments de musique, d'aspirateurs, d'armes, d'appareils photographiques, de pièces détachées de vélos et de motos, de vieux bouquins, de machines à écrire et à calculer, de pipes, d'outils et d'ustensiles de toute espèce, était un homme sans âge, au visage sans expression. Il dégageait une telle impression de mollesse, il était si affaissé que l'on était tenté de s'imaginer qu'il n'avait pas d'os mais simplement un squelette cartilagineux, genre arête de poisson, juste assez rigide pour le soutenir.

— Qu'y a-t-il bour fotre serfice, monsieur Hhilèr ?

— J'ai quelque chose pour vous, mon cher Salomon.

M. Hilaire fit couler hors de l'enveloppe le blaireau de Martial Barbotte.

— Ah ! Pien ! Pien ! Un instant, foulez-fous ?

Le brocanteur saisit le blaireau par les poils, entre les mâchoires d'une pince à sucre. Il le tenait à bout de bras, comme l'on porterait un scorpion. Il disparut dans l'arrière-boutique.

Sept ou huit minutes s'écoulèrent, puis il revint.

— Ça fa ! ça fa ! Compien en temantez-fous, te fotre plaireau ?

— Ma foi, mon cher Salomon, nous ne discuterons pas. Fixez vous-même le prix. J'ai confiance en vous.

— Pien ! Pien ! monsieur Hhilèr. Fous êtes un homme raisonnaple, che sais. Si tout le monte était gomme fous, les avvaires seraient blus vaciles.

Petit Corbeau écoutait ce dialogue avec le sentiment qu'il rêvait.

« Sans blague ? Le bonhomme allait acheter le blaireau ? Mais il ne valait pas dix sous, ce blaireau à demi dépouillé de ses poils ! »

Salomon Muller ouvrit son portefeuille. Petit Corbeau pensa que les yeux lui sortaient littéralement des orbites. Sur le comptoir, il voyait le brocanteur aligner, lentement, deux, trois, quatre, cinq gros billets de banque.

— Cinq mille, monsieur Hhilèr. Che ne beux bas vaire blus. Che fous offre le maximum, barce que fous êtes un fieux glient. Les avvaires sont si tures… si tures…

— C'est très bien, mon cher Salomon. Je vous remercie. Au plaisir de vous revoir.

— Au plaissir, monsieur Hhilèr…

— Peut-être aurai-je prochainement autre chose à vous proposer. S'il ne m'était pas possible de passer, ce monsieur, qui est un ami, se présenterait à ma place.

— Très pien ! Très pien ! Che serai touchours rafi de fous foir, cheune homme. Che fous salue, messieurs. Che fous salue humplement.

Dans la rue, M. Hilaire tendit à Petit Corbeau deux billets de mille et garda pour lui les trois autres.

— Petite affaire ! dit-il. Toute petite affaire, mais qui nous aura coûté si peu de peine !… Sur ce, je vous offre un porto et nous irons déjeuner.

Un moment, ils marchèrent en silence.

Les hypothèses les plus extravagantes tourbillonnaient dans la cervelle de Petit Corbeau. Ce blaireau sans valeur payé cependant cinq gros billets par un brocanteur qui n'avait, à coup sûr, rien d'un mécène, d'un philanthrope, quelle en pouvait être la signification ? Quel secret y était attaché ? Et de quels mystérieux trafics la misérable petite chambre de l'hôtel des Quatre-Vents pouvait-elle être le siège ? Petit Corbeau ne parvenait pas à se représenter sans palpitations de cœur le valet Martial Barbotte se faisant la barbe avec ce blaireau fabuleux qui valait peut-être vingt mille, trente mille francs, puisque ce vieux receleur de Salomon Muller…

Receleur ! Ce mot lui parut révélateur.

Parbleu ! Un blaireau, ça se dévisse ! Le manche peut être creux. Et cacher quoi ?

Bien des choses !

Un document, par exemple.

Un document intéressant la Défense nationale… Barbotte opérait-il pour une puissance étrangère et M. Hilaire pour une autre ?

Également, le manche du blaireau pouvait être bourré de coco, d'opium… Petit Corbeau ignorait ce que peut valoir le gramme de cocaïne ou d'opium, mais il savait que « ça ne se donne pas ».

Bien qu'il fût tenaillé par l'envie de demander des éclaircissements, il n'y céda pas, convaincu que ce serait peine perdue. Mieux valait s'efforcer de résoudre le problème par ses propres moyens.

— Je vous félicite, Petit Corbeau, dit M. Hilaire.

— De quoi ?

— De votre discrétion. L'affaire du blaireau vous intrigue mais vous avez le bon goût de ne pas m'interroger. Vous vous dites que si j'avais l'intention de parler, je le ferais de moi-même ! C'est évident, d'ailleurs.

— Décidément, vous avez le don de lire dans la pensée ! répliqua Petit Corbeau. Vous devriez vous mettre fakir !

Le déjeuner, dans un restaurant réputé de la rue de Vaugirard, fut parfait. M. Hilaire s'entendait admirablement aux choses de la table. Il choisit, sans avoir recours aux conseils du maître d'hôtel, les mets et les vins avec une science de gastronome. De temps à autre, il adressait à Petit Corbeau des avertissements touchant la façon de se tenir correctement à table.

— Ne faites pas continuellement passer votre fourchette de la main gauche à la main droite… Non, le pommard ne se boit pas dans le même verre que le sauternes… » Ne remplissez jamais les verres, c'est mal porté…

Après le café, ils rentrèrent rue Guynemer.

— Je vais, dit M. Hilaire, vous donner votre première leçon concernant la manière de dévaliser les gens avec le maximum d'élégance et de… chances d'impunité. Voler est à la fois une science, un art et un sport. C'est assez dire que cela ne s'improvise pas ! On *naît* malhonnête, mais l'on *devient* cambrioleur. J'entends : un cambrioleur digne de ce nom…

» Maintenant, qu'entend-on par ce mot : cambriolage ?

» Le cambriolage est une opération qui consiste à s'introduire, le plus souvent clandestinement, avec un matériel approprié et une connaissance aussi précise que possible de la topographie des lieux, chez des particuliers possesseurs de richesses sur lesquelles on désire opérer ce que nous appellerons une reprise individuelle.

» Tout d'abord, observons…

La sonnerie du téléphone interrompit ce cours de technique criminelle.

— Vous m'excusez ?

M. Hilaire souleva l'écouteur. Son interlocuteur ne dut pas prononcer plus de six mots.

— Ah ! ah ! fit M. Hilaire. Je vous remercie. Au revoir, mon cher Salomon.

Et il raccrocha.

Il réfléchit un moment, en arpentant la pièce.

— Mon cher, la leçon est remise à plus tard. Une nouvelle affaire se présente. Occasion à profiter de suite – dirai-je ! Vous allez vous rendre immédiatement rue de Passy, au numéro 48. Il y a là des ateliers d'artistes. Si la concierge vous interroge, vous prétendrez vous rendre chez M. Barbier.

— Le paysagiste ?

— Je vois que vous avez des connaissances en art ! Cela peut être utile. Il va sans dire que vous vous garderez bien de tirer la sonnette de Barbier, dont l'atelier est au rez-de-chaussée. Vous vous introduirez dans le studio du premier. Il est occupé par une demoiselle Clara Roussel. Vous prendrez la précaution de sonner, avant de taquiner la serrure.

— Mais si la jeune fille vient ouvrir ?

— Ne posez pas de questions enfantines ! En ce cas, vous demanderez M. Barbier. On vous répondra qu'il occupe le studio du dessous. Vous n'aurez plus qu'à partir et…

— Revenir ici ?

— Mais non ! Vous installer dans le plus proche café et guetter la sortie de Mlle Roussel, afin de retourner ensuite à son atelier !

— J'ai saisi ! Mettons que je suis dans la place…

— Vous allez droit à la salle de bains…

— Et je « fabrique » le blaireau !

— Tête de linotte ! Il n'y a *généralement* pas de blaireau chez les jeunes filles qui vivent seules ! Vous prendrez le polissoir à ongles de Clara Roussel, avec les mêmes précautions que je vous ai déjà recommandées pour le blaireau de Barbotte, et vous l'apporterez directement chez Salomon Muller, où je vous attendrai.

Moins de deux heures plus tard, Petit Corbeau s'était acquitté à son honneur de sa mission.

Toutefois, au lieu de s'emparer délicatement du polissoir, il l'étudia de fort près, tenta de le dévisser, fit de son mieux pour en pénétrer le secret. Inutilement, d'ailleurs. C'était un polissoir de corne blonde, très élégant mais sans mystère.

Salomon Muller, dès qu'il vit l'objet, le repoussa d'un index dédaigneux.

— Che regrette, cher monsieur Hhilèr. Ça ne m'intéresse bas ! Bas tu tout ! Che suis nafré, mais, afec la meilleure folonté…

Petit Corbeau éprouva la sensation réconfortante d'un homme qui, croyant avoir des motifs de redouter que sa raison ne s'en aille, constate qu'il n'en est rien, qu'il ne devient pas fou. Le polissoir n'était pas creux, et, par conséquent, ne cachait rien. Le manche du blaireau, au contraire, devait être creux, et c'était son contenu (un diamant, peut-être ?) que Muller avait payé cinq billets.

M. Hilaire entraîna le cambrioleur.

— J'ai commis une erreur. Vous allez retourner immédiatement rue de Passy et vous prendrez le tube de pâte dentifrice de Mlle Clara Roussel.

Petit Corbeau s'effara.

— Le tube de…

— Le tube de pâte dentifrice, oui ! Il y a *sûrement* un tube de pâte dentifrice sur la table de toilette de cette jeune fille. Il DOIT y en avoir un. Il me le faut. Sautez dans un taxi, et revenez de même chez Salomon Muller. Vous me rejoindrez ensuite chez moi, rue Guynemer.

« Le tube de pâte dentifrice, maintenant ! Ça ne va pas mieux ! » se disait Petit Corbeau tout en roulant vers la rue de Passy.

« Il DOIT y avoir un tube de pâte dentifrice ! Eh parbleu ! le contraire serait surprenant ! Nul besoin d'être sorcier pour deviner cela ! »

Le jeune cambrioleur trouva le tube, en effet. C'était un tube très ordinaire, en tous points semblable aux milliers de tubes que l'on voit chaque jour sur des milliers de tables de toilette.

Mais le brocanteur Salomon Muller, lorsque l'objet lui fut présenté, aligna sur son comptoir, sans sourciller, cinq billets de mille.

De nouveau, Petit Corbeau pensa devenir fou. Saisi d'un brusque accès de rage, il retourna pour la troisième fois au 48 de la rue de Passy, déroba dans la salle de bains de Clara Roussel une boîte de poudre de riz, une savonnette, une brosse à dents, une trousse à ongles, un fer à friser, deux

pots de crème de beauté et revint dare-dare offrir ce butin à l'énigmatique brocanteur.

Salomon Muller sourit.

— Fous êtes pien aimaple, cheune homme, mais ça ne m'intéresse bas ! Bas tu tout ! T'ailleurs, fous bourrez tire te ma bart à M. Hhilèr que che ne suis blus acheteur torénafant. Che fous salue, cheune homme… Che fous salue humplement !

— Muller n'est plus acheteur ? répéta pensivement M. Hilaire quand Petit Corbeau lui eut fait l'aveu de sa démarche et rapporté le propos du brocanteur. Eh bien… n'en parlons plus ! Dans ces conditions, Petit Corbeau, nous allons changer de tactique. Mais… Que signifie ?

Le jeune homme avait pris son chapeau, tendait la main.

— Vous partez ?

— Je ne marche plus dans vos combines !

— Quelle mouche vous pique ?

— C'est une question de confiance ! Je ne demande pas à être initié à tous vos plans, mais vous me prenez trop pour une cinquième roue ! Ces histoires de tubes-dentifrice, de verres à dents, j'en ai assez !

— Comment ? Vous n'avez pas encore compris ? C'est pourtant d'une simplicité !… L'explication tient en un mot. *Nous cherchions une empreinte qui correspondît à une autre empreinte, que nous possédons.* Et c'est parce que cette em-

preinte vient d'être trouvée que Muller n'est plus « acheteur » !

— Ah ! s'ébahit Petit Corbeau. C'était donc ça ! Mais alors… Si Muller a pu relever la bonne empreinte sur le tube de pâte dentifrice, pourquoi est-ce que le polissoir ne l'a pas intéressé ? Il venait pourtant de chez la même personne !

— Oui ! Mais c'était un polissoir de corne blonde, malheureusement !

— Eh bien ?

— La corne – surtout la corne blonde – a ceci de particulier qu'elle ne retient pas les empreintes ! Du moins, elle les retient d'une manière si faible qu'elles sont pratiquement impossibles à relever. Voilà tout le mystère !

— Vous m'en direz tant ! Et qu'est-ce qu'il est, au juste, ce… brocanteur ?

— Un brocanteur, réellement. Mais il a été détective privé, autrefois.

— Je m'en doutais un peu !

Petit Corbeau reposa son chapeau.

— Franchement, monsieur Hilaire : vos prétendus coups chez l'archevêque, l'amiral, l'ambassadeur… C'était du bobard ?

— Évidemment ! Je ne vous connaissais pas encore assez pour vous dévoiler tous mes secrets !

De nouveau, Petit Corbeau tendit la main. Ce n'était plus pour prendre congé, mais pour sceller un accord.

— L'affaire dont je m'occupe est une très grosse affaire, déclara l'homme au monocle. Si nous la menons à bonne fin, vous n'y perdrez pas ! Un document a été volé. Nous savons à présent par qui, grâce à l'empreinte.

— Il s'agit de remettre la main sur ce document ?

— Non. Il s'agit de trouver… autre chose. Mais nous en avons assez fait pour aujourd'hui. Je vous rends votre liberté. Ah ! à propos ! Combien vous a remis Muller pour le tube de pâte dentifrice ?

— Autant que pour le blaireau. Cinq billets.

M. Hilaire prit trois mille francs et laissa le reste à Petit Corbeau.

À l'instant de s'éloigner, celui-ci hésita.

— J'aurais bien voulu savoir…

— Quoi donc ?

— Quand je vous ai demandé pourquoi vous preniez uniquement des objets de toilette, vous m'avez dit qu'il n'y avait pas de raison spéciale…

— Et vous avez déclaré que c'était du fétichisme, je me rappelle ! Eh bien, je mentais ! Il y avait une raison. Puisque je cherchais des empreintes, je m'étais dit que des objets de toilette étaient encore ceux qui risquaient le moins d'être manipulés par d'autres personnes que leurs possesseurs. Une femme de ménage nettoie un cendrier, essuie un vase, c'est normal, mais il ne lui viendrait guère à l'esprit de toucher au blaireau de Monsieur ou au tube de pâte dentifrice de Madame.

Il tendit deux doigts.

— Demain, à 3 heures, nous reprendrons notre cours de technique criminelle. Soyez exact !

Sur le palier, M. Hilaire rappela le cambrioleur et, du bout d'un porte-mine en or, toucha son feutre.

— Je crois vous avoir signalé que ce chapeau a besoin d'un nettoyage. Ne m'obligez pas à vous le redire, je vous prie !

D'un pas allongé, Petit Corbeau gagna le boulevard Saint-Germain. Parvenu à la hauteur du 236, où il y avait un tabac, il pénétra dans ce débit.

Un long et pâle jeune homme, aux doigts fluets extraordinairement agiles, traçait avec vélocité des signes algébriques sur un cahier de papier réglé.

— Salut, vieux Claude ! cria joyeusement Petit Corbeau, en lui tapant sur l'épaule. Tu es en train de démontrer que deux et deux font cent sept ?

— Tiens ! Rraoul ! s'exclama Claude Armand.

L'adolescent brun que le jeune mathématicien appelait Raoul, et qui s'était présenté à M. Hilaire sous le sobriquet de Petit Corbeau, était son ami. Son nom était Raoul Lenoir ; il était étudiant en droit.

Au lendemain de la perquisition de Mortibus dans sa chambre, Armand avait informé Lenoir de cette singulière visite et laissé entendre qu'il avait l'intention d'informer la police.

— À ta place, je m'en garderais bien ! avait fait l'autre. Comme publicité pour ton invention du cinéma en relief, ce serait plutôt fâcheux !

— Trrès vrrai ! Mais je ne peux pourrtant pas admettrre…

De caractère, Lenoir était aussi aventureux qu'Armand l'était peu. Il avait proposé :

— Veux-tu me laisser m'occuper de l'affaire ?

— Tu penses à jouer les détectives amateurs ? C'est de la folie !

— Ne t'en fais pas ! Je trouve cela palpitant et, après tout, qu'est-ce que je risque ?

— Une balle dans la peau – qui sait ?

— Mais non, mais non ! Rassure-toi ! Alors, c'est dit ?

Armand avait donc donné à Lenoir un signalement détaillé du pseudo-employé des Services de l'Hygiène, l'adresse de Clara Roussel et celle de l'immeuble où avait habité Edmond Gay.

Tantôt rue de Passy, tantôt rue Garancière, Lenoir avait passé des heures à l'affût. Cette patience devait recevoir sa récompense. Un matin, l'étudiant avait aperçu l'homme au monocle dans la rue Garancière.

Il l'avait filé jusqu'à la rue Guynemer et, cette même nuit, s'était introduit dans son appartement. Pincé, et sauvé de la police par le sarcastique personnage, il avait immédiatement saisi l'intérêt qu'il y avait à feindre de collaborer avec lui, sous les apparences d'un vulgaire cambrioleur.

Armand ferma son cahier.

— Alorrs ?

— Alors, tout malin qu'il est, je possède le père Hilaire jusqu'au trognon, dit l'étudiant. Mais c'est une aventure folle ! J'occupe mon activité à faucher des blaireaux, des tubes de pâte dentifrice qu'on refile à un brocanteur pour cinq mille balles pièce ! Il y a aussi une question d'empreinte à identifier, une affaire de document…

— Des documents ? Je suis persuadé qu'ils en ont à celui que je garrde dans ma boîte à cigarres !

— De toute façon, si tu veux mettre tes papiers en sûreté, ma chambre est à ta disposition. Et si tu as envie de t'y installer pour travailler tranquille, j'ai deux clés.

— Merrci, Rraoul. Surtout, sois prrudent. Si le vieux se doutait que tu…

— Hilaire ? Peuh ! Pour moi, ça doit être un ancien pion ! Un déchet de l'enseignement, qui a la nostalgie du métier. Il me fait des cours de technique criminelle, figure-toi ! « *Qu'entend-on par cambriolage ?… Le cambriolage est une opération qui consiste…* » C'est énorme !

— Tu n'as toujours pas idée de l'identité de l'individu qui a fouillé ma chambre aprrès Morrtibus – c'est-à-dire aprrès Hilairre ?

— Pas encore. As-tu revu ta dulcinée ?

— Frrançoise Rroussel ? Non ! fit Armand, avec mélancolie.

4

Le cinéma en relief

Le lendemain, vers la fin de la matinée, l'homme au monocle se présentait chez Clara Roussel.

— Mademoiselle, je suis M. Hilaire, un vieil ami de M. Edmond Gay.

— J'ai eu tout récemment le malheur de perdre mon oncle, monsieur, dit Clara Roussel, un peu surprise.

— Je le sais, mademoiselle. Je viens d'apprendre cette triste nouvelle. C'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis permis de venir vous importuner. J'ai une communication grave à vous faire.

Guidé par la jeune fille, M. Hilaire traversa deux pièces et pénétra dans une vaste salle : l'atelier. Installés sur des chevalets ou posés sur le parquet et appuyés aux murailles, dans un désordre sympathique, se voyaient quantité de tableaux à l'huile, d'aquarelles, de fusains révélant un réel talent.

— Je vous écoute, monsieur.

— Tout d'abord, mademoiselle, je dois vous remettre ceci.

Il tendit un paquet entouré d'une faveur bleue.

À peine Clara eut-elle développé ce paquet qu'elle se dressa, indignée.

— Monsieur !

M. Hilaire souriait suavement, et jouait avec son monocle.

Le paquet renfermait un tube de pâte dentifrice, deux pots de crème de beauté, un fer à friser, un polissoir à ongles, une brosse à dents, une boîte de poudre de riz, une savonnette, un verre à dents.

— Monsieur, m'expliquerez-vous ?…

Le monocle entre deux doigts, M. Hilaire se contenta, en guise de réponse, de proférer cette phrase :

« *Tu nous retrouveras, mon aimé, dans la chambre du boulevard Saint-Germain, cette même petite chambre qui n'aura pas changé…* »

Clara Roussel blêmit.

— Qui êtes-vous ? Comment pouvez-vous savoir cela ?

À peu près au même moment, au 240 *bis* du boulevard Saint-Germain, Françoise Roussel frappait à la porte de Claude Armand. Le jeune homme était occupé à étudier un document qu'il replia avec précipitation et enferma dans la boîte à cigares qui lui servait de cachette. Puis il alla ouvrir, en maugréant. La surprise et le plaisir le firent rougir.

— Vous voyez… Bien que je n'aie rien promis, je suis venue !

Il lui prit les mains.

— Je n'osais pas espérer…

Il courut à un placard, en tira une bouteille de porto, des verres : le tout avait été acheté à l'intention de la jeune femme, pour le cas où elle daignerait se souvenir de l'étudiant.

Le parfum de Françoise – ce parfum d'œillet fané qui hantait Claude Armand depuis la soirée où il avait reçu la nièce pour la première fois – embaumait. Le jeune homme servit le porto avec des maladresses qui en disaient long sur l'intensité de son émoi.

— Avez-vous rréussi à trrouver cette dame Denis que vous rrecherrchiez ?

— Non, hélas !

— Figurez-vous, mademoiselle, que j'ai reçu une visite, peu aprrès que vous m'avez quitté, l'autrre soirr !

— Vraiment ?

— Oui. Devinez laquelle ?

— Comment le pourrais-je ?

— J'ai même reçu deux visites. La prremière a été celle de mademoiselle votre sœurr.

— Clara ?

— Clarra, oui ! Elle aussi m'a demandé si je ne connaissais pas une Mme Denis ! Je dois avouer que j'ai d'aborrd soupçonné une farrce et je me suis montrré un peu rrude !

— Elle ne s'en est pas vantée, dit Françoise en riant.

Elle fit le geste d'offrir une cigarette – puis se ravisa.

— J'oubliais que vous n'avez pas de défauts !

— Ce n'est pas ce que disent ceux qui me connaissent bien !

Il prit une cigarette.

Le tabac de Françoise était exquisement odorant.

— Eh bien ! dit la jeune fille, ma sœur avait eu la même idée que moi ! Mais vous parliez d'une seconde visite ?

— Oh, celle-là a été drrôle ! Quand je dis drrôle… Inquiétante, plutôt.

— Vous m'intriguez !

— J'ai été victime d'une tentative de vol ! Incrroyable, n'est-ce pas ?

— Bizarre, en effet !

En Claude Armand, une petite voix parla. Elle conseillait la prudence, la discrétion. Françoise était la sœur de Clara. Et Clara, Armand savait cela par Lenoir, était impliquée dans une louche affaire de vol de document. Est-ce que la sagesse n'eût pas conseillé le silence ?

Françoise sentit le danger. Sûre de son pouvoir, elle croisa ses jambes, savamment, puis balança son pied mignon.

— Vous me disiez ? Une tentative de vol ?

Hypnotisé, Armand conta par le menu la visite de l'homme des Services de l'Hygiène, la découverte des parasites, la venue de Mortibus, la perquisition.

— C’est inouï ! Heureusement, ce cambriolage a échoué ?

— Oui, dit Armand, songeur. À moins que…

— À moins ?

De nouveau en lui, la petite voix intima :

« Tais-toi ! Prends garde ! »

Mais son regard rencontra celui de Françoise.

— À moins que l’on n’ait pris des photos.

— Des photos ? Qu’aurait-on pu photographier chez vous ?

À peine eut-elle posé cette question qu’elle se reprit.

— Je vous demande pardon ! Je suis d’une indiscrétion ! En tout cas, je veux espérer que vous ne courez aucun danger, personnellement ?

Armand haussa légèrement une épaule.

— Je garrde ici un document trrès important. Il s’agit…

Françoise l’interrompit.

— Je vous en prie, je préférerais que nous abandonnions ce sujet.

— Pourquoi cela ?

— Enfin, monsieur Armand… Vous me connaissez à peine ! Permettez-moi de vous donner un conseil. Soyez un peu plus défiant. Si vous dévoilez ainsi vos secrets au premier venu, il n’y a pas lieu de s’étonner qu’on se livre ensuite chez vous à des…

— Au premier venu ? Comment pouvez-vous dire cela, mademoiselle ? Est-ce que vous êtes la prremièrre venue ? Ah non ! Non cerrtes !

— Vous parlez comme un enfant ! dit-elle avec douceur.

Elle se leva, marcha vers la porte.

— Asseyez-vous ! Ne parrtez pas encore ! Je sais que je puis me confier à vous. Je le sais ! répéta-t-il ardemment.

Il la reconduisit jusqu'au fauteuil. Elle alluma une cigarette et croisa ses jambes merveilleuses.

— Voici, dit le jeune homme. J'ai fait une invention susceptible de bouleverser la technique cinématogrraphique. Jusqu'à présent, les images photographiées se situaient dans un espace à deux dimensions : hauteurr et larrgeurr. Eh bien, j'ajoute le volume. Mon procédé procurera l'illusion qu'un film, par exemple, se déroule dans un espace à trrois dimensions : hauteurr, largeurr et épaisseurr.

— Autrement dit, le cinéma en relief ?

— C'est cela !

— Louis Lumière ne s'est-il pas occupé déjà de cette question, et n'a-t-on pas dit, même, qu'il entrevoyait…

— Oui. Mais mon invention est tout à fait différente. Vous pouvez imaginer quelle rrévolution…

— Inouïe ! Fantastique ! Une fortune ! Et vous craignez que l'on n'ait photographié vos documents ? Ce serait un désastre…

— Pas absolument, Dieu merrci !

— Votre affaire n'est pas au point ?

— Si ! Seulement… l'essentiel est ici ! dit-il, en se frappant le front. Mais j'aurais besoin de me livrer à des expériences… Pour cela, des apparreils sont nécessaires. Des apparreils trrès coûteux…

— Monsieur Armand, je puis vous faire une proposition. Mon oncle Edmond Gay, décédé récemment, occupait une situation extrêmement importante dans l'industrie de la photographie en couleurs.

— Je suis au courant.

— Il s'était naturellement entouré de spécialistes éminents. Je connais intimement l'un d'entre eux : M. Georges Burgard. Il était, pour mon oncle, un ami autant qu'un collaborateur. C'est un savant d'un désintéressement absolu. Il vit actuellement retiré à Cimiez, sur les hauteurs de Nice. Il a un laboratoire admirablement agencé. Voulez-vous aller travailler auprès de lui ? Vous trouverez là tous les appareils que vous pouvez désirer.

— Ce serait magnifique ! balbutia Armand. Quelques jours me suffiraient. Une semaine ! Pas même ! Trrois ou quatrre jours ! Je n'ai à tenter que deux expérriences essentielles.

Dans l'après-midi, Françoise Roussel téléphona à M. Burgard.

— Allô… Cher ami, j'ai un grand service à vous demander.

— Si la chose est en mon pouvoir…

— Voici : vous seriez gentil d'accueillir un jeune homme qui s'occupe de photographie. Il désire se livrer à certaines expériences, mais ne dispose pas des appareils nécessaires.

« C'est un garçon très bien, puissamment intelligent, qui ira loin !

— J'en suis persuadé puisque vous le dites ! Seulement, à franchement parler…

— Comment ?

— Cela me gêne un peu. Je suis pris par des travaux délicats. Est-ce que, le mois prochain, votre protégé…

— J'en suis fâchée, mon cher ami, riposta Françoise avec désinvolture. Il se trouve que mon « protégé » est déjà parti ! Je l'ai mis au train moi-même et il y a actuellement deux bonnes heures qu'il roule vers Nice !

— Vous avez des répliques irrésistibles ! Soit donc ! Je recevrai ce jeune homme. Comment s'appelle-t-il ?

— Claude Armand.

— J'espère qu'il ne restera pas plus de trois ou quatre jours ?

Le savant perçut le rire de Françoise.

— De plus en plus désolée, cher ami ! Mais il faut *absolument* que vous reteniez ce jeune homme près de vous pendant huit jours !

— Comme vous y allez ! Pourquoi huit jours – s'il est permis de le demander ?

— Je ne savais pas les hommes de science aussi curieux ! soupira comiquement Françoise. Eh bien ! puisqu'il faut tout vous avouer, outre la question des expériences de photographie, il y a sous roche une petite affaire sentimentale.

— Je l'aurais parié ! Allons, c'est promis ! Par exemple, le huitième jour, je vous réexpédie impitoyablement l'oiseau !

— Vous êtes un amour, Burgard !

Françoise raccrocha, puis se rendit boulevard Saint-Germain. Son intention était de pénétrer chez Claude Armand. La serrure de la chambre de ce dernier était d'un modèle simple ; il était aisé de se procurer une clé susceptible de l'ouvrir.

Mais, en atteignant le carrefour Bac, la nièce tressaillit. Devant la maison où logeait le jeune inventeur, elle venait de reconnaître Martial Barbotte. Tout en affectant de prendre les attitudes d'un flâneur, le valet examinait sournoisement l'immeuble.

La jeune femme s'éloigna.

Le lendemain matin, Françoise Roussel, Léon Dulac, Martial Barbotte, le notaire Delagrange, le Dr Souvestre, la bonne Yvonne Mazaud, les domestiques Ernest et Charlotte Perruchon reçurent chacun, par colis postal recommandé : Françoise, un pot de crème de beauté ; Dulac, un rasoir ; Barbotte, un blaireau ; le notaire, un blaireau également ; le médecin, un étui de savon à barbe ; Yvonne Mazaud, un verre à dents ; Ernest Perruchon, un savon à barbe ; Char-

lotte Perruchon, enfin, une boîte de poudre de riz. Un bristol accompagnait chaque colis : *De la part du monsieur qui signale B.*

Les destinataires de ces envois baroques reconnurent comme leur ayant appartenu ces objets dont ils avaient, quelque temps auparavant, constaté la disparition de dessus leur table de toilette. La plupart crurent à une mystification. Mais Françoise Roussel fut extrêmement troublée.

Dès que Dulac arriva chez elle, elle s'en ouvrit à lui.

— C'est effarant, s'exclama Dulac, au comble de l'agitation. Je viens moi-même de recevoir mon rasoir. Qui peut bien s'être livré à cette manigance ? Dans quel but ? Pourquoi avait-on volé ton pot de crème et mon rasoir ? Pourquoi nous les retourne-t-on à présent ? Ironie ? Avertissement ? Menace ? Piège ? Quoi ? Quoi ?

— Quoi ? Quoi ? Tu es un vrai moulin à questions, ma parole ! Si c'est tout ce que tu trouves à dire, tais-toi, laisse-moi réfléchir.

— Tu as raison, chérie, convint l'hercule. Mais cela est si étrange ! J'y perds mon latin !

— La perte n'est pas grande !

Dulac, bon enfant, se mit à rire. C'était un garçon arrangeant, qui détestait les éclats, s'inclinait volontiers. Mais ce rire accrut la nervosité de Françoise. Elle enveloppa d'un regard où il y avait de la colère et du mépris l'homme qu'elle tutoyait et auquel elle accordait la faveur de l'appeler chérie et d'enlacer sa taille, lorsqu'ils étaient seuls.

Elle lui dit sèchement au revoir, et sortit.

Elle se rendit à l'hôtel des Quatre-Vents et frappa à la porte de la chambre n° 49. Barbotte était chez lui ; il salua respectueusement la nièce de son défunt maître et exprima en termes d'une humilité peut-être excessive la joie et la gratitude dont l'emplissait cette visite.

— Que devenez-vous, mon bon Martial ? Vos affaires s'arrangent-elles ?

— Hélas ! mademoiselle.

— Pas encore trouvé d'emploi ?

— Pas encore, mademoiselle. J'ai beau courir les bureaux de placement…

Il montra une pile de journaux.

— … et suivre les annonces !

— Nous traversons une époque plutôt dure, c'est vrai.

— C'est surtout que je me fais vieux, mademoiselle ! Pourquoi choisirait-on des vieux quand il y a tant de jeunes disponibles ?

— Allons, ne vous désolez pas. Je vous apporte une bonne nouvelle. Une de mes amies, qui habite du côté de Poitiers, m'apprend qu'elle cherche un valet. Je vais lui écrire à votre sujet et je suis sûre qu'elle vous engagera. Un travail léger, de bons maîtres… Vous serez tranquille.

Barbotte grimaça.

— Qu'y a-t-il, Martial ?

— Rien, mademoiselle ! Excusez-moi ! Ce sont mes rhumatismes. Je…

Il avait l'air gêné.

— Pour dire la vérité, continua-t-il avec effort, je vous remercie beaucoup de votre bonté, mais… je crois vraiment que je ne suis plus bon à grand-chose ! Et comme je ne voudrais pour rien au monde vous donner lieu de… de regretter, si j'ose ainsi m'exprimer, de m'avoir recommandé, je… je préférerais, si vous le voulez bien…

— Vous préférez que je n'écrive pas ?

— Mon Dieu, mademoiselle, je… Enfin… C'est-à-dire… C'est cela, en effet, mademoiselle ! Je me rends compte, croyez-le, de ce qu'il y a de malhonnête, presque, à vous faire cette réponse, mais je craindrais… je craindrais tellement, n'est-ce pas, de ne pas donner entière satisfaction…

— Très bien, Martial !

Le regard de Françoise était devenu dur, ses lèvres se pincèrent. Puis elle eut un sourire railleur.

— Dans ces conditions, laissons ce sujet de conversation, voulez-vous ? Nous pourrions, par exemple, bavarder – voyons… – du monsieur qui signale B ?

Barbotte ouvrit de grands yeux.

— Le monsieur qui… Plaît-il, mademoiselle ?

— Vous savez très bien à qui je fais allusion ! jeta la jeune femme.

— Mais mademoiselle, je vous assure…

— Écoutez, Martial, je ne suis pas venue ici parler pour ne rien dire. Le babillage n'est pas mon genre. Le jour de la mort de mon oncle, je vous ai vu rôder autour du bahut bre-

ton. Tout récemment, je vous ai surpris en observation devant le 240 *bis* du boulevard Saint-Germain. Vous n'avez cherché aucune espèce de travail et n'avez pas la moindre envie d'en trouver. Alors, mieux vaudrait s'expliquer nettement. Êtes-vous contre moi, ou voulez-vous marcher avec moi ?

Le valet esquissa d'abord un geste d'incompréhension, mais son regard rencontra celui de Françoise, et il se décida à laisser tomber le masque. Il reprit cette expression cauteleuse qui lui était familière.

— Parlez plus doucement, mademoiselle, les murs ont des oreilles, ici.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, dit-elle à voix basse.

— Eh bien ! je suis avec vous, naturellement. Je ne demande qu'à être de votre côté.

— Bon ! Que cherchiez-vous dans le bahut ? Il faut que je le sache.

— J'y cherchais le document que vous connaissez. Mais il avait disparu du livret militaire. Quelqu'un était passé là avant moi.

Il fit un clin d'œil significatif, dont la familiarité choqua Françoise.

— Ce n'était pas moi, dit-elle. Mais n'importe ! Vous êtes au courant du texte de ce document ?

La mine du valet se fit plus doucereuse, il écarta faiblement les bras, sourit.

— Un jour, comme je faisais des rangements, ce document s'est échappé du livret. J'ai cédé à la curiosité…

— Je m'en doutais ! Vous m'avez toujours fait l'effet d'un gaillard décidé à considérer que les trous de serrure n'ont pas été inventés uniquement pour que *l'on* y introduise des clés !

— À propos de serrure, fit Barbotte, vexé, mais redoublant de politesse, puis-je me permettre de faire observer à Mademoiselle que Mademoiselle a commis une imprudence ?

— Quand cela ?

— Le jour du décès du regretté M. Edmond Gay, lorsque l'on a remis le document à Mademoiselle, Mademoiselle aurait, à mon humble avis, agi plus prudemment en ne lisant pas ce document à haute voix.

— Cessez de parler à la troisième personne ! Je déteste cette humilité insolente ! Et dites-moi pourquoi j'ai eu tort.

— J'ai surpris Mademoiselle votre sœur occupée à écouter à travers la porte.

— Vous ne m'apprenez rien. J'ai remarqué que Clara s'intéressait beaucoup à mes allées et venues, depuis ce jour-là.

Elle s'apprêta à partir.

— Présentez-vous rue de la Pompe demain et nous discuterons plus longuement. Cependant, un mot encore. Le monsieur qui signale B – ne serait-ce pas vous ?

L'expression du valet changea.

— Moi ?

Il prit sur sa table un paquet développé.

— Voici ce que j'ai reçu ce matin. Mon blaireau, que l'on m'avait volé, et ce bristol : *De la part du monsieur qui signale B* !

— Il faudra découvrir qui peut être ce fantaisiste. Il m'a l'air d'en savoir bien long.

Comme Françoise allait sortir, Barbotte chuchota :

— Je m'excuse, mademoiselle, mais… étant donné ma situation, vous comprendrez sûrement que…

Il n'acheva pas sa phrase, un geste éloquent traduisit sa pensée.

— De l'argent ? dit-elle, méprisante.

— La cuisine des prix-fixe est désastreuse pour un estomac de vieillard !

Avec un haussement d'épaules, elle lui tendit un billet de mille francs.

Martial Barbotte, de sa fenêtre, la vit sortir de l'hôtel et monter dans son automobile. Alors, il tira d'une cachette un portefeuille fatigué et crasseux, mais bourré de billets de banque. Il joignit à la liasse le billet qu'il venait de recevoir.

5

L'article 340

Chaque matin, à présent, le valet passait à l'hôtel particulier de la rue de la Pompe s'enquérir des ordres. Mais Françoise Roussel n'en avait pas à donner.

— Attendre !

À plusieurs reprises, la chambre de Claude Armand avait été fouillée – sans résultat.

On arriva au 17 janvier. Il y avait maintenant cinq jours qu'Armand, dans le laboratoire de M. Burgard, à Cimiez, poursuivait ses expériences. Elles ne s'étaient pas révélées aussi décisives qu'il le souhaitait. Son invention n'était pas au point, il eût voulu rentrer à Paris, où il savait trouver une documentation, certains renseignements qu'il ne pouvait se procurer à Nice. Pour le retenir, Burgard devait s'ingénier à chercher des prétextes.

Or, dans la matinée du 17 janvier, neuf télégrammes, émanant du même expéditeur, furent distribués dans Paris. Ils portaient le même texte :

Le monsieur qui signale B
vous fait ses amitiés…

Les destinataires de ce singulier message étaient : Françoise et Clara Roussel, Léon Dulac, le Dr Souvestre, le notaire Delagrange, Martial Barbotte et les domestiques Yvonne Mazaud, Ernest et Charlotte Perruchon.

Françoise Roussel sentit une anxiété la gagner. Il était bien évident que le « monsieur qui signalait B » – quelle que fût son identité – ne demeurait pas inactif. Comment fallait-il interpréter le retour des objets de toilette et l'envoi des télégrammes ?

Françoise aurait été heureuse de s'en entretenir avec Dulac. Non qu'il y eût lieu d'attendre de ce dernier des réflexions ou des conseils intéressants. Françoise estimait que la phrase populaire « grand, fort… et bête » définissait admirablement Léon Dulac. Mais elle utilisait ce garçon à la manière des enfants qui lancent des balles contre un mur. Si les murs manquent d'idées personnelles, du moins renvoient-ils les balles. Malheureusement, Dulac était devenu invisible. Il ne vint pas rue de la Pompe ce jour-là et Françoise ne le trouva pas chez lui.

Le lendemain, 18 janvier, au soir, Burgard annonça par téléphone qu'il venait de conduire Claude Armand au train.

— Mais je vous avais demandé de…

— De le garder huit jours ? Comme il ne sera à Paris que demain matin, tout va bien !

— Ah ! vous trouvez ?

— Enfin, ma chère Françoise, lorsque l'on dit huit jours, cela signifie une semaine, en langage courant. D'ailleurs, je

ne pouvais pas le retenir davantage. Il était littéralement comme un diable dans un bénitier.

— Lorsque je dis huit jours, Burgard, jeta Françoise avec sécheresse, cela signifie huit jours. Huit : deux fois quatre.

Elle raccrocha rageusement.

Dulac et Barbotte arrivèrent ensemble. Ils s'étaient rencontrés devant l'immeuble.

— J'apprends que Claude Armand rentre à Paris, déclara Françoise. Je ne serais pas du tout surprise que son retour ait un rapport avec ces télégrammes…

— Sûrement pas ! s'exclama Dulac en riant. Certainement non !

— Qu'en savez-vous ?

— C'est bien simple ! L'expéditeur, c'est moi !

— Quoi ?

— C'est moi qui ai envoyé les fameuses dépêches !

— Et pourquoi cela ? Vous devenez fou ?

— Je l'ai fait pour voir quelles réactions cela susciterait chez les destinataires. Je dois dire que j'en ai été pour mes frais : ils n'ont pas bronché !

— C'était une idée tout à fait stupide, mon pauvre ami ! Et, en tout cas, pourquoi nous en avoir expédié, à Barbotte et à moi ?

— Par prudence, fit Dulac, décontenancé. Afin de détourner les soupçons pour le cas où… Sait-on jamais ? J'ai été jusqu'à m'en adresser un à moi-même !

— Eh bien ! vous me ferez le plaisir, dorénavant, de vous dispenser de toute initiative !

— Entendu, dit piteusement l'hercule. J'ai compris ! Alors, passez la consigne !

— Aujourd'hui, rien. Mais, demain matin, soyez tous deux à la gare de Lyon. Vous aborderez Armand, sous un prétexte quelconque, et ne le lâcherez qu'à 8 heures demain soir. Je compte spécialement sur vous, Martial.

Le valet acquiesça.

— Si nous connaissions votre plan, suggéra timidement Dulac, cela nous faciliterait les choses. Pourquoi faut-il garder Armand jusqu'à demain soir ?

— Parce qu'après-demain, 20 janvier, est la fête de saint Sébastien ! jeta Françoise avec irritation.

Dulac sentit qu'il eût été maladroit d'insister.

Le lendemain matin, à la gare, les deux hommes accueillirent Armand à la descente du train. Le valet avait pris la direction des opérations.

— Nous venons de la part de Mlle Françoise Roussel, déclara-t-il. Elle a quelque chose d'extrêmement important à vous communiquer.

— Bien. Je vais me rrendrre chez elle immédiatement.

— Non. Elle préfère ne pas vous recevoir rue de la Pompe. Ce serait dangereux.

— Que se passe-t-il ?

— Mlle Roussel ne nous a pas mis au courant. Nous ne faisons que suivre ses instructions.

Sans méfiance, Armand les suivit dans un hôtel proche. Ils s'installèrent dans une chambre. Sous couleur de téléphoner, Barbotte descendit.

— Mlle Roussel compte arriver d'ici une demi-heure, assura-t-il lorsqu'il rentra. Mais, pour le cas où elle serait retardée, elle vous demande de patienter. Vous devez avoir faim ?

— Trrès !

Ils firent monter du café fort, des brioches et, en chœur, prirent un copieux petit déjeuner. Au bout d'une demi-heure, Françoise n'arrivant pas, Barbotte sortit de sa poche un jeu de cartes et proposa une belote.

— C'est que… je ne sais pas jouer aux carrtes, dit Armand en bâillant.

— On vous apprendra. C'est enfantin…

Armand fit un effort pour prêter attention aux règles qu'ils lui énuméraient. Mais il bâillait de plus en plus. Le long voyage l'avait fatigué…

— Vous avez saisi ? On fait un tour pour rien, et on commence ?

— D'accord !

Dulac servit. Armand bâillait à se décrocher la mâchoire. Il examinait son jeu du mieux qu'il pouvait, mais les figures, les carreaux, les piques, les trèfles, les cœurs se mêlaient ; sa

vue se brouillait, il pleurait positivement de sommeil. Il accumula fautes sur fautes.

— Maintenant, on commence. À vous de faire, monsieur Armand.

Le jeune homme battit mollement les cartes, servit laborieusement.

— J'ai un cent, annonça-t-il.

En même temps, sa tête chavira et il s'écroula sur la table.

En ricanant, les deux hommes le portèrent sur le lit.

Barbotte alla passer la tasse d'Armand sous le robinet du lavabo puis y versa quelques gouttes de café.

— Ni vu ni connu !

— J'espère que vous n'avez pas trop forcé la dose ? demanda Dulac.

— Juste ce qu'il fallait pour l'endormir jusqu'à ce soir.

Ils se remirent à jouer. De temps à autre, ils jetaient un regard au jeune homme. Armand dormait profondément.

Vers midi, Dulac descendit, puis remonta avec des provisions. En tête à tête, ils prirent un repas froid.

Lentement, l'après-midi coula.

Armand dormait toujours, mais son sommeil se faisait plus léger. Il lui arrivait de balbutier en rêve des bribes de phrases, où il était question de photographie en relief, de Louis Lumière, de Françoise, de Mortibus.

À 6 heures, Françoise Roussel arriva.

À l'aspect du jeune homme endormi, elle eut un sourire de triomphe.

— Tout est fini, à présent, dit-elle. Vous viendrez me voir demain, Martial, et je vous promets que vous n'aurez pas lieu de regretter d'avoir travaillé pour moi.

Tous trois partirent.

Claude Armand s'éveilla vers 9 heures. Il ne faisait pas encore tout à fait nuit. D'abord, sa stupeur fut grande de se trouver dans cette chambre inconnue ; puis les événements de la matinée lui revinrent en mémoire.

« Qu'est-ce que tout cela signifie ? »

Il avait une forte migraine ; sa langue était pâteuse, il éprouvait une sensation d'amertume dans la bouche. Il songea au café qu'il avait bu.

« Est-ce que l'on m'aurait drrogué ? »

Fébrilement, il fouilla sa valise. Les précieux documents relatifs à l'invention concernant le cinéma en relief étaient là, au grand complet.

« Alors ? À quoi en avaient-ils ? »

Il se passa de l'eau sur le visage, rectifia le désordre de sa toilette, prit son bagage et s'en alla.

Boulevard Saint-Germain, au tabac du 236, il rencontra son ami Raoul Lenoir.

— Armand ! D'où sors-tu ?

— Je suis rrentré de Nice ce matin. Mais tu ne devinerais jamais ce qui m'est arrivé aujourd'hui !

Lenoir l'entraîna vers une table écartée.

— Raconte !

Lorsque le jeune savant eut achevé son récit, l'étudiant en droit demeura méditatif.

— Tu y comprends quelque chose ? questionnait Armand en agitant ses longs doigts.

— Rien de rien !

— Je voudrais bien savoir si on va me laisser travailler tranquille !

— Tu sais que ma chambre est à ta disposition.

— Merci, vieux. Sur ce, je rentre chez moi.

Il se leva, puis, se ravisant :

— Veux-tu que je te dise ? Tout cela est très inquiétant ! Tu ferais bien de cesser le petit jeu avec le pèrre Hilairre. Ça pourrait finir mal. Puisque, de toute façon, ce n'est pas à mon invention que cette bande de crrapules en a…

Demeuré seul, Lenoir continua à réfléchir. Et, brusquement, il fit un saut sur la banquette.

« Le 20 janvier… Eh ! parbleu ! Je comprends pourquoi elle l'a expédié à Nice, et pourquoi on l'a drogué ! J'y suis, maintenant ! L'article 340… Oh ! mais nous allons rire !… »

***

— Excusez-moi d'être importun, mademoiselle, mais je me permets d'insister, dans votre propre intérêt…

Sous la courtoisie de la phrase et du ton, une menace perçait.

Raoul Lenoir se trouvait rue de la Pompe, au rez-de-chaussée du petit hôtel particulier de Françoise Roussel. Barbotte le considérait avec inquiétude, Françoise avec ironie. Dulac, après avoir hésité entre ces deux sentiments, finit par pencher pour l'ironie. Même, il jugea habile de corser et s'efforça de prendre un air narquois.

On était au 20 janvier. La matinée s'achevait. Une pluie fine tombait depuis l'aube.

— Je vous suis très obligée, monsieur, dit Françoise, sarcastiquement, mais j'ai pour principe de décider moi-même de ce qui est de mon intérêt ou non – et je n'en vois aucun à vous accorder l'entretien confidentiel que vous sollicitez. Le fait que vous êtes un ami de M. Claude Armand ne justifie pas… Je regrette !

Loin de s'arracher du fauteuil où il était assis, Lenoir s'y installa plus commodément. Il était tout à fait flegmatique.

Alors, Dulac se dressa. Il estimait venu le moment d'intervenir. Il fit saillir ses pectoraux d'athlète.

— Eh bien ! jeune homme ? Vous n'avez pas entendu ?

Lenoir ne broncha pas. Même, ses lèvres dessinèrent un sourire.

— On vous a signifié gentiment que l'on vous avait assez vu ! reprit l'hercule. Faudra-t-il employer d'autres procédés ?

En trois enjambées, il traversa la pièce, ouvrit la porte.

— Par ici la sortie ! Si vous *voulez* bien me suivre…

Lenoir s'enfonça davantage dans le fauteuil. Il paraissait absolument à l'aise. Barbotte l'observait avec un intérêt grandissant.

Dulac referma la porte avec brutalité.

— Puisque vous le prenez ainsi, mon petit monsieur, la sortie, *maintenant*, c'est par ici ! grogna-t-il en allant ouvrir une fenêtre qui donnait sur un parc, et il s'avança, menaçant.

Lenoir alluma une cigarette, se tourna vers la nièce.

— Je supposais qu'il vous intéresserait d'avoir des nouvelles du père de mon ami Claude Armand. J'ai fait erreur, apparemment. Sans doute serai-je mieux accueilli au 48 de la rue de Passy !

— Le père de Claude Armand ! répéta Françoise. Que voulez-vous dire ?

— Rien, mademoiselle, si ce n'est que le père d'Armand *se porte bien* !

Barbotte était de plus en plus attentif. Dulac hésitait de nouveau sur l'attitude à prendre. Françoise fronça les sourcils. Enfin, elle eut un rire bref.

— Je doute fort que le père d'Armand soit en bonne santé ! dit-elle. Quant à vous, vous n'êtes qu'un… un…

— Maître chanteur ! suggéra, suavement, Martial Barbotte.

— Comme il vous plaira ! fit le jeune homme, en prenant son chapeau.

Cette fois, Françoise le retint.

— Suivez-moi !

Tandis qu'elle le conduisait dans une pièce du premier étage, Dulac, en grommelant, s'en fut refermer la fenêtre. Barbotte lissait ses favoris et contemplait pensivement la porte par laquelle étaient sortis la nièce et Raoul Lenoir.

Au premier, le jeune homme, comme s'il se fût agi d'une banale conversation autour d'une table à thé, lançait avec désinvolture :

— Que disions-nous, déjà, mademoiselle ? Ah oui… Je vous parlais de l'état de santé du père de Claude Armand…

Les traits de Françoise s'étaient altérés. Néanmoins, elle parvint à feindre l'indifférence, et ce fut d'une voix qui semblait sincèrement étonnée qu'elle demanda :

— En quoi cela peut-il m'intéresser ?

Lenoir soupira.

— J'ai horreur de perdre mon temps à finasser ! Je vais aller droit au but ! Il y aura bientôt trois semaines, mademoiselle, que votre oncle, M. Edmond Gay, domicilié rue Garancière, au n° 7, est décédé. Aux termes du testament, l'héritage, d'environ dix millions, est à diviser entre votre sœur et vous. Mais, par la lecture d'un document que vous découvrez et dérobez le jour même du décès, vous apprenez un fait secret : votre oncle, célibataire, laisse un enfant naturel. Vous ne savez de cet enfant que ceci : il s'appelle Claude. De la mère, vous ignorez tout, sauf qu'elle se nomme

Mme Denis, et vécut autrefois au 240 *bis* du boulevard Saint-Germain. Vous comprenez, en outre, qu'il existe une reconnaissance de paternité, écrite de la main de M. Edmond Gay. Vous ignorez pour quelle raison la mère et l'enfant ont négligé jusqu'à présent de faire valoir cette reconnaissance, mais vous redoutez qu'à l'occasion de la mort de M. Edmond Gay, ils ne se décident à agir, ce qui aurait pour résultat de vous frustrer, ainsi que votre sœur Clara, du plus clair de l'héritage. Or, il faut en convenir, dix millions, cela vaut que l'on se donne un peu de mal !...

Françoise, adossée à une table, se contraignait à l'immobilité.

Comme elle ne prononçait pas une parole, Lenoir poursuivit :

— Vous recherchez l'enfant prénommé Claude. Vous trouvez, au 240 *bis* du boulevard Saint-Germain, un certain *Claude* Armand, pupille de l'Assistance publique. Il ne connaît ni son père ni sa mère. Il a l'imprudence de vous laisser entendre qu'il possède certains documents. L'enfant d'Edmond Gay, l'héritier des dix millions, est-ce lui ? Vous fouillez sa chambre dans l'espoir de mettre la main sur la reconnaissance de paternité, afin de la détruire. Vous ne la découvrez pas. Sans hésiter, sur un prétexte qu'Armand vous fournit lui-même, en garçon naïf et confiant qu'il est, vous l'expédiez à Nice. Mais il revient à Paris prématurément. Il rentre le 19 janvier, c'est-à-dire un jour *trop tôt* ! Vous le faites accoster par vos séides Barbotte et Dulac ; on verse le soporifique dans son café, il s'endort, et ne s'éveille qu'à 8 heures du soir. Vous avez gagné la partie !

— C'est un vrai roman que vous bâtissez là ! Je pourrais vous faire jeter dehors, mais vous m'amusez ! Pourquoi au-

rais-je agi ainsi ? Quelle importance une journée en plus ou en moins pouvait-elle présenter ?…

— *Pour vous, mademoiselle, cette journée signifiait cinq millions ! Car le 20 janvier est le jour anniversaire de Claude Armand. Aujourd'hui, Claude Armand a vingt-deux ans accomplis.* C'est pourquoi vous ne craignez plus rien ! C'est pourquoi vous refusez de m'entendre ! C'est pourquoi vous laissez vos chiens de garde menacer de me faire passer par la fenêtre ! S'il prenait maintenant fantaisie à Armand de faire valoir la reconnaissance de paternité, soit qu'il s'y décide seulement aujourd'hui, soit qu'il en ait jusque-là ignoré l'existence et vienne de l'apprendre, vous savez que ses efforts seraient inutiles. D'après la loi du 16 novembre 1912, l'article 340 du Code civil, paragraphe 5, deuxième alinéa, stipule : « *Si l'action n'a pas été intentée pendant la minorité de l'enfant, celui-ci pourra l'intenter pendant toute l'année qui suivra sa majorité.* » *Mais seulement pendant cette année-là !*

— Vous n'êtes pas sot, jeune homme ! lança Françoise sur un ton de persiflage. Y a-t-il indiscrétion à demander ce qui vous a conduit à construire cette astucieuse théorie ?

— Je ne me crois pas doué d'une intelligence supérieure, repartit Lenoir sur le même ton. Mais je suis les cours de la Faculté de Droit, et il faut bien que les études servent à quelque chose ! Elles coûtent si cher !

— Je ne fais jamais l'aumône, c'est un principe ! jeta Françoise, cinglante. D'autre part, mon personnel est au complet ! Je ne puis rien pour vous ! Dommage ! Vous m'intéressiez !

— Je ne suis pas venu mendier, ni solliciter une place, mais, simplement, vous prier de prendre connaissance de ce document.

Il déplia un papier.

C'était la copie d'un arrêté rendu, quelques années plus tôt, par le tribunal d'Angoulême, concernant un certain René Armand, coupable d'avoir égorgé sa femme au cours d'un accès de jalousie. René Armand, reconnu irresponsable, avait été interné à l'asile d'aliénés de Breuty.

Sous le fard, Françoise pâlit. Lenoir replia soigneusement le document.

— Il ne doit pas vous paraître surprenant, après cela, chère mademoiselle, que mon excellent ami Claude Armand, au lieu de vous parler de ses parents, ait préféré se faire passer à vos yeux pour un pupille de l'Assistance. Le malheur est que l'on ne peut être l'enfant de deux pères ! Claude Armand, fils de René Armand, n'a aucun lien de parenté, avouée ou non, avec M. Edmond Gay. Vous vous êtes donné beaucoup de peine pour rien, et tout est à recommencer !

Françoise s'était assise. Ses mains tremblaient.

— Je constate avec satisfaction que mon bavardage ne vous laisse plus indifférente !

— Combien voulez-vous de votre renseignement ?

— Il n'est pas à vendre ! se récria Lenoir. Je suis galant homme ! Ce renseignement, je vous le donne ! C'est pour moi une joie que de vous l'offrir gracieusement !

— Dans ces conditions, c'est votre silence qui est à vendre !

— Mon silence vous est acquis gracieusement aussi, mademoiselle !

Françoise s'impatientait ; la nervosité la gagnait.

— Finissons-en ! Combien ? Vingt mille ? Trente mille ?

Lenoir secouait la tête et souriait.

— Je suis venu vous proposer ma collaboration. Cette affaire m'intéresse passionnément. *Supposez* que je vienne à découvrir la lettre de paternité et l'enfant de votre oncle, et que, par chance, celui-ci n'ait pas encore atteint vingt-deux ans… Trois possibilités se présentent. Informer cet enfant de sa véritable personnalité et le faire entrer en possession de sa part d'héritage. S'il n'est pas fermé à toute notion de gratitude… Deuxième possibilité : remettre la lettre à votre sœur Clara. Mais Clara a un sens des affaires bien moins développé que le vôtre. Reste donc : vous-même. En vous livrant la reconnaissance de paternité, je vous fais gagner, impôt déduit, au bas mot trois millions et demi. Vous m'avez plutôt froidement reçu tout à l'heure, mais je n'ai pas de rancune. Je vous donne la préférence. Si nous réussissons, je me contenterai de…

— De combien ?

— D'un million !

Françoise éclata de rire. Lenoir, sans se départir de son calme, observa :

— Nous sommes quatre sur cette affaire. C'est deux de trop. Débarrassez-vous de Barbotte et Dulac, et il vous restera deux millions et demi. Notez qu'en me contentant d'un million, je suis modeste. Si je traitais avec l'enfant, j'exigerais davantage.

Françoise sentit qu'il fallait feindre de céder. Lenoir en savait trop long. Et, sûrement, il ne disait pas tout.

— C'est bien. En cas de succès, vous aurez la somme ! Quant à mes deux autres… collaborateurs…

Elle fit le geste d'écarter quelque chose d'importun, d'encombrant.

À ce moment précis, la porte bâilla. On vit paraître la face rusée de Barbotte.

— Je crains, susurra-t-il mielleusement, de ne jamais parvenir à me défaire de la détestable habitude de coller mon œil à tous les trous de serrure et mon oreille à toutes les portes ! Vous parliez chiffres, je crois ?

Il se retourna.

— Entrez donc aussi, Dulac. Mlle Roussel et M. Lenoir se livrent à des opérations d'arithmétique. Plus on est de calculateurs, plus les calculs ont chance de tomber juste !

Dulac, mi-furieux, mi-honteux, pénétra dans la pièce.

Quelques minutes plus tard, une entente était conclue entre les quatre personnages. Chacun, intimement, se réservait de rompre l'accord, s'il avait le bonheur de découvrir la reconnaissance de paternité à l'insu des trois autres.

— J'aurais besoin d'être mis au courant de certains détails, dit Lenoir. Par exemple, les circonstances au cours desquelles M. Edmond Gay a été amené à écrire cette lettre de reconnaissance.

Françoise fit le récit de l'aventure de son oncle.

En 1914, à la déclaration de guerre, Edmond Gay accomplissait son service militaire.

Dirigé sur le front dès le premier jour, il subit, au cours de la retraite de Charleroi, une commotion du fait de l'éclatement d'un obus de gros calibre qui ne l'épargne que par miracle et tue, à ses côtés, cinq de ses camarades. Rendu littéralement inconscient par cette explosion, il s'enfuit droit devant lui, à travers la campagne. Comment il réussit à franchir indemne les tirs de barrage et les rafales des mitrailleuses, c'est ce qui demeure incompréhensible. Toujours est-il qu'il tombe entre les mains d'un détachement allemand. On l'envoie dans un camp de concentration ; il y reste jusqu'à la fin des hostilités.

Mais voici où l'histoire devient étrange. Si l'on n'avait pas trouvé sur lui son livret militaire et, à son poignet, sa plaque d'immatriculation, Edmond Gay aurait été du nombre de ces malheureux qui, vivants, sont tenus pour morts par leurs familles.

En effet, par suite de sa commotion, il a été frappé d'amnésie totale. Même son nom, il ne se le rappelle plus.

Après la guerre, dans le décor familier de la rue Garancière, où rien, ni les meubles, ni les livres, ni les portraits ne parlent plus à son cerveau ni à son cœur, il mène, des années durant, une existence en marge, comme un étranger parmi des étrangers, auprès de son père, de ses deux nièces, de la cuisinière Charlotte Perruchon et du valet Martial Barbotte, sans que remonte, de l'abîme du passé, un seul souvenir.

Il faut un accident d'automobile, où son père trouve la mort, pour fouetter sa mémoire. En foule, les souvenirs re-

viennent alors, à l'occasion de l'ébranlement nerveux. Edmond Gay reconnaît les siens.

Malheureusement, l'état de son cœur, fortement touché déjà par la commotion de 1914, s'aggrave, en raison de ce nouveau choc. En dépit des soins les plus attentifs, ce même mal, fin décembre 1935, réduit à garder le lit et rend aussi faible qu'un vieillard l'homme de 44 ans qu'est Edmond Gay.

Mais voici que, peu d'instants avant de mourir, il s'écrie :

« Je me souviens !… Oh ! Comment ai-je pu… Comment ai-je pu oublier ?… »

Après l'accident d'automobile, ne s'est-il donc pas tout rappelé de sa vie passée ?

Postés près de la porte entrebâillée, Françoise Roussel et Dulac entendent Edmond Gay ordonner à Barbotte : « Dans le deuxième tiroir du meuble breton, dans mon livret militaire, il y a une lettre… » Tandis que le valet administre un cordial à son patron, Dulac, sur l'ordre de Françoise, court au meuble breton. Le deuxième tiroir est fermé à clé, mais le premier tiroir est entrouvert. Dulac le retire complètement et, par cet orifice, plonge sa main dans le tiroir inférieur, vole la lettre.

— Puis-je prendre connaissance de ce document ? demanda Lenoir.

La jeune femme le lui remit.

Le premier feuillet manquait. Le temps avait jauni le papier et pâli l'encre. Le texte, d'une écriture féminine, était le suivant :

… reçu la reconnaissance de paternité.

Et nous t'attendrons là, notre Claude et moi. Tu nous retrouveras, mon aimé, dans la chambre du boulevard Saint-Germain, cette même petite chambre au-dessus du chemisier qui était si galant et dont tu te moquais, près du tabac où tu offris pour la première fois une chartreuse à ta…

Mme Denis.

P.-S. – *Le monsieur qui signale B te fait ses amitiés.*

Même après qu'il eut recouvré la mémoire, la signification de cet écrit, malgré son caractère intime, était demeurée incompréhensible pour Edmond Gay. Il en avait conclu que ce n'était pas à lui que la lettre était adressée, mais à quelque camarade de tranchée. Les hasards de la vie en campagne avaient voulu qu'elle échouât dans son livret militaire. Elle y était restée, un peu à la manière d'une relique…

Jusqu'à ce que l'approche de la mort, levant le dernier voile, vînt lui rappeler la signification de ce fragment de lettre…

Fait étrange, incroyable : toute une période oubliée de sa vie surgissant du profond passé. Et quelle période ! Celle du premier, et, sans doute, unique amour d'Edmond Gay !

Plus de vingt ans auparavant, il avait eu une amante : Mme Denis ; elle lui avait donné un enfant : Claude.

— Une confidence en vaut une autre, fit Lenoir.

Il dit ce qu'il savait de M. Hilaire, alias Mortibus, et quel rôle lui-même jouait, sous le sobriquet de Petit Corbeau, au-

près de cet inquiétant gentleman. Il parla des vols de blaireaux, rasoirs, boîtes de poudre de riz, etc.

— Le curieux est que ces opérations l'ont amené à attribuer à votre sœur Clara le vol de la lettre enfermée dans le livret militaire.

— Curieux, en effet, mais de peu d'intérêt. Ce qui importe, c'est de connaître le but poursuivi par Hilaire.

— Parbleu ! s'exclama Dulac, c'est lui, *le monsieur qui signale B* !

— Possible. Vraisemblable, même. Puisque vous avez vos entrées chez lui, Lenoir, que diriez-vous d'une expédition rue Guynemer, en compagnie de Barbotte ?

— Il serait bien moins dangereux que je cherche seul ! Je ne vois pas pour quelle raison Barbotte…

L'étudiant s'interrompit, et, avec un sourire dédaigneux :

— Au fait, si ! Je vois ! La confiance ne règne pas !

Françoise s'irrita.

— Quel soupçon ridicule ! Et quelle susceptibilité ! Barbotte, avec son flair de vieux valet, peut deviner une cachette là où un jeune homme ne suspectera rien !

Lenoir n'insista pas.

— Très bien ! Allons-y cet après-midi. Hilaire m'a donné rendez-vous à 6 heures, et je crois qu'il sera absent de chez lui jusqu'à ce moment-là.

Barbotte acquiesça.

— Entendu. Où et quand se rencontre-t-on ?

— Au Luxembourg, près de la fontaine Médicis, vers 2 heures et demie ?

— J'y serai.

Avant de quitter l'hôtel particulier, Lenoir posa une dernière question.

— Lorsque Hilaire, se présentant comme Mortibus, a fouillé la chambre d'Armand, quelqu'un, après lui, a également visité cette pièce. C'était vous, Barbotte ?

— Non. Je ne m'occupais pas encore de l'affaire.

— C'était moi, dit Dulac. Quand je suis arrivé, Mortibus opérait. J'ai attendu son départ pour me mettre moi-même au travail. Mais Mortibus est revenu. Son briquet refusant de s'allumer, il était descendu au tabac acheter des suédoises pour mettre le feu à ses mèches de soufre, afin de désinfecter ! Quelle conscience ! Bref, je me tenais caché sous le lit. Je l'ai vu allumer ses saletés de mèches, puis il est sorti, et, dans le couloir, il a commencé à coller des bandes de papier sur la porte. J'ai éteint le soufre en fermant la marmite. J'avais un mal fou à ne pas tousser ; les vapeurs me brûlaient les poumons ; je n'osais pas ouvrir la fenêtre, à cause du bruit que le papier aurait fait en se déchirant. Enfin, Mortibus est parti pour de bon. J'ai donné de l'air et fouillé à mon tour. Tout ce mal pour des prunes, naturellement ! Ensuite, je suis passé par la fenêtre, j'ai suivi une corniche de pierre, sauté dans la première pièce dont la croisée était ouverte. C'était la chambre d'une bonniche qui bavardait à côté, chez une voisine. Sa porte n'était pas fermée à clé, j'ai pu filer sans difficulté.

À 3 heures, Lenoir et Barbotte s'introduisirent chez M. Hilaire, par l'entrée de service. L'homme au monocle était absent. Une perquisition en règle fut entreprise. Avec le plus grand soin, les compères remettaient les objets exactement à leur place après les avoir manipulés et examinés. Tous deux avaient pris la précaution de mettre des gants.

Lenoir fouillait avec frénésie, inventoriait les tiroirs, les placards. Barbotte, plus réfléchi, économisait ses gestes. Il méditait, tandis que son regard se posait soupçonneusement sur chaque objet. Parfois, il s'approchait soudain d'un tableau, l'écartait du mur, ou bien il soulevait un vase, ou encore faisait courir ses doigts noueux le long d'une boiserie. Au contraire de Lenoir, c'était moins un document (lettre ou photo) qu'il cherchait, qu'une cachette.

Le cabinet de travail venait d'être ainsi étudié à fond, sans résultat, quand les deux hommes sursautèrent. Du côté de l'entrée principale, une porte venait de claquer.

Un courant d'air ? Ou M. Hilaire, survenant plus tôt que prévu ?

— Vite ! souffla l'étudiant au valet désemparé, filez par la porte de service. Moi, je me débrouillerai.

Barbotte s'éclipsa, Lenoir se dissimula derrière une tenture.

Il ne tarda pas à voir entrer M. Hilaire.

Celui-ci fit quelques pas dans la pièce, puis s'arrêta, l'air indécis, méfiant.

Enfin, il marcha vers la porte par où avait disparu Barbotte, étala son mouchoir sur le tapis et se mit à genoux.

— Tiens, tiens !

Il tenait entre deux doigts les fragments d'un fil de soie rompu au milieu.

— Vieux système, marmonna-t-il, mais qui a toujours du bon ! Qui diable a pu visiter mon appartement en mon absence ?

Il poussa la porte et, revolver au poing, entreprit une ronde dans les autres pièces.

Lenoir en profita pour gagner l'antichambre et, de là, le palier. Au lieu de descendre, il monta à l'étage supérieur. M. Hilaire pouvait se tenir posté à une fenêtre et guetter les gens qui sortiraient de l'immeuble.

Lenoir attendit longtemps. Lorsque la nuit commença de tomber, il pensa que tout risque d'être aperçu avait cessé.

Il avait une bonne heure devant lui avant de se présenter au rendez-vous de M. Hilaire. Il monta à pied au boulevard Saint-Michel, but dans quelques cafés, puis revint, sans se presser, rue Guynemer.

— Bonsoir, Petit Corbeau, vous êtes exact. C'est parfait ! Cigarette ? Whisky ?

— Alors, demanda Lenoir, reprenant les attitudes, le vocabulaire et le ton qu'il avait adoptés pour soutenir son rôle de jeune apache, quel est le programme ? On continue à jouer relâche ?

— Oui, pour l'instant. Nous allons en profiter pour reprendre nos leçons de technique rationnelle de cambriolage.

« La barbe ! » songea Lenoir.

— Je voudrais aborder aujourd'hui certains problèmes de psychologie. Vous êtes prêt ?

Il fit tournoyer le monocle au bout de son doigt.

— Le travail consistant à établir la nomenclature des outils, instruments et accessoires divers indispensables à un cambrioleur ne demanderait guère plus d'un quart d'heure. Mais j'estime totalement dénuée d'intérêt une telle étude. Voyez-vous, Petit Corbeau…

Aussi studieusement que s'il eût assisté à une leçon en Sorbonne, l'étudiant écoutait ce cours singulier, tout en savourant le comique de la situation. Cette occupation n'empêchait pas sa pensée de courir. Il se demandait quelles avaient pu être les réactions de M. Hilaire en constatant que son appartement avait été visité. Du fait que l'extravagant gentleman n'avait pas soufflé mot de l'événement, il déduisit que M. Hilaire était plus prudent encore qu'il n'imaginait, et fort éloigné de lui accorder toute confiance.

— Voyez-vous, Petit Corbeau, j'ai horreur des bagages ! Je suis d'avis qu'il ne faut recourir à la pince-monseigneur, au chalumeau oxhydrique qu'à la dernière nécessité. Je suis parvenu à la conclusion – encore un doigt de whisky ? – à la conclusion, disais-je, que l'on peut pénétrer dans n'importe quel appartement, ouvrir n'importe quelle armoire, séduire n'importe quel coffre-fort simplement en faisant agir un ressort…

— Un ressort ?

— … psychologique. Procédé bien plus élégant que l'effraction ! En somme, nous pouvons d'ores et déjà poser cette règle : En matière de cambriolage, une connaissance approfondie de l'individu que l'on a choisi de dévaliser est infiniment plus souhaitable que la possession, par exemple, de l'empreinte de sa clé. C'est qu'en effet, avant de pénétrer *dans l'appartement* des gens que l'on désire détrousser, il importe de s'introduire – passez-moi l'expression – *dans leur cerveau*. Si le terme ne me semblait barbare, je dirais volontiers qu'il s'agit, tout d'abord, de psychanalyser le sujet. Je m'explique. Prenons, si vous le voulez bien, un armateur du Havre. Notre premier soin…

« Ouf ! soupira Raoul Lenoir, après une grande heure de ce cours, il me la copiera, avec ses ressorts psychologiques ! »

Le vent avait tourné, chassant la pluie, apportant le froid.

L'étudiant respirait avec délices l'air glacé, et son pas sonnait clair sur l'asphalte.

— Ho, Lenoir !…

À l'angle de la rue Monsieur-le-Prince et de la rue Racine, un camarade d'études venait de héler le jeune homme.

— Salut, vieux ! Ça biche ?

— Pas trop mal, dit Lenoir. Et toi ?

— Heu… Je suis embêté !

— Non ?

— Depuis ce matin, je cours après cinquante balles. Tous les copains sont raides. Tu es raide, toi aussi ?

— La question ne se pose pas !

— Quelle vie ! Figure-toi que j'ai fait hier soir la connaissance d'une môme. Jolie, mon vieux… On a dansé. Elle travaille dans la décoration.

— Quel âge ? demanda distraitement Lenoir.

— Dix-huit !

— Félicitations !

L'autre eut un rire à peu près désespéré.

— Tu peux rentrer tes compliments ! Imagine-toi qu'on avait pris rencard pour ce soir, et j'avais promis de l'emmener à l'Athénée. Mais va te faire fiche ! Pas moyen de trouver un radis !

— C'est moche ! admit Lenoir.

— D'autant plus que ça gazait dur ! continua l'autre, en proie à des regrets lancinants. Camille, qu'elle s'appelle. Une gosse bien ! Je connais un libraire, un peu plus haut. Je vais essayer de l'attendrir !…

Tandis que son camarade grimpait la rue Monsieur-le-Prince, Lenoir s'éloigna en direction du boulevard Saint-Germain. Mais, à la hauteur de la rue Casimir-Delavigne, il s'arrêta net.

« Sapristi de sapristi ! Camille !… »

Il remonta la rue au pas de gymnastique et rattrapa son camarade.

— Prends ça ! dit-il en lui tendant un billet de cent francs. Je viens de rencontrer un premier clerc d'avoué pour qui je fais des recherches de biblio, de loin en loin. Je l'ai tapé !

— Tu es un frère, vieux Lenoir, brailla l'autre, enthousiasmé. Je te rendrai ça le 31, quand le mandat du paternel arrivera !

Il partit au galop vers le boul'Mich.

« Un million ! se disait Lenoir en redescendant la pente. Un million ! Le tuyau valait bien cent balles ! »

6

Claude Bonnal

Le surlendemain, 22 janvier, vers 11 heures du matin, Dulac, ayant pris rue Guynemer M. Hilaire en filature, le vit pénétrer dans le bureau de tabac du 236, boulevard Saint-Germain et s'asseoir dans la salle.

Il entra à son tour, s'installa non loin de l'homme au monocle et demanda un bock et de quoi écrire.

Le sous-main qu'on lui remit était d'origine publicitaire et portait, en lettres d'argent sur fond rouge, ce nom :

BYRRH

Dulac se mit à tracer sur une feuille de papier des B majuscules. M. Hilaire le regardait avec intérêt se livrer à ces travaux de calligraphie. Ensuite, Dulac procéda à une série de manipulations du sous-main pourpre. Il le faisait sauter à plat sur ses paumes, le tournait et le retournait, le plaçait debout sur un angle, le faisait pivoter. Après cela, il se mit à promener interminablement son pouce le long des lignes qui formaient, en creux, la première lettre du mot Byrrh.

B… Le mystérieux signal B…

De temps à autre, il lançait des regards en coulisse à M. Hilaire, qui suivait ce manège avec curiosité, mais ne bronchait pas.

Dulac réclama le Bottin. Tous les Bottins de l'établissement : le Bottin de Paris, le Bottin de l'étranger, le Bottin mondain. Il feignit de chercher des villes, des noms, toujours à la lettre B.

M. Hilaire demeurait imperturbable.

Dulac sortit un livre de sa poche de pardessus, et, comme sans intention, le posa sur la table, de façon à ce que M. Hilaire pût en lire le titre.

C'était une Bible.

M. Hilaire resta impassible.

Dulac leva à la hauteur de son front sa main droite, l'auriculaire, l'annulaire, le majeur et l'index réunis et dressés, et le pouce replié contre la paume, celle-ci étant tournée vers M. Hilaire. Dans l'alphabet des sourds-muets, ce signe représente la lettre B.

Alors, M. Hilaire demanda à son tour de quoi écrire.

Peu après, il se levait, glissait discrètement une enveloppe à Dulac et quittait la salle.

L'hercule décacheta l'enveloppe d'un doigt fébrile.

Le message était bref. Il se composait d'un seul mot :

BILLEBAUDEUR

Dulac n'en connaissait pas le sens. Il regagna en hâte son domicile et feuilleta fiévreusement un dictionnaire. Il lut cette définition :

BILLEBAUDEUR. Adj. Se dit d'un chien qui quête mal.

***

— Oh, pardon ! monsieur Lenoir, je vous dérange…

— Nullement, Barbotte ! Entrez donc !

— Je pensais qu'il n'y avait personne. Sinon, je ne me serais pas permis…

— Aucune importance ! Je ne fais que passer. Vous vouliez parler à Mlle Bonnal ? Je suis un de ses amis… Elle suit des cours de droit, comme moi-même. Elle a oublié son cahier de cours et m'a demandé de le lui apporter.

Martial Barbotte inclina le front et ouvrit les bras, en un geste déférent signifiant :

« Cela ne me regarde en rien. C'est trop de bonté que de prendre la peine de me donner ces explications ! »

— Je viens de la part de Mme Petitot, déclara-t-il. Mme Petitot est concierge tout près, rue du Bac. Elle fait des ménages par-ci par-là. Seulement, aujourd'hui, les Petitot ont des parents. De sorte que Mme Petitot m'a dit : « Martial, vous qui n'êtes pas chargé de famille, passez donc à ma place chez Mlle Bonnal, épousseter un peu. Je vous donnerai la pièce. »

— Une pièce n'est jamais à dédaigner, remarqua sarcastiquement Lenoir.

— C'est bien mon avis, monsieur.

Ils s'observaient.

— Mlle Bonnal suit depuis longtemps des cours de droit ? demanda Barbotte.

— Deux ans, je crois.

— Comme on peut se tromper ! D'après Mme Petitot, je croyais qu'elle faisait du journalisme.

Ce dialogue se déroulait au quatrième étage du 236 du boulevard Saint-Germain, dans une chambre sommairement garnie, mais où les meubles laqués, le papier mural, la housse du lit-divan, une tenture masquant une penderie, les rideaux, un tapis, formaient un ensemble rouge et gris révélant le goût délicat et le sens décoratif de la personne qui logeait là.

En somme, une retraite étroite et sans luxe, mais très confortable.

On était maintenant au 28 janvier. Il était un peu plus de 3 heures après-midi. Arrivé sur la pointe des pieds, Barbotte, selon sa vieille habitude, avait coulé un regard par le trou de la serrure et surpris Lenoir en train de fouiller dans les papiers de Mlle Bonnal, la jeune fille qui occupait cette chambre.

Il était entré.

Dans un coin, il prit un plumeau et commença d'épousseter des livres placés sur des rayonnages. Lenoir suivait chacun de ses gestes avec anxiété et impatience.

— Est-ce que vous l'avez trouvé, ce cahier de cours, monsieur Lenoir ? Sinon, je pourrais vous aider à chercher.

L'étudiant sourit méchamment. Barbotte répondit par un sourire sucré, puis se remit à promener çà et là le plumeau, changea l'eau d'un vase où se fanaient quelques perce-neige, tapota des coussins.

— Assez ! éclata soudain Lenoir. Vous êtes venu ici faire le ménage à peu près comme j'y suis venu chercher un cahier. Depuis quatre jours, vous m'espionnez, hein ? Vous ne me lâchez pas d'une semelle ?

— Vous espionner ? Comment pouvez-vous supposer… Je ne me permettrais pour rien au monde… Le hasard, il est vrai, a voulu que je me trouve à plusieurs reprises non loin de vous – tantôt un peu en arrière, tantôt sur le trottoir d'en face. Mais ce n'étaient que des coïncidences, et c'est bien malgré moi que j'ai été amené à constater… le vif intérêt que vous portez depuis peu à Mlle Bonnal. Au fait, est-ce qu'elle ne se prénomme pas Claude, Mlle Bonnal ?

Lenoir serra les poings.

— Crapule !

— S'il vous plaît ? Je suis un peu dur d'oreille !

Barbotte avait repris le plumeau et le promenait délicatement sur des sous-verre accrochés aux murs : des portraits d'écrivains illustres.

Après avoir épousseté un portrait de Voltaire, il se mit à « faire la toilette » d'un portrait de Rimbaud. Il soliloquait :

— Claude… Un joli prénom ! Pas commun. Et qui offre cette particularité de pouvoir s'appliquer aussi bien à un garçon qu'à une fille ! Comme Camille, ou Anne, ou Marie… Par le fait, ce prénom de Claude me rappelle subitement cette affaire dont vous avez bien voulu accepter de vous occuper

avec Mlle Françoise Roussel, M. Dulac et moi-même. L'affaire du petit Claude, le fils d'Edmond Gay…

La « toilette » de Rimbaud terminée, Barbotte entreprenait celle d'Edgar Allan Poe.

— Quand je dis : *le fils* d'Edmond Gay, – je m'avance beaucoup ! Car enfin… Souvenez-vous de la lettre : *Nous t'attendrons là, notre Claude et moi*… Il est amusant de penser que nous avons tous songé automatiquement à un garçon, et qu'il convient peut-être de rechercher une fille ! Il faudra que je soumette cette idée à Mlle Françoise. Peut-être vous était-elle venue à vous aussi ?

Le perspicace valet ne se trompait pas. Ce soupçon s'était présenté à l'esprit de Lenoir dans la soirée où il avait fait la rencontre de ce camarade qui courait après un billet de cinquante francs, afin de pouvoir offrir à une demoiselle Camille une place au théâtre de l'Athénée. Lenoir s'était rappelé connaître vaguement, pour l'avoir parfois rencontrée au tabac ou dans les escaliers du 236 du boulevard Saint-Germain, une jeune fille dont il avait entendu prononcer le nom : Claude Bonnal.

Par extraordinaire, ne serait-elle pas l'enfant que l'on cherchait ? Hypothèse extravagante, mais qui valait d'être vérifiée…

Ce qu'il avait appris par la concierge du 236 l'avait incité à approfondir son enquête. Il s'était arrangé pour faire la connaissance de Claude Bonnal. Cela n'avait présenté aucune difficulté. Vivant dans les milieux journalistiques, dans une atmosphère de gaie camaraderie, elle n'avait rien d'une petite oie effarouchée. Ils avaient bavardé, évoqué l'avenir. Excellent prétexte, pour l'étudiant, à faire un retour sur le

passé. Il avait conté des souvenirs de son enfance ; Claude, à son tour, avait parlé de la sienne. Tant et si bien qu'un détail, confié par la jeune fille, avait donné à Lenoir la plus forte émotion de sa vie…

Le même jour, en l'absence de Claude, il s'était introduit chez elle.

Mais Barbotte, vieux renard, et qui ne le quittait pas de l'œil depuis près d'une semaine, était entré en scène.

Sur une table, Lenoir prit un coupe-papier de métal, en fit nerveusement plier la lame entre ses doigts, puis rejeta l'objet avec fureur.

— Eh bien, oui, c'est elle ! dit-il. C'est la fille d'Edmond Gay.

Le valet approcha son visage très près de celui de l'étudiant.

— Vous en êtes certain ?

— La mère est morte lorsque Claude avait trois ans, expliqua rapidement Lenoir. Gay ne donnant pas de ses nouvelles (nous savons pourquoi : il était prisonnier de guerre et amnésique), la concierge du 236 (pas celle qui existe actuellement : la précédente) a recueilli, puis adopté l'enfant. Vers 1920, elle a quitté Paris pour la Normandie, en emmenant la petite. Il y a trois ans, ayant décidé d'envoyer à Paris Claude Bonnal, qui voulait gagner sa vie dans le journalisme, elle l'a tout naturellement adressée à l'actuelle concierge du 236, en priant celle-ci de lui trouver une chambre. Voilà pourquoi Claude habite cet immeuble.

— Qu'est-ce qui prouve que c'est la fille d'Edmond Gay ?

— Un seul détail – mais convaincant : Claude, qui ne sait rien de son père et guère davantage de sa mère, se rappelle cependant que celle-ci lui parlait, parfois, d'un mystérieux personnage qui « signalait B ». Qui est ce personnage ? Que signifie ce signal ? Claude l'ignore ! Mais il n'y a aucun doute : c'est bel et bien elle l'héritière !

— Je crois qu'en effet il n'y a pas d'erreur possible. Vous avez eu du flair ! Maintenant, dites… La reconnaissance de paternité est peut-être restée en Normandie, chez la concierge ?

— Cette ex-concierge, qui était veuve, est morte il y a deux ans et sa maison a été vendue. Inutile de chercher de ce côté. La question qui se pose est la suivante : Claude Bonnal garde-t-elle la reconnaissance parmi de vieux papiers, sans en soupçonner la valeur ? Ou répugne-t-elle à s'en servir ?

— Au fait, quel âge a-t-elle ?

— Claude est née le 4 février 1914.

— Ce qui fait qu'elle aura vingt-deux ans accomplis…

— Dans sept jours exactement. *C'est-à-dire que, pour être produite utilement devant le tribunal, la lettre de reconnaissance doit être trouvée d'ici cinq jours au plus tard !*

Cinq jours…

La chambre avait, au plus, trois mètres cinquante sur trois.

Dix mètres carrés environ de superficie… Dix millions…

Une armoire, deux placards, une bibliothèque pleine de livres et de revues. Quelque part, ensevelie dans l'un des dossiers où la jeune journaliste conservait ses premiers essais littéraires, se trouvait peut-être la lettre adressée du front, vingt ans auparavant, par Edmond Gay à Mme Denis…

— À propos, questionna encore Barbotte, pourquoi ce nom de Bonnal, puisque la mère s'appelait Denis ?

— Ça… vous m'en demandez trop !

Quelques instants encore, ils se considérèrent. Une sorte de vertige les envahissait, à la pensée qu'un document valant une fortune dormait là, parmi cet amas de manuscrits, de brochures.

Près de la fenêtre, un pastel. Un portrait récent de Claude Bonnal. Brune, aux yeux très noirs, la jeune fille devait être fort jolie, mais l'impression dominante qui se dégageait de ce portrait était le charme. Un charme spécifiquement propre aux jeunes filles de notre époque dure, qui contraint les femmes à lutter pour leur existence, à se débrouiller, côte à côte, coude à coude avec les hommes. Si elles y perdent quelque peu de ces grâces alanguies, de ces mièvreries chères à nos aïeux, elles y gagnent une santé morale et physique, un entrain, une bonne humeur, une franchise, aussi, qui compensent largement.

Barbotte se pencha vers Lenoir si vivement que celui-ci eut un recul, croyant que l'autre voulait l'attaquer.

— Pas un mot à Françoise Roussel ni à votre Hilaire ! On fait hériter la gosse, à condition qu'elle soit raisonnable – et part à deux. C'est d'accord ?

— D'accord !

Lenoir lâcha cette réponse avec répugnance, mais il n'avait pas le choix : il était « coincé ».

Méthodiquement, Barbotte se mit à fouiller les placards, tandis que l'étudiant, d'un doigt accoutumé à cet exercice, faisait courir les pages des livres de la bibliothèque. Mais leurs recherches n'avançaient pas aussi vite qu'elles auraient dû. Les deux hommes se surveillaient mutuellement. Que l'un découvrît le document et le glissât dans sa poche à l'insu de l'autre : il bénéficiait seul de l'affaire.

À un certain moment, Lenoir trouva dans un volume une enveloppe ne portant aucune suscription. Au toucher, il sentit qu'elle n'était pas vide ! Il éprouva un frisson, et le mouvement de son cœur s'accéléra. La chance le servait-elle ? Sournoisement, il eut un regard de biais, afin de vérifier jusqu'à quel point Barbotte était absorbé par ses propres recherches.

Le valet était agenouillé sur le parquet, la main gauche plongée dans un tiroir d'armoire, mais il regardait fixement le jeune homme. *Il avait vu*.

Sa main droite serrait la poignée d'un fer à repasser ; l'expression du visage était menaçante. Lenoir sentit qu'il n'hésiterait pas à frapper. En son for intérieur, il ne s'en étonna pas. À sa place, il eût agi de même.

Flegmatique, il ouvrit l'enveloppe, en retira ostensiblement le contenu – et éclata de rire. L'enveloppe renfermait une invitation à une soirée littéraire !

Barbotte lâcha le fer à repasser et se remit à fouiller dans le tiroir.

— On n'y voit presque plus, constata peu après l'étudiant. J'allume ?

Le valet grogna un acquiescement, le jeune homme alla tourner un commutateur.

À cet instant, la porte s'ouvrit. Violemment surpris, Barbotte bondit sur ses pieds, Lenoir s'adossa à une muraille.

— Par exemple ! Qu'est-ce qui se passe ?

Une apparition brillante, une sorte de fantôme d'argent se dressait sur le seuil. C'était Claude Bonnal, enveloppée d'un imperméable blanc très souple. Un instant, elle considéra avec effarement les inconnus installés dans sa chambre. Puis elle se ressaisit :

— Ne vous gênez pas ! Si je vous dérange, prévenez-moi !

Son regard tomba sur les placards ouverts, les tiroirs béants.

Elle n'était pas seulement une brave jeune fille : c'était aussi une jeune fille brave. D'ailleurs, sa profession était plutôt de nature à l'aguerrir contre certains hasards, et, justement, elle rentrait d'une tournée dans les commissariats, où elle « faisait les chiens écrasés », pour le compte de son journal.

— Des gentlemen-cambrioleurs ! s'exclama-t-elle. Quel honneur !

Lenoir s'avança.

— Vous vous méprenez, mademoiselle !

Elle reconnut le jeune homme. Ses prunelles se foncèrent.

— Vous !

Un pli méprisant se forma à la commissure de ses lèvres.

— Je vous croyais étudiant en droit !

— J'appartiens à la Sûreté nationale, mademoiselle. Mon collègue et moi, nous avons été chargés de…

Promptement, la jeune fille entra, referma la porte.

— Vous dites ? Des policiers ? De quoi vous a-t-on chargés ?

La paume de Lenoir, appliquée brutalement sur la bouche de Claude Bonnal, contraignit la jeune fille au silence. En même temps, de l'autre main, l'étudiant s'efforçait de paralyser la résistance de Claude.

— Barbotte… Vite !

Déjà, le valet avait tiré de sa poche un flacon, vidé une partie du contenu sur un mouchoir et appliqué ce tampon sur les narines de la jeune fille. Une puissante odeur de chloroforme se répandit dans la chambre. Bientôt, sous l'influence du narcotique, Claude Bonnal s'abandonna. Lenoir la traîna jusqu'au lit, où il l'étendit.

— Du chloroforme ! À la bonne heure, Barbotte ! Vous êtes homme de précaution !

Le valet grimaça.

— Nous voilà dans de beaux draps, en attendant !

L'étudiant réfléchit.

— Ne vous frappez pas, j'ai une idée. Au point où nous en sommes, il faut jouer le jeu à fond. Nous n'avons qu'une chance de nous en tirer : c'est de trouver la lettre. Et, pour la trouver, il faut faire disparaître cette délicieuse enfant.

Barbotte eut un geste horrifié.

— La faire disparaître !…

— Ne soyez pas idiot ! Je ne vous parle pas de la tuer ! Massacrer un beau brin de fille comme ça, ce serait… ce serait un crime ! Il faut l'écarter de notre chemin. Nous n'avons plus que cinq jours, n'oubliez pas !

— Mais où la garder ?

Sans répondre, Lenoir souleva le rideau masquant la penderie.

— Voilà notre affaire !

Il traîna au milieu de la pièce une malle longue et profonde.

— La belle enfant voyagera là-dedans. Ce n'est évidemment pas le dernier mot du confort, mais…

— … c'est tout de même mieux qu'une promenade dans un cercueil ! acheva Barbotte avec un rire canaille, en saisissant la jeune fille aux aisselles tandis que Lenoir la prenait aux jarrets.

Ils étendirent Claude Bonnal dans le coffre.

— Et maintenant ?

— J'ai mon plan. Primo, une bagnole !

— Croyez-vous qu'un taxi ?…

— Vous rigolez ! Pourquoi pas une auto de la Préfecture ? Il s'agit de trouver un moyen de transport *discret*. Pas de témoins qui puissent bavarder ensuite. Nous allons « emprunter » la limousine de Françoise Roussel ! Elle a passé l'après-midi en ville avec Dulac, et, ce soir, ils doivent dîner ensemble, puis aller au théâtre.

— C'est que… Je ne sais pas conduire !

— Nous n'appartenons pas à la même génération ! riposta laconiquement Lenoir. Amenez-vous !

— Mais… Supposez que la jeune fille se réveille ? suggéra mielleusement le valet. Il serait plus prudent que je vous attende ici !

— Gros malin ! Et, lorsque je reviendrais, maître Barbotte serait loin avec la reconnaissance de paternité en poche ? Je vous vois venir, avec vos gros sabots ! Amenez-vous, je vous dis !

Une heure plus tard, l'auto de Françoise Roussel sortait de Paris, par la porte d'Orléans, et s'enfonçait dans la banlieue. Déjà la nuit était presque tombée.

La malle avait été installée sur les coussins, à l'arrière. Lenoir tenait le volant. Barbotte, tout en regardant bondir les lumières à contresens de la marche, manipulait distraitement une clé anglaise qu'il avait ramassée sur le tapis de la voiture.

— Posez ça, voulez-vous ? intima brusquement Lenoir.

— Quoi, ça ?

— Cette clé anglaise. Je me demande à chaque instant si vous n'allez pas me l'abattre sur le coin de la physionomie. C'est une pensée désagréable !

— Pourquoi le ferais-je ? D'abord, nous sommes associés. Ce qui est convenu est convenu !

— Oh, ça va, glissez, mon vieux ! Ce qu'il y a de plus clair, dans notre… association, c'est que vous ressentez, à mon égard, très exactement la même confiance que j'ai, moi, en vous, c'est-à-dire : *aucune* !

— Vous exagérez ! En tout cas, je n'ai nulle envie de faire une culbute dans le fossé – ce qui ne manquerait pas de se produire si je vous frappais maintenant !

— Je préfère ce genre de raisonnement. Mais posez quand même la clé !

Un peu plus tard, au sommet d'une montée, la voiture tressauta, le ronflement du moteur devint irrégulier. Lenoir stoppa.

— Une panne ?

— J'en ai peur !

Ils descendirent, se penchèrent sur le capot. Mais, presque aussitôt, Barbotte fit un brusque écart. Il avait surpris un regard bizarre de Lenoir.

— C'est vous, *à présent*, qui tenez la clé anglaise ! observa-t-il paisiblement.

L'étudiant se mit à rire.

— Il faut bien, si je dois réparer !

— Bien que mes connaissances en mécanique soient égales à zéro, j'ai l'impression que cette voiture n'a besoin d'aucune réparation !

Lenoir rit de nouveau, remonta sur le siège.

— Essayons ! Si ça veut repartir…

De fait, le moteur se mit à ronfler.

— Vous aviez raison !

Bientôt, ils quittèrent la route pour un sentier défoncé et stoppèrent près d'une bicoque isolée.

— Je ne vous savais pas propriétaire ! plaisanta Barbotte.

— Cette cabane n'est pas à moi, mais à Claude Armand. Il s'est monté là une espèce de laboratoire où il vient travailler, à la belle saison.

Dans un coin, il y avait un lit de camp. Ils y étendirent la jeune fille, toujours inanimée.

Puis ils se trouvèrent fort embarrassés.

La confiance qu'ils s'accordaient mutuellement était si mince que Lenoir ne pouvait se résoudre à laisser Barbotte garder Claude Bonnal, dans la crainte qu'il ne profitât de son tête-à-tête avec la jeune fille pour lui faire avouer, par persuasion ou menace, où se trouvait la reconnaissance de paternité. Barbotte, de son côté, ne tenait nullement à rester, redoutant que Lenoir ne mît son absence à profit pour se livrer à des investigations dans la chambre de Claude Bonnal. La cupidité et la défiance les rivaient l'un à l'autre.

Pourtant, il fallait un gardien à la prisonnière.

— Armand ! déclara enfin Lenoir. Armand gardera Claude Bonnal !

— Vous êtes fou ! Jamais il n'acceptera ! C'est un garçon d'une honnêteté…

— À toute épreuve, je sais. Mais cette honnêteté n'a d'égale que sa… naïveté ! Je me charge de le décider. Je lui expliquerai que Claude Bonnal fait partie d'une bande qui en veut à son invention concernant le cinéma en relief. Après cela, son imagination fera le reste. Avec toute sa science, c'est un vrai gosse ! Venez…

— Impossible !

— Pourquoi ?

— Armand me connaît ! C'est moi qui ai versé la drogue dans son café, lors de son retour de Nice, le 19 janvier ! Il doit avoir gardé de moi un souvenir plutôt mauvais !

— Ça, c'est embêtant ! Mais ce n'est pas mortel ! Nous allons lui raconter que vous êtes un homme de la P.J., que vous surveillez Dulac et avez été obligé de faire mine de marcher dans les combinaisons des bandits pour mieux les pincer ! C'est totalement loufoque, mais ce scientifique d'Armand adore le romanesque !

La puissante voiture de Françoise Roussel prit à rebours le sentier cahoteux. Dans la bicoque, Lenoir et Barbotte laissaient Claude Bonnal saucissonnée, bâillonnée.

— Nom de Dieu !

À la corne d'un boqueteau, à un carrefour, l'étudiant venait de freiner à bloc, en pleine vitesse. L'auto chassa, violemment.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le valet que la secousse avait précipité contre le pare-brise.

— Nous l'avons échappé belle ! C'était moins une ! Ouvrez, qu'on se rende compte !

Barbotte ouvrit la portière, se pencha.

À la même seconde, il reçut dans la région des reins une poussée brutale qui l'envoya rouler dans le fossé.

Puis, cependant qu'un éclat de rire retentissait, la voiture virait presque sur place, les pneus mordant furieusement le gravier. Au bout de dix secondes, elle avait disparu.

Assuré que le valet serait incapable de retrouver la bicoque, Lenoir y retournait pour interroger Claude Bonnal.

Il trouva la jeune fille étendue sur le parquet. L'action du soporifique dissipée, Claude, à force de contorsions, avait roulé à bas du lit de camp. Mais aucun objet tranchant n'était accessible, elle n'avait pu libérer ses poignets étroitement attachés derrière le dos.

Après dix minutes d'un interrogatoire mené selon des méthodes énergiques, Lenoir acquit la conviction que la jeune fille ignorait jusqu'à l'existence de la reconnaissance de paternité. Cela n'était pas pour simplifier les recherches, mais cadrait avec sa théorie.

Il repartit, résolu à mettre sens dessus dessous la chambre du 236 du boulevard Saint-Germain. Toutefois, il se garda d'emprunter l'itinéraire conduisant au boqueteau près

duquel il s'était débarrassé de Barbotte avec tant de désinvolture.

Il filait grand train, lorsqu'une explosion sourde, suivie d'une embardée, l'arrêta.

Il sauta de voiture en sacrant, pressa le ressort d'une lampe de poche.

À l'avant, le pneu de droite était complètement à plat.

L'étudiant ouvrit le coffre à outils situé à l'arrière.

Mais, presque aussitôt, il sursauta.

Née des ténèbres, une voix mielleuse susurrait à son oreille :

— Besoin d'un petit coup de main, monsieur ?

Un revolver au poing, Martial Barbotte était là, souriant.

C'était lui qui avait crevé le pneu, d'une balle bien dirigée.

Lenoir serra les dents. Le valet, obligeamment, lui prêta son aide pour installer la roue de secours.

— Ce que vous disiez tout à l'heure, mon cher Lenoir, est absolument juste. Nous n'appartenons pas à la même génération. Vous n'êtes venu dans cette banlieue que de loin en loin, j'imagine, pour accompagner ou visiter Armand à son laboratoire. Vous avez supposé que je ne connaissais pas mieux que vous la région et devais ignorer l'existence de ce raccourci. Mais il se trouve que nous sommes à deux pas de Robinson, et vous auriez dû songer que, pour un vieux comme moi, Robinson était sûrement un lieu familier, rempli de souvenirs !

— Passez-moi la clé anglaise ! grinça l'autre.

— Voici, cher ami !

Barbotte reprit son monologue, avec de légers trémolos.

— Robinson… Souvenirs charmants ! Je suis de cette génération qui menait, le dimanche, ses belles amies boire et chanter dans l'Arbre, le fameux Arbre de Robinson ! Folle jeunesse ! D'autres fois, nous allions à Joinville-le-Pont, canoter sur la Marne, ou bien nous nous laissions flotter – comme disait la chanson – d'Asnières à Bougival, où nous accueillait le fantôme de Marguerite Gautier, la *Dame aux Camélias*, dont la pensée rendait nos maîtresses soudain pâles et tout amollies ! Hé oui, jeune homme, hé oui… C'était ainsi !

— Vous pouvez commencer à baisser le cric ! grogna Lenoir.

— Vous, jeunes gens, poursuivit le valet en tournant péniblement la manivelle, où allez-vous cacher vos amours du dimanche ? Mystère ! Mais d'abord, avez-vous des amours ? Vous traversez comme des météores les plaines de Sologne, de Beauce, de Brie. Vous n'avez d'yeux que pour le compteur de vitesse, et tout ce que vous trouvez, en fait de madrigaux, à dire à votre compagne, c'est : « Voilà quarante minutes qu'on tient le 110. Ça existe, hein, la môme ? » Pour vous faire plaisir, la « môme » accorde…

— Envoyez la pompe !

Barbotte tendit l'objet demandé.

— … la « môme » accorde que « ça existe ». Mais non, jeune homme ! Non ! Auprès de la chère vieille romance, au-

près du bouquet de violettes ou du brin de muguet, cela « n'existe pas », le 110 !

Il secoua la tête, mélancoliquement.

— La petite fleur bleue…

— Ça ira comme ça, dit Lenoir, jetant à la volée la pompe dans le coffre à outils et feignant de n'avoir rien entendu de ces évocations sentimentales. On peut partir. S'agit de gazer…

— Minute !

La voix de Barbotte avait perdu tout accent mouillé, tout trémolo.

— Vous êtes retourné près de Claude Bonnal. Vous l'avez questionnée. Quel résultat ?

— Néant ! Elle ne sait rien.

— Je vous crois. Non que j'aie un atome de confiance en vous, mais parce que le fait que la petite ne soit pas au courant me paraît au fond le plus vraisemblable. Autrement, elle aurait produit la lettre depuis longtemps. De toute façon, sachez bien que si vous m'avez roulé…

Sur les pavés, l'auto fonça à 90.

Lenoir avait été bon psychologue. Plus exactement, il connaissait bien son copain Armand. Il n'eut pas énormément de peine à lui faire admettre son histoire absurde de complot monté contre l'invention du cinéma en relief. Sans enthousiasme, certes, mais avec assez de décision, Armand

accepta de tenir le rôle de geôlier. On eut d'ailleurs soin de lui assurer qu'il serait relevé de faction à bref délai.

La voiture reprit la route de Robinson. Au seuil de la bicoque, Lenoir et Barbotte quittèrent le jeune savant nanti de toutes sortes de recommandations de prudence. Ils lui avaient peint Claude Bonnal comme une fille-gangster particulièrement retorse. Il jura qu'il resterait insensible aux sollicitations captieuses de la sirène – et, une fois de plus, s'éleva le chant du moteur de la limousine, dont le feu arrière s'évanouit rapidement dans les ténèbres.

Armand pénétra dans la bicoque et referma soigneusement la porte.

Les yeux de Claude Bonnal étaient ouverts. Il hésita un peu, puis la délivra du bâillon.

— Eh bien ! ma belle enfant, on s'intérresse au cinéma en rrelief ? C'est trrès imprrudent !

La jeune fille le considéra avec stupéfaction.

— Le cinéma en…

— Silence ! Je ne veux pas entendrre un mot !

Il examina les liens qui enserraient les poignets et les chevilles de la prisonnière ; son regard s'attacha sur le fin visage. Puis, comme chaque fois qu'il était pensif, ses doigts, sur le devant de sa poitrine, exécutèrent leur danse familière. Enfin, il se détourna avec brusquerie et se mit à tripoter, machinalement, des appareils photographiques, des cuvettes, des fioles emplies de produits chimiques. Mais sa pensée revenait toujours à Claude. Ce rôle de geôlier, qu'il avait imprudemment accepté, lui paraissait déjà odieux.

Il prit un livre. Impossible de lire. Son esprit se mit à vagabonder.

Toutes sortes d'idées saugrenues le visitaient. Un moment, il se compara à Felton surveillant, dans son cachot, la séduisante mais perfide Milady de Winter. Cela le fit sourire. Ensuite, il pensa à une Maffia, à des menées souterraines conçues suivant la plus pure tradition des récits d'aventures qu'il adorait lire, entre deux périodes de travaux. Puis une vision d'un ordre très différent lui vint. Deux jambes… Deux jambes fuselées, brillantes, pareilles à de voluptueux reptiles. Françoise Roussel ! Il revoyait la jeune femme, assise, jambes croisées, dans sa chambre du boulevard Saint-Germain. Les ongles agressivement rougis brillaient, la fumée d'une cigarette à bout doré, pincée entre les lèvres sanglantes, dessinait dans l'air des points d'interrogation, et les cils, exagérément allongés par le Rimmel, battaient éperdument. Ridicule !…

Depuis l'affaire qui avait suivi le retour de Nice (la drogue administrée dans la chambre d'hôtel), la fascination exercée sur le jeune savant par cette « vamp » avait considérablement diminué. Armand reporta ses regards sur le visage à peine fardé et les yeux clairs de la prisonnière. Mais une amertume l'envahit aussitôt. Cette fille-gangster ne valait pas mieux que l'autre !

Sur une table, il prit un couteau et s'approcha du lit de camp.

— Ces corrdes vous blessent ?

— Elles me font très mal.

Il trancha les liens enserrant les jambes. Claude Bonnal eut un regard reconnaissant et éprouva une vive satisfaction à frotter l'une contre l'autre ses chevilles endolories.

Dans son cerveau aussi, mille idées se pressaient. Pourquoi la séquestrait-on ? Qu'était cette mystérieuse lettre que l'on cherchait dans sa chambre ? Pourquoi Lenoir l'avait-il interrogée sur son père, qu'elle n'avait jamais connu, sur sa mère, dont elle n'avait gardé qu'un souvenir extrêmement estompé, et sur cet énigmatique personnage « qui signalait B », mentionné jadis par sa mère, mais dont elle ignorait tout ? Et qu'était-ce, maintenant, que ce troisième compère qui parlait de l'imprudence qu'il y a à s'intéresser au cinéma en relief ?

Parallèlement aux rêves romanesques de Claude Armand, elle s'abandonnait à des imaginations fantastiques.

Elle n'était pas journaliste pour rien. Dans son esprit, l'aventure se transportait tout naturellement sur un plan littéraire, en dépit des cordelettes bien réelles, du chloroforme, etc., et, déjà, s'ordonnait en façon de reportage. Un reportage « sensationnel » susceptible de valoir à son auteur la célébrité – sans parler de l'argent.

Toutefois, la réalisation de ce reportage était subordonnée à la conclusion de l'aventure.

— L'ami Morrtibus est toujours en bonne santé ? lança abruptement Claude Armand.

— Mortibus ?… Qu'est-ce que…

— Suffit ! J'ai dit que je ne voulais pas entendrre un mot !

Armand retourna maussadement à ses appareils photographiques. La tentation lui vint de prendre, au magnésium, une photo de la jeune fille. Mais il n'y céda pas. Il se pencha sur la lampe à pétrole et remonta la mèche.

— J'ai horriblement faim, gémit Claude Bonnal au bout d'un moment. Je n'ai pas dîné, et, déjà, à midi, j'étais si pressée que j'ai dû me contenter d'un sandwich.

— Si vous vous occupiez un peu moins de cinéma en rrelief, remarqua sentencieusement Armand, vous trrouveriez le temps de déjeuner !

— Mais je ne me suis jamais occupée de cinéma en relief ! Vous êtes fou – ou quoi ?

— Silence ! J'ai dit : pas un mot ! Je vais voirr s'il y a quelque chose à manger, ici. D'ailleurs, moi aussi, j'ai faim !

Il disparut dans un cagibi qui, lorsqu'il travaillait là, à la belle saison, lui tenait lieu, en même temps que de chambre noire, de garde-manger et de cave. Claude l'entendit remuer des objets métalliques ; du verre tinta, quelque chose tomba et se brisa, Armand lâcha un juron.

Il revint chargé de boîtes de conserves : filets de maquereaux, sardines, pâté de foie, corned-beef – et une bouteille de bourgogne.

— Le pain : pas question, bien entendu !

Claude Bonnal montra ses poignets attachés.

— Je vais rreficeler vos chevilles, dit Armand, et je libérrerrai vos mains.

— Oh ! je vous en prie ! Vos amis ont serré comme des brutes ! Ces liens me sont entrés dans la chair.

Il hésita, puis trancha les cordes. Claude Bonnal frictionna ses poignets. Il versait du vin.

— Ne vous avisez pas de brroncher, grogna-t-il, vous vous en repentirriez ! J'aurais vite fait de vous mater ! Vous ne me connaissez pas !

— Au fait, c'est vrai, répliqua malicieusement Claude Bonnal. Comment vous appelez-vous ?

Le retour à Paris de Lenoir et Barbotte s'était effectué sans encombre. Un seul incident : au pied de la descente qui aboutit à Robinson, des irrégularités dans la marche du moteur avaient inquiété l'étudiant.

— Qu'est-ce qui tape, là-dedans ? Ça doit chauffer…

En effet, le moteur manquait d'huile. Il fallut en acheter un bidon.

Françoise Roussel festoyant en ville, la domesticité s'était octroyé la permission de minuit. Personne, par conséquent, pour surprendre Lenoir lorsqu'il rentra la voiture dans le garage de l'hôtel de la rue de la Pompe.

Tels des amis inséparables, l'étudiant et le valet s'en furent ensuite dîner ensemble, puis revinrent au 236 du boulevard Saint-Germain et s'introduisirent chez Claude Bonnal.

Ils étaient résolus à en finir.

Quand l'aube se leva, ils avaient fouillé la pièce de fond en comble, feuilleté, page après page, chaque livre, chaque

revue, chaque brochure, chaque cahier, chaque dossier, chaque calepin. Ils avaient vidé tous les tiroirs, lu toutes les lettres conservées par Claude, ils avaient déplié ses draps, ses torchons, ses mouchoirs, palpé ses robes, ses lingeries, examiné ses chapeaux, ses chaussures, ses vieux sacs à main, les gravures accrochées aux murailles, étudié le matelas, le sommier, les meubles. Rien de ce que possédait la jeune fille ne leur était demeuré secret. Ils savaient à présent la couleur des toilettes, des écharpes, des combinaisons de Claude Bonnal, combien elle possédait de paires de bas, quelle crème de beauté, quelle poudre de riz, quel rouge à lèvres, quel savon, quel parfum elle employait. Et ce n'était pas tout ! Ils avaient scruté les boiseries, les plinthes ; leur quête méfiante les avait conduits à soupçonner une cachette sous chaque lame du parquet, sous le carrelage de la cheminée, sous le papier de tapisserie. Pas un pouce carré n'avait échappé à leurs investigations !

Cependant, ils n'avaient pas trouvé la reconnaissance de paternité.

Ils se retirèrent, extraordinairement déprimés.

Une heure plus tard, lestés d'un breakfast copieux, ils décidaient de retourner séance tenante à la bicoque et de procéder – hors de la présence d'Armand – à un nouvel interrogatoire de Claude Bonnal. Ils prirent cette décision sans grande conviction. Mais quoi de mieux à tenter ?

Sur le coup de 9 heures, ils partirent en taxi. Il faisait un vent terrible.

Il y avait à présent une demi-heure environ que les deux Claude s'étaient levés, dans la cabane à lapins transformée en laboratoire.

La veille, après avoir, en face de la bouteille de bourgogne scrupuleusement vidée et des reliefs de corned-beef, passé une soirée beaucoup moins maussade que ne le laissait présager l'entrée bourrue de Claude Armand, ils s'étaient mis au lit.

C'est-à-dire que Claude Bonnal s'était allongée et endormie dans le lit de camp de Claude Armand, tandis que celui-ci, installé du moins mal qu'il était possible sur deux chaises bancales, avait en vain cherché le sommeil.

À franchement parler, il ne fût sans doute pas davantage parvenu à s'endormir sur un matelas de plume.

Il était considérablement troublé.

Avec un dépit comique mêlé d'étonnement, il pouvait suivre en lui-même le développement de sentiments très doux à l'égard de Claude Bonnal. Il avait eu beau résister : sa volonté s'émoussait, semblait se diluer ; peu à peu, il accueillait, il caressait des pensées insidieuses. Certes, il n'oubliait pas les avertissements de Lenoir : Claude Bonnal était une fille-gangster, une vipère… c'était entendu… Mais, après tout, était-ce tellement entendu ? Lenoir pouvait se tromper. Ou avoir été trompé. Par le sinistre Barbotte, par exemple. Et même si Lenoir avait raison, Claude Bonnal n'était peut-être pas la vipère qu'il croyait.

En l'arrachant à l'influence des brigands qui la dominaient, peut-être serait-il possible de transformer la jeune fille ? Déjà, Armand se voyait en lutte contre la bande de coquins ; il imaginait des épisodes mouvementés ; il jouait un rôle magnifique, chevaleresque. Bref, il devenait amoureux. Dans la nuit, sa mémoire reconstruisait le visage de Claude, si ouvert, si plein de charme. Et une voix intérieure l'assurait

que ce ne serait pas de sitôt qu'il se soustrairait à ce charme. Voici qu'il prenait goût à l'ignoble métier de geôlier et souhaitait de l'exercer aussi longtemps que respirerait la prisonnière !

Enfin, le poids de la fatigue faisant basculer ses paupières, il avait sombré dans un état intermédiaire – ni veille ni sommeil. De loin en loin, un bruit, un appel, une rumeur arrivés du fond de la nuit banlieusarde et que laissaient généreusement parvenir jusqu'à ses oreilles les planches extra-minces de la bicoque, le faisaient sursauter.

Alors, longuement, dans les ténèbres, il écoutait monter la respiration paisible de Claude Bonnal.

Ce matin-là, donc, le vent aidant, il faisait plutôt frisquet sur les hauteurs de Malabry. Très exactement, on gelait.

Armand alluma un réchaud à alcool. La jeune fille mit de l'eau à bouillir pendant que son gardien tournait avec ardeur la manivelle d'un moulin à café. Absorbés par ces occupations, ils n'entendirent pas la porte s'ouvrir, mais un souffle d'air glacé les fit se retourner.

Claude Bonnal cria et Claude Armand, avant d'avoir eu le temps de se mettre en garde, ni, même, de voir la figure de son agresseur, qui portait un feutre rabattu sur les yeux et un imperméable à col relevé, reçut, à la pointe du menton, un swing qui l'étendit pour le compte.

Un moment après, lorsque Lenoir et Barbotte entrèrent, ils trouvèrent le jeune savant assis sur le lit de camp. Le regard flou, il se frictionnait le menton.

Claude Bonnal avait disparu.

Le moulin à café était couché au centre de la pièce. On ne pouvait faire un pas sans écraser des grains de café, tant il y en avait d'éparpillés.

— Aujourd'hui, Petit Corbeau, je vous parlerai des complices…

M. Hilaire allait et venait dans le bureau de la rue Guynemer, et discourait tout en jouant avec son monocle.

— En matière de cambriolage, aussi bien qu'en matière d'assassinat, on peut poser en principe qu'un complice, si fidèle et franc du collier soit-il, est, à lui seul, plus dangereux qu'une escouade d'inspecteurs.

« Des complices !… Mais même le solitaire traîne avec lui, en lui, une multitude de complices ! Nos pieds, qui nous portent, nos mains, qui crochètent une serrure ou fouillent un coffre, nos yeux et nos oreilles aux aguets : autant de complices qui nous assistent à l'heure de l'action, mais risquent de nous trahir, ensuite !

Tout en écoutant ce cours du « professeur » Hilaire, Lenoir dirigeait des regards furtifs vers une table où était posé un journal. Derrière ce journal, il avait vu des gants de chevreau. L'un d'eux portait une longue éraflure qui permit à l'étudiant d'identifier la paire avec certitude. Ces gants appartenaient à Claude Bonnal. La déchirure s'était produite boulevard Saint-Germain, la veille au soir, lors des efforts de la jeune fille pour échapper à Lenoir.

Ainsi, dans la matinée, l'homme qui avait mis Armand knock-out et emmené Claude Bonnal, c'était M. Hilaire.

Dès lors, en bonne logique, il n'aurait plus dû ignorer que Lenoir et Petit Corbeau étaient le même individu. Pourtant, il ne semblait pas le savoir. En tout état de cause, quel jeu jouait-il ? À quoi tendaient ces cours délirants sur la technique du cambriolage ?

Impénétrable, M. Hilaire continuait à développer sa théorie sur les complices.

— Voyez-vous, Petit Corbeau, paraphrasant le précepte : *Que ta main gauche ignore le bien que fait ta main droite*, je m'écrierais volontiers : *Que ta main gauche ignore ce que vole ta main droite !*

« Pourtant, des complices, il en faut ! Où trouver, dans quel milieu choisir un complice ? Avant de répondre à cette question délicate, peut-être n'est-il pas sans intérêt de donner une définition du complice idéal…

Une demi-heure s'écoula. Une heure…

M. Hilaire parlait toujours, d'un ton doctoral, en jouant avec le monocle, et l'étudiant en droit, assailli de sourdes inquiétudes, cherchait à deviner les intentions secrètes de cet homme comparable – si l'on ose risquer cette expression – à un sphinx volubile…

7

Le signal B

Trois jours s'écoulèrent. On était à présent au 3 février.

Si la reconnaissance de paternité n'était pas trouvée, et produite avant 4 heures de l'après-midi, les dés étaient jetés, Françoise Roussel triomphait. Toutes les horloges, toutes les montres travaillaient pour elle, battaient la seconde à son profit. C'était à son bénéfice que la Terre tournait, que le soleil s'avançait vers l'Occident. Ce 3 février, son coucher signifierait pour elle trois millions et demi de francs ! Car Claude Bonnal aurait vingt-deux ans accomplis.

Ce jour-là, de fort bonne heure, M. Hilaire se rendit au cimetière du Père-Lachaise. Il n'avait pas invité Petit Corbeau à participer à cette expédition dont l'objet, sans doute, était purement sentimental.

Sur la tombe d'Edmond Gay, située dans la troisième division, non loin du carrefour du Grand-Rond et en bordure du chemin des Chèvres, il se recueillit un moment.

Son visage exprimait de la tristesse et, peut-être, un certain abattement.

Puis, avec un soupir, il éleva un regard méditatif vers le ciel plombé, et le ramena ensuite sur le vaste champ des morts où la vanité humaine s'exprimait une dernière fois sous la forme de monuments pompeux valant des fortunes.

Autour des stèles se dressaient de maigres massifs que tourmentait le vent.

Soudain, l'expression de M. Hilaire changea du tout au tout, son regard brilla.

Précipitamment, il quitta le cimetière. Moins d'une demi-heure plus tard, un taxi le déposait devant le 236 du boulevard Saint-Germain.

Il pénétra dans la boutique d'un fleuriste qui, avec le bureau de tabac, encadrait la porte cochère.

— Je désirerais parler au patron.

— C'est moi, monsieur.

— Je suis démarcheur pour le compte du cabinet d'affaires Carrelet et Santos. Nous nous occupons de l'achat et de la vente d'immeubles et fonds de commerce. Pour le cas où vous accepteriez de céder le vôtre, je pense que nous aurions acquéreur…

Un moment, les deux hommes parlèrent chiffres, baux, évoquèrent la crise.

— Avant vous, il y avait un fleuriste, également, ici ?

— Non, un chemisier.

M. Hilaire se retira.

« Un chemisier… »

Tu nous retrouveras, mon aimé, dans la chambre du boulevard Saint-Germain, cette même petite chambre au-dessus du

chemisier qui était si galant, et dont tu te moquais, près du tabac où tu offris pour la première fois une chartreuse à ta…

Mme Denis.

Ainsi, c'était bien l'immeuble !

Un autre chemisier, par la suite, s'était installé au 240 *bis*, provoquant la confusion qui avait valu à Claude Armand de recevoir les visites de Françoise, de Clara et de l'homme de l'Hygiène, alias Mortibus, alias M. Hilaire.

Mais le chemisier d'il y avait vingt ans, ce chemisier si « galant », aux dires de Mme Denis, et dont « se moquait » Edmond Gay, c'était celui du 236 qui avait cédé son pas de porte à l'actuel fleuriste.

Toutefois, rien ne prouvait que la petite chambre où s'étaient aimés Edmond Gay et Mme Denis fût celle qu'occupait maintenant leur fille Claude.

Questionner la concierge à ce sujet ? Inutile : elle n'était ici que depuis trois ans ; elle ne savait pas. Interroger le gérant ? Dix ans auparavant, l'immeuble avait changé de propriétaire et l'on avait détruit les registres, les souches à quittance, toute cette paperasserie inutile.

Sur le trottoir, M. Hilaire se livra à une série d'expériences qui le firent prendre, par les passants, pour un architecte ou un ingénieur des Ponts et Chaussées. Il consulta d'abord le ciel, puis son doigt dessina dans l'air des figures géométriques.

Satisfait des conclusions auxquelles l'avait conduit cette géométrie dans l'espace, il se plaça au point d'intersection

du boulevard Saint-Germain et de la rue du Bac. Sur une ligne idéale menée par son regard jusqu'au seuil du magasin du fleuriste, l'homme au monocle éleva à la hauteur des mansardes, au quatrième étage, une verticale. Il constata qu'elle coupait en son milieu la fenêtre d'une chambrette.

Sans hésitation, il entra dans l'immeuble.

Au quatrième, devant la porte n° 19, il s'arrêta, prêta l'oreille. Nul bruit. La porte n'était pas fermée à clé ; il ouvrit. Mais la surprise l'immobilisa.

— Par exemple ! Vous ici !…

Claude Armand était assis devant une table encombrée de papiers.

Plus étonné encore que M. Hilaire, le jeune homme bondit.

— Morrtibus !…

Il enfouit dans sa poche un document.

— Vous venez sans doute semer ici des parrasites ?

M. Hilaire s'avança.

— Ainsi, vous vous occupez également de l'affaire, monsieur Armand ! Montrez-moi ce papier, voulez-vous ?

— Quoi ?

— Ce document, que vous venez de mettre dans votre poche – je veux le voir !

— Vous avez un rrude toupet ! Ce document m'apparrtient. Je vous conseille…

— Dépêchez-vous ! Je suis pressé !

Armand éclata de rire.

— Vous exagérez, mon bonhomme ! Je n'aime guère fairre appel à la police, mais…

Au même instant, le poing de M. Hilaire atteignit le jeune homme au creux de l'estomac. Souffle coupé, Armand se plia. Un second coup de poing l'atteignit à la mâchoire et l'expédia au pays des songes.

M. Hilaire le fouilla, jeta un coup d'œil sur le document ; une exclamation irritée lui échappa. Le document avait trait à l'invention du cinéma en relief : aucun intérêt !

Dans une vaste chambre meublée de façon moderne, avec un luxe qui n'excluait pas le goût, Claude Bonnal, debout près d'une fenêtre, considérait les arbres d'un parc.

Un pas s'entendit dans le couloir. On frappa à la porte. Françoise Roussel entra.

— Alors, petite Claude ? Vous ne trouvez pas le temps trop long ?

— Un peu, mais je me fais une raison ! Vous êtes si gentille pour moi, d'ailleurs !

— Voyons ! c'est tout naturel ! Je vous ai apporté de la lecture…

Contrairement à ce qu'avait déduit Lenoir de la présence du gant déchiré sur la table de M. Hilaire, ce n'était pas à la suite d'une intervention de ce dernier que Claude Bonnal avait disparu de la bicoque de Malabry.

C'était Françoise Roussel qui avait délivré la jeune fille.

Rentrant de la soirée passée avec Dulac, elle avait été intriguée par des traces de pneus sur le sable de l'allée conduisant au hangar où elle abritait sa voiture. Le pare-brise et le capot encore mouillés, la malle arrière et les garde-boue couverts de traînées de terre à peine séchée, le niveau d'essence qui avait fortement baissé révélaient qu'on avait utilisé la voiture. Les domestiques, sans doute !

Ceux-ci avouèrent être sortis, mais nièrent énergiquement s'être permis de prendre l'auto.

Dans le coffre arrière, Françoise découvrit le bidon d'huile acheté à Robinson et que Lenoir avait eu l'imprudence de ne pas jeter après en avoir fait usage. Ce bidon portait l'adresse du garagiste qui l'avait vendu.

Robinson…

Françoise se rappela que Claude Armand, le jour même où elle l'expédiait à Nice, lui avait parlé d'une bicoque qu'il possédait sur les hauteurs de Malabry. Se pouvait-il que cette cabane eût été le but de l'expédition ?

À tout hasard, dès l'aube, en compagnie de Dulac, la jeune femme s'était rendue à Malabry. Elle avait eu tôt fait de découvrir la bicoque en interrogeant les commerçants. Par une lucarne, elle avait aperçu Armand en compagnie de Claude Bonnal. Surprise, flairant un péril obscur, elle avait chargé Dulac de réduire à l'impuissance le jeune savant : tâche dont l'hercule s'était acquitté avec rapidité, sinon avec élégance.

Habilement questionnée, Claude Bonnal avait conté son enlèvement à Françoise.

Celle-ci, aussitôt, s'était posée en amie et avait su inspirer assez de confiance à la jeune fille pour qu'elle la considérât comme son sauveur et acceptât de venir se réfugier dans l'hôtel de la rue de la Pompe.

Françoise partie, Claude s'allongea sur un divan et se mit à parcourir des journaux de mode.

Au bout d'un moment, elle releva la tête et se redressa sur un coude. Elle venait d'entendre un grattement léger à la porte.

— Qui est-ce ?

M. Hilaire parut, un doigt posé en travers des lèvres.

Claude Bonnal sauta à terre.

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

— Chut !… Je suis un ami. Votre *seul* ami.

— Si vous faites un pas de plus, j'appelle !

— Je vous en supplie, écoutez-moi ! Françoise Roussel, en qui vous avez confiance, est votre pire ennemie !

En quelques mots rapides, il expliqua à la jeune fille toute l'affaire de la reconnaissance de paternité et de l'héritage.

— Je viens de découvrir la chambre où vécurent vos parents, jadis, au 236 du boulevard Saint-Germain. C'est la chambre n° 19, au quatrième. La lettre doit être là, elle ne peut être que là !

— Je ne crois pas un mot de tout cela. Je…

Elle marcha vers la porte. Il l'arrêta.

— Je vous en conjure, songez que ce jour est le dernier ! À 4 heures, il sera trop tard ! Nous ne pourrons plus agir. Tout sera perdu !

Mais elle refusait de se laisser convaincre. Alors, il se pencha et lui parla à voix basse. La stupeur de Claude fut si forte qu'un cri faillit lui échapper. Elle répétait :

— Est-ce possible ? Est-ce possible ?

Puis elle se mit à rire.

— Oh ! C'est trop drôle !

À ce moment, dans le couloir, on entendit Françoise interpeller une bonne.

Précipitamment, M. Hilaire chuchota :

— Pour ne pas éveiller de soupçons, il est préférable que vous restiez ici pendant que je chercherai la lettre. Tenez-vous sur vos gardes et attendez mon retour.

Il tendit un browning à Claude et, sans hésiter, monta sur le rebord de la fenêtre. Dix mètres le séparaient du sol.

— Vous allez vous tuer !

— Ne vous tourmentez pas pour moi !

Cramponné à une gouttière, s'aidant des pieds, des genoux, des coudes, il se mit à descendre…

Lorsque Françoise Roussel entra, Claude Bonnal, allongée sur le divan, feuilletait un journal de mode. Elle avait caché le browning dans son sac et fermé la fenêtre.

Sa descente périlleuse achevée sans incident, l'homme au monocle sortit du parc par une porte basse donnant sur la rue des Belles-Feuilles.

Un jeune homme l'attendait là : Claude Armand. Un moment plus tôt, dans la chambre du boulevard Saint-Germain, M. Hilaire, après avoir constaté que le document sur lequel veillait si soigneusement le mathématicien avait trait au cinéma en relief et non à l'affaire de l'héritage, avait donné au jeune savant, sur l'ensemble de l'aventure, des éclaircissements lui prouvant qu'il avait été joué par Barbotte et Lenoir. D'ennemi, Armand était devenu un allié pour M. Hilaire, en dépit du coup de poing que ce dernier lui avait assené.

Anxieusement, il questionna :

— Vous avez vu Claude Bonnal ? Vous avez pu lui parler ?

— Tout va bien de ce côté, dit l'homme au monocle.

Il consulta sa montre.

— Midi dans un instant… Diable ! C'est qu'il nous faut être chez un avoué à 2 heures et demie, au greffe du tribunal à 3 heures, et chez un huissier à trois heures et demie ! L'action en reconnaissance de paternité doit être signifiée aujourd'hui même aux deux intéressées, c'est-à-dire aux deux héritières !

— Deux heures seulement pour découvrir la lettre !

— Pas même ! Il faudra délivrer Claude !

— Mais c'est affolant !

— Raison de plus pour ne pas s'affoler. Venez. Je dois téléphoner à Clara. J'aurai sûrement besoin de sa voiture.

Car Clara Roussel aussi était une alliée de M. Hilaire, depuis ce jour où il s'était présenté chez elle pour lui restituer les objets de toilette dérobés par Petit Corbeau, et où il avait récité, comme un poème de tendresse, les mots chanteurs, écrits jadis par Mme Denis :

Tu nous retrouveras, mon aimé, dans la chambre du boulevard Saint-Germain…

***

— La chambre 19…

Léon Dulac se répétait ce numéro dans le taxi qui l'emmenait à grande vitesse vers le carrefour Bac.

Françoise Roussel était plus méfiante que ne croyait M. Hilaire. Dans une pièce contiguë à celle où elle avait installé Claude Bonnal, Dulac, sur son ordre, montait une faction de tous les instants. Il avait surpris une partie des révélations de M. Hilaire et s'était tenu prêt à intervenir pour le cas où l'homme au monocle eût tenté d'emmener Claude.

Mais Dulac n'était pas un associé aussi fidèle que se le figurait Françoise, et son amour pour elle puisait le plus clair de son ardeur dans la pensée que la jeune femme serait un jour millionnaire. Si obtus qu'il fût, Dulac avait conservé de ses études primaires un souvenir assez net des quatre opérations fondamentales des mathématiques : l'addition, la soustraction, la multiplication et la division, et donnait, en affaires, la préférence à l'addition sur la soustraction, à la multiplication sur la division.

Il s'était donc dit que s'il parvenait à découvrir la lettre – quitte à assommer M. Hilaire au cas où celui-ci s'aviserait de le déranger au cours de ses recherches – il serait en mesure de passer un marché avantageux avec Claude Bonnal, ou, tout au moins, de tenir la dragée haute à Françoise, en la loyauté de qui il ne croyait que médiocrement. Il avait donc quitté sur-le-champ l'hôtel de la rue de la Pompe, et hélé un taxi…

Ses investigations dans la chambre 19 duraient depuis dix minutes à peine, et il était occupé à forcer un secrétaire Empire, quand la porte s'ouvrit.

— Dulac ! Quelle bonne surprise !

Sarcastique, Lenoir se tenait sur le seuil.

Dulac venait d'engager un ciseau à froid entre les battants du secrétaire.

— Hé là ! fit l'étudiant. Vous avez une façon de traiter les meubles d'art ! Vous permettez ?

Il retira le ciseau, puis promena ses mains sur le secrétaire, pressa un bouton secret : les battants s'ouvrirent.

— Ce n'est pas plus difficile que ça !

— Fichtre ! s'ébahit Dulac. Vous avez des yeux au bout des doigts !

— Non ! Simplement, ce secrétaire m'appartient !

— Comment ça ?

— Pour la raison que j'habite cette chambre ! N'allez pas me dire que vous ne le saviez pas !

— Première nouvelle ! affirma Dulac, au comble de la stupeur.

Puis il se ressaisit, se renversa en arrière, et poussa un éclat de rire énorme.

— Ça, c'est fantastique ! Depuis combien de temps habitez-vous ici ?

— Une huitaine d'années.

— Formidable ! Une huitaine d'années !… Colossal !

Il riait, riait à s'en tenir les côtes.

Lenoir s'impatientait.

— Est-il indiscret de vous demander ce que vous êtes venu chercher ici ?

— Mais la lettre, malheureux ! La lettre de reconnaissance est ici ! Mme Denis occupait cette chambre, autrefois !

L'hilarité le reprit.

— Quand je pense que vous avez cherché partout, et que, pendant huit ans, vous…

— Comment savez-vous que Mme Denis a logé ici ?

La gaieté de Dulac tomba d'un coup. Étourdiment, il avait livré son secret ! En dehors d'Hilaire et de Claude Bonnal, ils étaient deux à savoir, maintenant ! Une minute, il fut tenté d'assommer Lenoir. L'étudiant comprit ce qui se passait en lui.

— Pas de bêtises ! Vous y perdriez, et moi aussi ! Je vous propose un accord : vous me dites ce que vous savez,

nous cherchons ensemble, et nous coupons les bénéfices en deux. Sinon…

Il avait un air décidé qui en imposa au géant.

— Ça va !

Dulac rapporta l'entrevue de M. Hilaire avec Claude Bonnal. L'étudiant s'étonna.

Ce n'était donc pas l'homme au monocle qui avait enlevé la jeune fille de la bicoque de Malabry ?

En ce cas, comment le gant déchiré avait-il pu se trouver dans l'appartement de la rue Guynemer ? Lenoir ne s'attarda pas à essayer de résoudre cette énigme. Le temps pressait.

Ils étaient fort affairés à tout bouleverser dans la chambre, l'étudiant en quête de cachettes plus invraisemblables les unes que les autres, et Dulac poussant naïvement la conscience jusqu'à examiner même les objets appartenant à Lenoir, quand un troisième personnage fit son entrée : M. Hilaire.

Il eut un sourire railleur, accrocha soigneusement son chapeau à une patère, posa sa canne dans un coin, ses gants sur une table, et s'assit.

— Je ne vous gêne pas ?

Dulac grogna, souleva ses poings énormes, puis les laissa retomber. Hilaire pouvait bien user sa salive à faire de l'ironie ! L'hercule pensait que s'il parvenait à mettre la main sur la sacrée lettre, l'homme au monocle aurait besoin d'être terriblement malin pour l'en déposséder ensuite ! Il reprit ses recherches.

Mais M. Hilaire adressa un clin d'œil à Lenoir. Cette œillade signifiait : « Tombons-lui dessus tous deux, puis nous poursuivrons les opérations ensemble. » Entre une alliance avec M. Hilaire et un pacte avec l'hercule, l'étudiant ne balança pas. Il fit signe qu'il était d'accord.

Surpris dans une position désavantageuse, saisi à la fois à la gorge et aux jambes, Dulac tomba. Les deux autres s'abattirent sur lui. Pendant quelques minutes, ce fut une mêlée confuse sur le parquet. Le plus impressionnant était le silence que tous trois observaient. Ils ne tenaient nullement à alerter les voisins. On entendait seulement la respiration puissante de Dulac, celle, plus rapide, de Lenoir, celle, un peu sifflante, de M. Hilaire, et des chocs sourds contre le parquet, les meubles.

Enfin l'homme au monocle réussit à assurer une prise savante.

Dulac ressentit au coude une douleur épouvantable.

— Si vous insistez, vous allez vous casser le bras, cher ami ! Soyez raisonnable !

Quelques instants plus tard, ligoté, on poussait l'hercule dans un coin, comme un paquet.

— Je pourrais vous adresser des reproches, Petit Corbeau – ou, plutôt, pour vous appeler par votre nom : Lenoir ! commença suavement M. Hilaire. Mais à quoi bon ? Je préfère attirer votre attention sur un manque de suite dans les idées tout à fait déplorable, et dont il conviendra que vous vous corrigiez, si nous devons continuer à travailler ensemble. Vous vous êtes d'abord associé avec moi. Puis, vous m'avez lâché pour passer dans le camp de Françoise. Ensuite, vous avez trahi Françoise pour vous acoquiner avec

Barbotte, ce triste sire ! Après cela, vous devenez infidèle à Barbotte pour faire risette à Dulac. Tout cela pourquoi, en définitive ? Pour abandonner Dulac afin de revenir à moi. Quelle inconstance ! Mais n'en parlons plus ! Il s'agit de découvrir cette lettre.

— Vous êtes certain qu'elle est ici ?

— Certain, non ! Mais c'est ici qu'elle a été adressée, il y a vingt ans. Mme Denis est morte ici. Si, donc, nous ne trouvons pas le document ici, nous ne le trouverons nulle part !

— Songez que j'ai vécu huit ans dans cette chambre ! Il est invraisemblable que…

— Un instant !

M. Hilaire désigna une cheminée étroite dont le tablier était baissé.

— Faites-vous souvent du feu ?

— Jamais. Quand je veux travailler, je m'installe au café – l'été à la terrasse, l'hiver à l'intérieur. La solitude ne me réussit pas. Mais quel rapport avec nos recherches ?

Dans l'axe de la cheminée, très près du plafond, un cercle d'environ dix centimètres de diamètre se détachait, d'une teinte légèrement plus foncée que le reste du papier de tapisserie.

— Que dites-vous de cela ?

— C'est un orifice qui communique avec la cheminée, pour le cas où l'on voudrait installer un poêle avec un tuyau.

— Si nous y jetions un coup d'œil ? proposa M. Hilaire, comme négligemment. Sait-on jamais ?

Déjà, Lenoir grimpait sur une table, arrachait fébrilement le papier de tapisserie et plongeait dans l'orifice une main, qu'il retira noire de suie.

— Rien ! fit-il, dépité.

— Si ! Il y a…

— Mais puisque je viens de tâter !

— Il y a… un nigaud ! acheva M. Hilaire en serrant avec violence une cordelette qu'il venait de passer autour des chevilles de Lenoir. En même temps, il fit basculer la table, l'étudiant s'effondra. Un instant après, ses poignets étaient liés derrière le dos.

— Diviser pour régner ! émit sentencieusement l'homme au monocle. Vous êtes presque aussi niais, mon cher Lenoir, que notre ami Dulac, qui poussait la sottise jusqu'à chercher la reconnaissance de paternité dans vos propres papiers !

Il tira sa montre.

— Midi cinquante-cinq. Je dispose d'une grande heure pour trouver la lettre. Je puis distraire quelques minutes pour vous faire un petit cours ! Un cours de logique, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Il s'assit, rectifia le pli de son pantalon.

— Je vous disais, je crois, mon cher Lenoir, que vous étiez presque aussi niais que ce bon Dulac. En voici la preuve. Un raisonnement très simple aurait dû vous faire comprendre que la lettre que nous cherchons n'a pas été cachée ; ne peut pas avoir été cachée. Pourquoi cela ? Je répondrai à cette question par une autre question. *Pourquoi aurait-elle été cachée ?* Dans quel but Mme Denis l'aurait-elle dis-

simulée ? Manœuvre incompréhensible, absurde ! Manœuvre, par conséquent, qui n'a pas été accomplie !

» Pourtant, la lettre n'a pas été retrouvée dans les papiers de Mme Denis, après le décès. Si elle l'avait été, la concierge qui adopta Claude Bonnal se fût fait un devoir de la lui remettre ! Comment expliquer cela ?

» Voici plus étrange encore : Vous admettrez sûrement avec moi que Mme Denis n'est pas morte si subitement qu'elle n'ait pas eu le temps d'articuler une phrase avant de décéder. Sans doute, cela n'est pas prouvé, mais il y a de fortes chances. Or, sa dernière pensée ne devait-elle pas être pour son enfant ? Elle l'a été, sans aucun doute. Dès lors, comment expliquer que cette femme, cette mère, qui pouvait, d'un mot, donner un père, un nom à sa fille, assurer son avenir, ne l'ait pas fait ?

» Une seule raison : Mme Denis n'a jamais reçu la reconnaissance. Rappelez-vous le texte tronqué de la lettre qu'elle écrivait à Edmond Gay : … *reçu la reconnaissance de paternité. Et nous t'attendrons là, notre Claude et moi*… Tous, vous avez lu : *J'ai reçu la reconnaissance*…, alors qu'un peu de réflexion aurait dû vous faire comprendre qu'une telle affirmation eût exclu le "et", qui commençait la phrase suivante ! Il est infiniment plus logique d'admettre que Mme Denis, en réalité, avait écrit quelque chose dans ce genre : *Je t'aviserai dès que j'aurai*… ou, *Je ferai telle ou telle démarche dès que j'aurai reçu la reconnaissance de paternité. Et nous t'attendrons là*…, etc.

Lenoir et Dulac, en dépit de leur position inconfortable, suivaient passionnément le raisonnement de M. Hilaire.

L'homme au monocle reprit :

— Si la lettre s'est égarée en route, il ne reste qu'à abandonner la partie. Admettons donc que la lettre est parvenue à son adresse, mais que la destinataire n'a pas pu en prendre connaissance. Comment concilier cela ?

M. Hilaire pirouetta sur un talon, s'accroupit près de Lenoir, et, du bout de son porte-mine en or, tapota le nez du jeune homme.

— Je vous ai traité de nigaud, mon petit ami, parce que vous avez eu la sottise de vous ruer sur la première cachette que je vous indiquais – l'orifice du tuyau de poêle – sans même réfléchir que la seule cachette qui nous intéresse *doit fatalement dater de vingt ans* ! Or, ce papier de tapisserie, qui l'a fait poser ? Vous ! Et il n'y a pas plus de quatre ou cinq ans de cela ! Néanmoins, vous avez plongé votre main dans l'orifice, sans songer que, si vous ne faisiez pas de feu, les locataires précédents en faisaient, et que, par conséquent, ce trou avait été ramoné, que l'on y avait introduit des tuyaux de poêle ! Ce qui signifiait que, si une lettre avait jamais été cachée là, nous n'avions, en tout état de cause, aucun espoir de l'y découvrir : quelqu'un, avant nous, l'aurait inévitablement trouvée !

De nouveau, il consulta sa montre.

— 1 h 10. Je ne dois pas perdre de vue que j'ai en perspective une après-midi chargée… Je regrette, mais d'ici un quart d'heure, au plus tard, je devrai vous quitter.

Il fit tournoyer son monocle.

— Revenons à nos déductions. La lettre arrive ici ; néanmoins, la destinataire n'en a pas connaissance. Conclusion : on l'a volée. Mais cela n'est guère vraisemblable. Qui l'aurait fait ? La concierge ? Nous savons qu'elle était la meil-

leure femme du monde. Un locataire ? Absurde ! Cependant, il n'est pas dans l'habitude des lettres de se cacher elles-mêmes !

» Hé ! hé !… Au fait, pourquoi pas ? Essayons de voir où cela nous mènerait…

» Nous supposons que la lettre s'est cachée elle-même. Très bien. Où cela ? N'oublions pas qu'elle doit être encore dans sa cachette sinon cela impliquerait qu'on l'a découverte, auquel cas – le monde n'étant pas uniquement composé de canailles – il y aurait de fortes chances pour que son existence ait été signalée. De quel genre, donc, cette cachette ? Il ne peut, de toute évidence, s'agir que d'une cachette qui, bonne il y a vingt ans, le soit encore aujourd'hui. Autrement dit, la lettre doit nécessairement se trouver derrière un objet, ou sous un objet qui est ici depuis vingt ans et n'a pas été changé de place.

Sur toute sa superficie, le parquet était couvert d'un tapis cloué.

M. Hilaire se courba.

— Article de première qualité ! Ce tapis a dû être magnifique à l'époque où Edmond Gay en fit l'acquisition ! Car, maintenant, il est plutôt fatigué ! Après vingt années de bons et loyaux services, cela se comprend ! Il est usé jusqu'à la corde, le pauvre !

Il se releva.

— Imaginons ceci : Il y a vingt ans, la concierge monte l'enveloppe contenant la reconnaissance de paternité. Mme Denis est sortie. La concierge glisse la lettre sous la porte. *Mais le tapis, décloué à cet endroit, se redresse légère-*

ment : la lettre « se cache » sous le tapis. Par la suite, le tapis se redressant au point qu'il rend malaisé d'ouvrir la porte, on le fixe à l'aide de quelques clous… Je vois que vous y êtes ! Seulement… la lettre – y est-elle ?

Sur le lavabo, M. Hilaire alla prendre le rasoir de l'étudiant.

— Il est normal que cette affaire, qui a débuté sous le signe des objets de toilette, se conclue de même. Voyez-vous un inconvénient, mon cher Lenoir, à ce que j'utilise votre rasoir pour trancher… la question ?

En souriant, il passa la lame sur sa paume, puis s'agenouilla et, d'un coup, fendit le tapis sur toute la largeur de la porte, à environ trente centimètres de celle-ci.

— Constatez ! dit-il. Rien dans les mains, rien dans les poches ! Voici l'instant pathétique ! Attention ! Une… Deux… Trois… Hop !

Il glissa ses doigts sous le tapis avec un geste d'escamoteur. Lorsqu'il les retira, il montra un rectangle de papier jauni.

— La lettre, messieurs…

Il décacheta l'enveloppe ; elle contenait un message de caractère intime, un chèque, et la reconnaissance de paternité.

— Parfait !

Il enfila ses gants, mit son chapeau, prit sa canne.

— Mon cours de logique est fini. J'ai l'honneur de vous saluer, messieurs !

En bas, Clara Roussel l'attendait dans son automobile.

— J'ai la lettre. À présent, rue de la Pompe… Vite !

Il était 1 h 35.

Malheureusement, ils furent pris successivement dans deux embouteillages.

Puis, comble de malchance, au sortir du pont d'Iéna, à l'élargissement duquel on travaillait en vue de l'Exposition de 1937, Clara ne put éviter un accrochage. Un agent intervint ; il y eut des palabres. M. Hilaire fixait avec impatience le sommet de la côte où s'achevaient les travaux de démolition du Trocadéro, il comptait les minutes et se demandait s'il n'allait pas descendre et laisser Clara se débrouiller seule.

Il était déjà 2 heures.

Françoise Roussel tressaillit.

— Je suis heurreux de vous prrésenter mes hommages, mademoiselle !

Claude Armand venait à l'improviste de se dresser devant la jeune femme, au premier étage de l'hôtel de la rue de la Pompe.

À son air, elle vit clairement qu'il ne serait d'aucune utilité de jouer la coquetterie, croiser les jambes, même très haut, battre des cils, même très vite !

Elle pressa un bouton de sonnette.

— Inutile ! Je suis passé à l'office. J'ai constaté que le personnel mâle s'est donné *campo*. Il n'y avait là que deux

bonnes ; je leur ai conté fleurrette : ça m'a coûté dix mètrres de ficelle. Mais il m'en rreste suffisamment pourr vous !

Françoise reculait.

— Où avez-vous enferrmé Claude Bonnal ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire !

Il ricana, puis :

— Toute rréflexion faite…

Il bondit sur elle.

Quelques minutes plus tard, Françoise réduite à l'impuissance, Armand s'élançait dans l'escalier en criant le nom de Claude.

Au troisième, une réponse lui parvint.

Il accourut.

Alors seulement, la crainte l'envahit que Claude Bonnal ne refusât de le suivre. Il avait été son geôlier dans la bicoque de Malabry ! Pourquoi aurait-elle confiance en lui ? Il n'avait pas pensé à cela, lorsque, ne voyant pas revenir M. Hilaire, il s'était décidé à agir seul.

— Mademoiselle, je… Il faut que je vous explique…

— Je sais, fit-elle en le saisissant au poignet. M. Hilaire m'a tout dit. Partons !

Ils se précipitèrent. Mais, au moment où ils parvenaient dans le hall, la porte d'entrée battit, violemment poussée par Dulac, que suivait Lenoir. Dans la chambre du boulevard Saint-Germain, l'un assistant l'autre, réconciliés par la fureur et la cupidité, ils s'étaient débarrassés de leurs liens. Un taxi,

qui avait eu la chance d'éviter les embouteillages et les accrochages, venait de les déposer devant l'hôtel, en avance sur l'homme au monocle.

— Nous arrivons à pic !

Armand fut atterré. Il ne pouvait espérer lutter avec avantage contre Dulac. Mais une profonde satisfaction était cependant réservée au jeune savant qui avait, deux fois en quatre jours, fait la désagréable expérience du knock-out.

Par une feinte habile, il évita l'hercule et se rua sur Lenoir. D'un premier coup de poing, il lui ensanglanta le visage ; d'un second, il le jeta à terre.

— Sauvez-vous, Claude ! cria-t-il.

Il échappa de justesse à un crochet de Dulac qui l'eût infailliblement mis hors de combat, jeta un porte-parapluies à la tête de son adversaire et fonça sur lui, pour dégager le passage. D'une gifle, l'autre le précipita sur le dallage, mais il fut debout presque aussitôt. Il n'était plus qu'une boule de nerfs. Il frappa son adversaire à la bouche.

Déjà, Lenoir s'était redressé, ceinturait Claude Bonnal.

À cet instant survint Barbotte. Il était dans un état de vive surexcitation.

— Hilaire !… souffla-t-il. Je l'ai vu entrer au commissariat de la rue des Belles-Feuilles. » Filons !

Donnant l'exemple, il courut au garage, et reparut au volant de la limousine.

— Embarquez !

— Je croyais que vous ne saviez pas conduire ? s'étonna Lenoir.

— Faut croire que j'ai appris ! Montez, bon Dieu ! Ce n'est pas le moment de faire des discours !

Tous s'installèrent, en hâte. Claude Armand et Claude Bonnal avaient été jetés, comme des colis, dans le fond de l'auto, sous des couvertures.

Non seulement Barbotte savait conduire, mais encore il conduisait admirablement. La limousine filait, sans secousses.

On passa l'Étoile. Par l'avenue de Friedland et le boulevard Haussmann, on atteignit la gare Saint-Lazare.

— Où nous emmenez-vous, Martial ?

— Nous arrivons, mademoiselle Françoise.

La voiture prit à gauche, et, par la rue d'Amsterdam, on déboucha sur le boulevard de Clichy. Le valet stoppa à l'angle de la rue de Bruxelles.

— Nous y sommes.

Il tira sa montre.

— 2 h 27 ! Nous sommes en avance de trois minutes sur l'horaire que je m'étais fixé. Ce n'était pas la peine de courir. Nous avions tout le temps !

— Mais…, commença Françoise, légèrement inquiète, m'expliquerez-vous ce que nous venons faire ici ?

Le valet montra une plaque de cuivre.

Me Dalbret
avoué

— Nous venons remettre la reconnaissance de paternité à cet honorable homme de loi et le prier de faire le nécessaire, dans les délais prévus et en conformité avec les prescriptions du code, pour que Mlle Bonnal entre en possession de sa part de l'héritage laissé par M. Edmond Gay, son père.

Tout en parlant, le valet porta les mains à ses énormes favoris gris, qui lui restèrent entre les doigts.

Alors, bien des points, qui avaient semblé mystérieux, devinrent clairs, car Martial Barbotte, à présent, ressemblait trait pour trait à M. Hilaire. Il ne manquait que la petite moustache à l'anglaise.

Lorsque, dans l'appartement de la rue Garancière, sur l'ordre de son maître agonisant, le valet était venu, dans le bureau, chercher, dans le tiroir central du bahut breton, le fragment de lettre que M. Gay conservait dans le livret militaire, et qu'il en avait constaté la disparition, il avait immédiatement conclu à un vol.

Ce tiroir fermant à clé, Barbotte s'était dit que l'auteur du larcin avait dû retirer le premier tiroir afin de plonger sa main dans le second, par l'ouverture ainsi obtenue. En quoi, il ne se trompait pas. Il avait donc dévissé le bouton de bois du premier tiroir afin d'obtenir l'empreinte du voleur, puis remplacé ce bouton par un autre, identique.

Barbotte était un des survivants d'une race de serviteurs à peu près éteinte aujourd'hui. Il avait connu Edmond Gay tout jeune ; il l'aimait. La pensée que l'enfant de son maître serait frustré de l'héritage le révoltait.

Il possédait des économies : près de trente mille francs – la sécurité de ses vieux jours. Il se jura d'utiliser cet argent jusqu'au dernier centime, s'il le fallait, pour accomplir un devoir sacré à ses yeux : retrouver l'enfant et la lettre.

L'empreinte relevée sur le bouton de tiroir du bahut étant celle de Clara Roussel, Barbotte avait d'abord cru à la culpabilité de la jeune fille. Mais Clara n'avait ouvert ce tiroir que pour y prendre un album de photographies. Dulac, survenant après elle pour voler le document et voyant le premier tiroir entrouvert, *l'avait saisi par les côtés pour le tirer complètement*. Cela expliquait que ses empreintes digitales ne fussent pas venues se superposer à celles de Clara.

Françoise, Dulac et Lenoir considéraient Barbotte avec un tel ébahissement que les mots leur manquaient pour exprimer leur fureur.

— Tout le monde descend ! dit rudement le valet. Et prière de s'abstenir de manifestations fantaisistes ! Je vous signale qu'il y a un poste de police à vingt mètres. C'est d'ailleurs la raison qui m'a fait choisir cet avoué.

***

— Avant que nous ne nous séparions, *mon cher Lenoir*…

Le valet et l'étudiant traversaient le pont du Carrousel. Ils marchaient côte à côte. Claude Bonnal avait dédaigné de déposer une plainte. Aussi Barbotte prenait-il un malin plaisir à infliger, du moins, à l'étudiant cette punition : une dernière leçon de technique criminelle ! Et lorsqu'il prononça ces mots : « *mon cher Lenoir* », ce fut avec un accent d'ironie inexprimable.

— Avant que nous ne nous séparions, *mon cher Lenoir*, vous intéresserait-il que je vous fasse un dernier cours ? Le précédent traitait des complices, si j'ai bonne mémoire. J'aimerais aborder aujourd'hui le chapitre des adversaires, et effleurer celui des déguisements !

Tête basse, Lenoir écoutait.

— Lorsque vous vous êtes introduit clandestinement chez moi sous les apparences d'un vulgaire escarpe, je dois dire que je vous attendais ! N'exagérons pas ! Je ne savais pas que vous viendriez cette nuit-là. Mais je comptais sur votre visite à un moment ou à un autre. Une première fois, rue Garancière, j'avais remarqué que vous me filiez. Un autre jour, je vous avais surpris, rue Guynemer, aux aguets. Ainsi, dès l'abord, j'ai su que vous étiez un adversaire. Entre parenthèses, si je ne vous avais pas surpris en train de me filer, j'aurais quand même deviné rapidement que vous étiez un ennemi. Deux détails vous ont trahi. Le mot « fétichiste », et, lorsque j'ai prononcé le nom du peintre Barbier, le fait que vous avez instantanément précisé : « Le paysagiste ! » Cela ne cadrait pas avec l'éducation artistique et le vocabulaire qui, normalement, auraient dû être ceux de Petit Corbeau. J'ajoute que vos efforts pour parler argot m'amusaient beaucoup !

Ils arrivaient quai Voltaire. Barbotte passa son bras sous celui de Lenoir, et, autoritairement, l'obligea de prendre à droite, en direction du quai d'Orsay.

— Mon premier souci, poursuivit-il, fut d'éviter que vous ne me suspectiez de jouer un double rôle : celui de Barbotte et celui de M. Hilaire. Je vous envoyai donc voler mon blai-

reau à l'hôtel des Quatre-Vents. Que M. Hilaire eût besoin de l'empreinte de Barbotte devait écarter de votre esprit le soupçon que M. Hilaire pouvait être Barbotte. De même, un peu plus tard, lorsque nous nous sommes livrés ensemble à des investigations chez moi, rue Guynemer, je pris soin d'assurer mes derrières, c'est-à-dire de laisser une fenêtre entrouverte. Un courant d'air, une porte qui claque : je feins de filer, en tant que Barbotte, et reparais sous l'aspect de M. Hilaire…

— À propos du blaireau, ces cinq mille francs que vous vous êtes fait remettre par Salomon Muller – pourquoi ? Et pourquoi, encore, cinq mille francs pour le tube de pâte dentifrice ? Dans quel but, cette comédie ?

— Elle était destinée à vous intriguer et à vous retenir. Les adversaires, voyez-vous, je ne suis pas d'avis qu'il faille les fuir ! Au contraire ! Un ennemi avec lequel on prend le café est bien moins à craindre qu'un ennemi qui vit aux antipodes ! Je vous ai donc embauché et ai feint de jouer les dupes. Mais encore faut-il que l'adversaire ne surprenne que les secrets que l'on juge utile de lui dévoiler ! Exemple : le gant déchiré de Claude Bonnal. Je l'avais tout bonnement mis dans ma poche lorsque nous avons enlevé la jeune fille ensemble, boulevard Saint-Germain. En vous le laissant voir ensuite sur ma table, j'étais certain que vous concluriez que le ravisseur de Claude, à Malabry, était M. Hilaire.

Ils passèrent devant l'institut. Lenoir ricana.

— Vous parliez de mon vocabulaire, tout à l'heure. À entendre le vôtre, ironisa-t-il amèrement, on jurerait que vous êtes un académicien en vacances !

— J'aurais su porter l'habit, je crois ! Mais – acheva Barbotte dans un soupir – je n'ai jamais été qu'un valet !

— Vous êtes rudement astucieux, pour un valet ! Vous n'avez pas été un petit peu dans la police, dans votre jeune temps ?

— La police, que je sache, ne s'est pas assuré le monopole de l'astuce !

Barbotte entraînait son compagnon dans la rue des Saints-Pères.

— Sur le chapitre des déguisements, que vous dirai-je ? Mille sont *possibles*, mais quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, un seul *s'impose*. C'est généralement *le plus simple*. À ce propos, avez-vous remarqué qu'un valet – j'entends : bien stylé ! – est encore ce qui ressemble le plus à un homme du monde ? Vous faites sauter une paire de favoris, vous mettez une moustache discrète, vous endossez un pardessus de bonne coupe – canne, gants, guêtres, monocle –, quelques coquetteries de langage : l'illusion est parfaite !

— J'ai remarqué !

Barbotte fit obliquer l'étudiant à droite, dans la rue de l'Université ; puis ils entrèrent dans la rue Sébastien-Bottin.

— Nous approchons de la « petite chambre » ! observa le valet.

— Au fait, comment avez-vous appris qu'elle était occupée jadis par Mme Denis ?

— Claude me l'a dit !

— Claude ? Mais elle l'ignorait !

— Je ne parle pas de Claude Bonnal.

— Armand ? Mais…

— Il n'est pas davantage question de Claude Armand.

— Alors ? Quel Claude ?

— Un troisième, parbleu ! Car il y a eu trois Claude, dans cette affaire ! C'est lui, l'homme du signal B !

Lenoir le fixa, bouche bée.

— *Mon bon ami*, vous me désolez ! Comment ! Vous avez vécu huit ans dans la chambre où se trouvait la lettre, et, le moment venu, vous avez été incapable de la découvrir ! À présent, vous prétendez n'avoir jamais remarqué l'homme qui signale B, alors que voilà huit ans également que vous le voyez tous les jours !

Ils étaient maintenant rue du Bac. Ils débouchèrent sur le boulevard Saint-Germain. Barbotte étendit le bras.

— Le voici, le troisième Claude !

— Quoi ? s'exclama l'étudiant. Claude Chappe ?

En effet, ce que désignait le valet, c'était, au centre du carrefour, la statue du célèbre physicien.

— Claude Chappe, l'inventeur du télégraphe aérien – eh oui !

Mais Lenoir avait beau considérer le télégraphe de bronze, en forme de potence, qui domine la statue ; il avait beau étudier, avec des yeux écarquillés, le mât vertical, la barre transversale appelée régulateur, et, aux extrémités de ce régulateur, deux ailes terminées par une tige mince qui

leur donne l'aspect de flèches indicatrices : il ne comprenait pas.

— Je vais vous aider. Ainsi que vous le constatez, l'une de ces flèches est tournée vers le ciel : n'en parlons donc pas. En revanche, la pointe de la seconde est dirigée en oblique vers la terre. Prolongez cette ligne idéale, elle vous conduira au 236 du boulevard Saint-Germain – très exactement au seuil du fleuriste. En partant de ce point, élevez à présent une verticale à la hauteur des mansardes. Vous observerez que cette verticale coupe en son milieu la fenêtre de la chambre n° 19 ! *CQFD*, comme on dit en classe de mathématiques !

Sceptique, Lenoir examinait le monument.

— Vous êtes sûr que, tel que nous le voyons, ce télégraphe signale la lettre B ?

— Mais nullement ! Il ne signale rien du tout ! J'ai lu dans une encyclopédie qu'il n'a aucune valeur de symbole.

— Eh bien ? Le signal B ?

— C'est toute une histoire ! Une histoire sentimentale, naïve, romanesque et attendrissante. Je l'ai apprise en lisant la lettre d'Edmond Gay qui accompagnait la reconnaissance de paternité. Voulez-vous l'entendre ? Il était une fois… Mais – si nous buvions quelque chose ?

Il entra au bureau de tabac. Lenoir le suivit.

— Donc, il était une fois un jeune homme de bonne mine et une ravissante jeune fille qui se rencontrèrent au pied de la statue de Claude Chappe. Cela se passait vers 1912. Le jeune homme et la jeune fille se regardèrent. La jeune fille parut séduisante au jeune homme qui l'aborda aussitôt, fort

galamment. Il eut la chance de ne pas déplaire, et la jeune fille, après s'être un peu fait prier, sans doute – pour la forme ! –, accepta de prendre en sa compagnie une chartreuse, dans un débit de tabac, celui où nous sommes, ma foi, et qui s'appelle « Le Chappe », tout justement ! L'idylle se développa selon la norme. L'amour était né, l'amour grandit. Fréquemment, le jeune homme et la jeune fille se donnaient des rendez-vous, et c'était régulièrement au pied de la statue de Chappe qu'ils se retrouvaient. Un jour – cela était fatal ! – il advint que les tourtereaux éprouvèrent, pour abriter leurs amours, la nécessité d'un nid. Naturellement, le jeune homme souhaita ce nid aussi rapproché que possible du carrefour où son bonheur était né. Il le découvrit boulevard Saint-Germain, au quatrième étage du n° 236. Une toute petite chambre. Par une rencontre qui l'enchanta, la flèche du télégraphe désignait l'immeuble, et, même, en la sollicitant un peu, la chambre.

« J'imagine que, bien souvent, à leur croisée, le pigeon et la pigeonne adressèrent des signes à la statue, et qu'ils ne manquaient guère, le soir, au coucher, à lui souhaiter la bonne nuit, et, le matin, au lever, le bonjour ! Divertissements d'amoureux ! Enfantillages – mais éternels ! À vingt ans, on a le cœur bleu ciel !

— Très joli, tout ça, mais… B ? Pourquoi B ?

— B ? La première lettre d'un mot ! Le mot : Bonheur !

» Enfin, comprenez donc ! Cet homme de bronze, c'était leur ami ! Claude Chappe était le témoin de leur bonheur ; leur protecteur, presque ! Vous diriez, vous : leur mascotte !

» La preuve ? Lorsqu'un enfant leur est venu, ils l'ont appelé Claude ! Voici qu'un nouveau lien les attachait à

l'homme de bronze : ils en avaient fait le parrain de la petite fille !

» Quand Edmond Gay partit à la guerre, que de fois, son enfant sur le bras et le portrait de l'homme qu'elle aimait sur son cœur, la jeune femme, pensive, anxieuse, à sa fenêtre, ne dut-elle pas confier à la statue, par-dessus les bruits du boulevard, ses angoisses et son espoir ! Rappelez-vous le post-scriptum de la lettre qu'elle écrivait à Edmond Gay : *Le monsieur qui signale B te fait ses amitiés* ! Et Gay lui-même, dans la lettre que j'ai trouvée ce matin, la priait de dire de sa part : *bien des choses au vieux copain du carrefour* !

Les lèvres de Martial Barbotte tremblèrent.

— B… Bonheur… Qu'est-il resté de tout cela ?

» C'est ce matin, en me rendant sur la tombe de mon défunt maître, au Père-Lachaise, que j'ai pensé à Claude Chappe. Car – encore une rencontre ! – le tombeau de Gay fait partie de la même division que le monument funéraire de Chappe. Un monument étrange, à la fois plein de grandeur et de tristesse. Représentez-vous un entassement de rochers verdis, comme cimentés par la mousse. Aucun ornement, pas une fleur, nul feuillage. Gravés dans la pierre, presque invisibles, le nom, et ces deux dates : 1763-1805. Autour de cela, une énorme chaîne rouillée. Dominant le tout, un télégraphe aérien en miniature, rongé de rouille lui aussi et dont une flèche est cassée. C'est là, devant ce monument, que l'inspiration m'est venue.

Lenoir posa une dernière question :

— Ce nom de Bonnal – au lieu de Denis –, pourquoi ?

Barbotte sourit faiblement.

— Avez-vous déjà vu une amoureuse signer : « ta Mme Denis », lorsque Denis est son vrai nom ? C'était un nom d'emprunt, sous lequel ils dissimulaient leur identité. L'amie d'Edmond Gay s'appelait Cécile Bonnal. On voit bien que nous n'appartenons pas à la même génération, vous et moi. Autrement, vous n'auriez pas posé cette question ; vous auriez tout de suite pensé à la vieille chanson sur M. et Mme Denis !

D'une voix un peu rauque, il fredonna :

Monsieur et Madame Denis
s'aimaient dès leur jeune âge.
Comme tourtereaux unis,
Ils faisaient bon ménage…

— La petite fleur bleue, murmura-t-il… C'est encore ce que l'on connaît de mieux pour nous aider à traverser l'existence, croyez-moi, *mon bon ami* !

Il avança une main pour serrer la main de Lenoir, mais, brusquement, il se reprit, se leva, et, d'une voix sèche :

— Je vous ai appelé *mon bon ami*, mais n'empêche que je vous tiens pour un joli salaud, et je ne vous l'envoie pas dire !

***

Quelques jours plus tard, Claude Bonnal et Claude Armand se tenaient au pied de la statue de Claude Chappe.

Armand avait l'air horriblement embarrassé. Sur ses lèvres flottait une certaine phrase, une phrase très courte,

formée de trois mots seulement, et il était partagé entre un violent désir de la prononcer et une crainte affreuse de le faire.

Mais ses yeux parlaient pour lui. Claude Bonnal, qui comprenait leur langage, attendait.

Les longs doigts de Claude Armand se mirent à exécuter, sur le devant de sa poitrine, une danse éperdue. Enfin, il renonça à prononcer la phrase. Il dit :

— Vous voilà fabuleusement rriche, Claude ! J'en suis bien content !

Il mentait. Il était extrêmement malheureux, à cause de cet argent. Il aimait Claude, et son vœu le plus ardent eût été de l'épouser, mais on n'épouse pas une jeune fille archimillionnaire, lorsque l'on est sans le sou.

Claude Bonnal saisissait parfaitement ce qui se passait en lui, elle suivait ses pensées. Elle dit :

— Lorsque votre invention sera au point, vous serez encore bien plus riche que moi, Claude !

Il leva une face interrogative.

— Le cinéma en relief ? C'est juste ! Je l'avais totalement oublié, celui-là !

Ses doigts menèrent une gigue effrénée.

— Mais alorrs !… Cela change tout !

Elle sourit – et lui, le cœur comprimé comme sous une étreinte d'une douceur inexprimable, éprouva l'impression de suffoquer et ne put retenir un rire compulsif, frère des sanglots, un rire qu'il estimait, avec raison, tout à fait stupide

et déplacé, mais qui était irrépressible : le rire que provoquent parfois certains bonheurs très profonds.

C'était une belle journée, presque tiède. Un courageux petit soleil, encore bien pâle, mais réconfortant tout de même, luisait là-haut, et ses rayons éclairaient doucement le troisième Claude : l'homme de bronze.

En suivant les passages cloutés, les deux Claude de chair contournèrent le carrefour.

Assis à la terrasse d'un café proche, devant un apéritif, un gentleman monoclé les observait, avec une mine attendrie.

Ils étaient trop occupés l'un de l'autre pour l'apercevoir.

Chez le fleuriste du 236, Claude Armand acheta un bouquet de violettes de Parme, dont il tint à ce que Claude Bonnal ornât séance tenante son corsage. Le monsieur au monocle, à cette vue, hocha la tête avec un attendrissement de plus en plus marqué.

— La petite fleur bleue…, murmura-t-il.

Puis, il se mit à fredonner les premiers vers d'une romance où il était question d'Asnières et de Bougival.

Devant le bureau de tabac, les deux Claude s'étaient arrêtés ; ils souriaient. Armand poussa la porte du débit, et, s'effaçant :

— Vous me ferez bien le plaisirr d'accepter une charrtrreuse, mademoiselle ?

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2016

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Yvette, PatriceC, Jean-JacquesH, Coolmicro

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.